

**Faculté de philosophie, arts et lettres**

# **A la croisée des mondes**

Approche phénoménologique de la condition de  
l'autisme

Auteur : Hermine Blaser  
Promoteur(s) : Michel Dupuis  
Année académique 2019-2020  
Master en éthique à finalité : sciences et techniques







# A la croisée des mondes

APPROCHE PHENOMENOLOGIQUE DE LA CONDITION DE L'AUTISME

Hermine Blaser

Promoteur: Michel Dupuis

Master en éthique à finalité : sciences et techniques

Université Catholique de Louvain

2019-2020



Un poète s'est arrêté une fois auprès d'un ver luisant et lui a dit :

-Ô malheureux luisant ! Comme ce doit être triste de ne briller que la nuit.

-Ô malheureux poète ! a répondu le ver. Moi je brille de nuit comme de jour. Mais c'est toi, malvoyant indélicat, qui ne me perçois que la nuit !

-Le ver luisant, *Contes des sages bêtes et animaux impertinents*

Jean-Jacques Fdida



## 0. Introduction

L'Occident vit une période particulièrement marquée par les luttes identitaires et la revendication d'une forme d'irréductibilité culturelle et sociale. La façon dont nos sociétés s'adressent aux grands défis de notre siècle semble alors confirmer qu'il est difficile de réunir tous les humains au sein d'une expérience commune et réciproque. Peut-on encore sauver « le monde » dans un tel contexte, alors que celui-ci apparaît trop global et uniformisant à ces citoyens ?

Fort d'une souplesse polysémique particulière, « le monde » peut alors qualifier plus subjectivement l'expérience que chacun fait de la réalité que tous partagent: la dimension universelle de l'expérience s'amoindrit alors pour faire place à une forme de singularité, une manière propre à un sujet ou un groupe de concevoir et de s'engager dans l'existence.

C'est dans cette optique subjective que l'auteure Donna Williams parle de « son monde », qu'elle conçoit le plus souvent en opposition à celui des autres. Dans ses ouvrages autobiographiques, le recours à cette terminologie lui permet d'exprimer les sentiments d'isolation et d'incompréhension résultant d'un aspect particulier de son existence : l'autisme. Cette description en termes de « monde propre » rend manifestes les enjeux d'une telle existence, notamment du point de vue intersubjectif :

My grandfather fed me sultanas and biscuits, piece by piece. He made up special names for everything ; he sure knew his audience. He understood my world and so was able to make me fascinated with his. He had some liquid mercury balls which he would splatter into tinier balls and make them chase one another. [...] Communication via objects was safe. Special names for everything, so that it was "our little world"- that was safe.<sup>1</sup>

La relation que Donna Williams entretient avec son grand-père est décrite comme la confrontation entre deux mondes différents. De la rencontre des deux individus émerge alors un monde charnière, permettant leur investissement dans une expérience commune. A l'intérieur de ce petit monde sur mesure, les éléments acquièrent une signification spécifique et partagée, donnant lieu à un sentiment de sécurité et de confiance. A l'image du mercure que Donna Williams et son grand-père divisent en plus petites parties, l'expérience qu'un sujet particulier (avec autisme en l'occurrence) fait du monde permet parfois l'émergence d'une

---

<sup>1</sup> WILLIAMS Donna, *Nobody Nowhere. The Remarkable Autobiography of an Autistic Girl*, Jessica Kingsley Publishers, London, 1999, pp. 13-14.

constitution de sens singulière, au sein même d'un ensemble de signification plus large.

Le point de départ de notre réflexion se trouve être l'épistémologie négative dont est cependant victime l'autisme : cette condition est perçue dans une perspective basique voire une compréhension répandue comme une tare, un déficit, un dysfonctionnement, un problème. L'un des éléments centraux de cette épistémologie est la désormais célèbre « triad of impairments » :

A dominant explanation, favoured by, for instance, Uta Frith, Alan Leslie and Simon Baron-Cohen, is that three of the cardinal symptoms in infantile autism, the so-called classical triad — impairment in social interaction and empathy, in verbal and non-verbal communication, and lack of creativity and imagination (including paucity in pretend play) — are the result of a failure in the development of the capacity to mind-read (Baron-Cohen *et al.*, 1985). More specifically, some of the core features in autism have been interpreted as the result of a mind-blindness, namely as an inability to understand mental states, and this selective impairment has been explained by reference to a damaged or destroyed theory of mind mechanism.<sup>2</sup>

Dans cet extrait, le philosophe Dan Zahavi et le clinicien Josef Parnas s'intéressent particulièrement à la « Theory of Mind » (ToM), paradigme du reste dominant dans les sciences cognitives et l'approche de l'autisme aujourd'hui. En bref, la ToM développe une conception mentaliste des individus, qui repose sur un dualisme du corps et de l'esprit, ce dernier restant une entité essentiellement privée – c'est-à-dire personnel, à la portée exclusive du sujet uniquement. Ce dernier a néanmoins accès aux états mentaux, moyennant une *théorie de l'esprit*, ensemble de facultés grâce auxquelles il parvient à se comprendre lui-même ainsi qu'autrui. Or, pour de nombreux défenseurs de cette approche, ces facultés sont justement ce qu'il manque aux personnes manifestant des symptômes autistiques, entraînant la triade de déficits suivants : trouble de l'interaction sociale et de l'empathie, trouble de la communication verbale et non-verbale, manque de créativité et d'imagination. Cette « triad of impairments » se retrouve également dans les critères diagnostiques du DSM-5 : « Under DSM-5, individuals with this diagnosis get rated on the severity of their social problems, the restrictiveness of

---

<sup>2</sup> ZAHAVI Dan, PARNAS Josef, « Conceptual Problems in Infantile Autism Research: Why Cognitive Science Needs Phenomenology » in *Journal of Consciousness Studies*, 10, N° 9-10, 2003, pp. 58.

their interests, and the extent to which they engage in repetitive behaviors. Language difficulties can coexist with these symptoms. »<sup>3</sup>.

Par conséquent, la condition des personnes avec autisme est décrite, pour l'essentiel, en fonction de « ce qu'il manque » à ces individus ; c'est la raison pour laquelle le présent travail souhaite dénoncer ou du moins souligner l'existence d'une véritable épistémologie négative. Cette vision de la condition de l'autisme ne semble pas capable de rendre compte de témoignages comme celui de Donna Williams, ni même de l'expérience du monde que rapportent d'autres individus avec autisme dit de « bas niveau », n'ayant, entre autre, pas accès à la communication verbale :

[...] there is a growing amount of autobiographical writings from people with autism who have no access to spoken language and only use communication devices such as computers and tablets (as for instance Armanda Baggs, Ido Kedar, Birger Sellin, Naoki Higashida). The insights delivered by these authors are extremely valuable. They can help overcoming the stigmatizing deficit model of autism which is still leading the vast realm of cognitive research.<sup>4</sup>

Ainsi, l'approche cognitiviste, en tant qu'elle met en place une épistémologie négative de l'autisme, ne peut rendre compte de la dimension significative de l'expérience des sujets avec autisme. Dans le présent mémoire, nous nous proposons donc d'offrir une alternative à l'épistémologie négative, pouvant se révéler stigmatisante, moyennant une approche phénoménologique de cette condition. Pour ce faire, commençons par nous référer à la définition que donne Thomas Fuchs de la phénoménologie :

Phenomenology does not consider subjectivity as an object to be described but as a medium allowing the world to manifest itself. Therefore it aims at grasping not the content or object, but rather the *form and structure* of conscious experience. [...] However, phenomenology does not consider symptoms of mental illness in isolation, i.e., as disconnected manifestations of localized brain dysfunctions, but in relation to the subject and the whole of consciousness in which these symptoms emerge.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> BOWER Bruce, « DSM-5 enters the diagnostic fray » in *Science News*, Vol. 183, No. 13, Society for Science & the Public, 2013, pp. 6.

<sup>4</sup> GROHMANN Till, « Hypnotic experience and the autism spectrum disorder. A phenomenological investigation » in *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, Vol. 17, Springer, 2018, pp. 897.

<sup>5</sup> FUCHS Thomas, « Phenomenology and Psychopathology » in *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*, édité par Shaun Gallagher et Daniel Schmicking, 2009, pp. 548.

La subjectivité entendue comme un moyen ou une méthode, dont il est question au début de l'extrait, concerne l'expérience du sujet vécue à la première personne, en tant qu'elle est porteuse d'un être-au-monde particulier. L'approche phénoménologique, à travers les notions de forme et de structure, cerne et définit l'autisme en tant qu'expérience significative du monde. En outre, elle permet également de considérer la question de l'intersubjectivité autrement qu'à travers les enjeux de prédictibilité et d'explication :

To put it differently, the crucial question is not whether we can predict and explain the behavior of others, and if so, how that happens, but rather whether such prediction and explanation constitute the primary and most fundamental form of intersubjectivity. As Heidegger has famously argued, the very attempt to grasp the mental states of others is the exception rather than the rule. Under normal circumstances, we understand each other well enough through our shared engagement in the common world (Heidegger, 1979, pp. 334–5) [...].<sup>6</sup>

La ToM, en tant qu'elle conçoit l'autisme comme une incapacité à se représenter les états mentaux, et donc à les expliquer et les prédire, met en échec la participation des individus autistes au monde intersubjectif. La phénoménologie, au contraire, permet de saisir les enjeux anthropologiques plus fondamentaux de l'engagement de tout individu dans le monde commun. Ce sera donc l'angle d'approche pour lequel nous opterons dans le cadre de la présente réflexion, en développant l'hypothèse suivante : les personnes avec autisme ne manquent pas d'une certaine faculté (qu'il soit question de la théorie de l'esprit ou d'une autre), mais entretiennent un rapport différent au monde, lequel offre l'opportunité pour le sujet de s'engager anthropologiquement de façon significative et inédite dans l'existence.

Ainsi, la sélection de notre corpus d'étude s'est faite sur trois axes :

1. L'existence de structures significatives permettant l'investissement dans l'expérience. Dans les différents textes, ces structures se trouvent être partagées par la communauté, et donnent lieu à un engagement commun dans l'expérience du monde. Or, l'établissement et le développement de ces structures significatives sont absents ou différents chez les personnes avec autisme. Nous retrouverons dans cet axe principal les travaux de Bosch, Minkowski, Murakami, Muratori, Frith et Happé ainsi que Pellicano et Burr.

---

<sup>6</sup> ZAHAVI Dan, PARNAS Josef, *Art. Cit.*, pp. 64.

2. La description de certaines qualités spécifiques de conscience, laquelle conditionne alors l'être-au-monde du sujet ainsi que la structure plus ou moins significative que ce dernier retire de son expérience du monde. Cet axe, en apparence secondaire, permet un approfondissement considérable de la problématique phénoménologique du premier. Il se trouvera mis en place grâce aux lectures et l'analyse de Grohmann ainsi que Depraz (à travers laquelle nous traiterons également de James et Husserl).
3. La considération de la condition de l'autisme comme une expérience sociale, voire culturelle. Les trois auteurs alors mobilisés, à savoir Hacking, Straus et Bakan, décrivent l'expérience des personnes avec autisme dans un contexte partagé, ce qui sera l'occasion d'aborder la question de la production de sens et du rapport entre monde autistique et monde commun de façon plus pratique et incarnée.

Par conséquent, l'analyse au cœur de ce travail se fera ainsi en trois parties : pour commencer, nous chercherons à décrire le monde commun et le monde autistique. A cette fin, la distinction intérieur/extérieur sera employée comme outil, permettant de saisir la relation de l'individu avec autisme au monde. Cette première partie sera l'occasion de mettre en évidence une différence fondamentale entre le rapport au monde des individus avec autisme et celui des individus neurotypiques. Dans un second temps, nous nous intéresserons aux processus par lesquels les sujets, ceux avec autisme et les individus neurotypiques, parviennent à construire du sens. L'avènement de la signification sera alors envisagé dans une optique développementale puis attentionnelle. Finalement, la troisième partie proposera une mise en contexte des différentes conclusions obtenues, ayant notamment pour enjeu les possibilités de l'autisme comme expérience partagée.

Avant d'entrer dans l'analyse, il est essentiel de clarifier le point de terminologie suivant : dans le cadre de ce mémoire, nous parlons de la « condition de l'autisme » plutôt que du « trouble du spectre de l'autisme », afin de s'opposer volontairement à l'épistémologie négative constatée plus haut. Le terme de « condition » est plus largement utilisé pour parler de l'autisme dans le monde anglo-saxon<sup>7</sup>, bien qu'il possède également le sens de « maladie » ; le terme « condition » reste néanmoins préférable à ceux de « trouble » ou « disorder », nettement plus négatifs.

---

<sup>7</sup> Straus cite Donna Williams à ce sujet : « [...] Autism Spectrum Condition (ASC not ASD [i.e. condition, not disorder]) [...] », STRAUS Joseph N., « Autism as Culture », in *The Disability Studies Reader*, edited by Lennard J. Davis, Fourth Edition, Routledge, New-York, 2013, pp. 474.

En outre, nous emploierons le qualificatif « neurotypique » pour parler des personnes non-autistes ; celui-ci fait partie intégrante de la terminologie du mouvement de la neurodiversité. Il est dès lors pertinent de préciser les valeurs qui en sous-tendent l'usage :

People with autism are part of this diversity, celebrated in an era and a culture such as ours, where difference is understood as a good thing. The movement is a fascinating development in the odyssey of autism. But beware : I have noticed that when I say "neurotypical" in mixed or neurotypical company, many neurotypicals say "neuro-normal" back to me. That's exactly to miss the point. The neurodiversity movement rejects the idea that there is neuro-normality.<sup>8</sup>

Ainsi équipés, il est désormais possible d'entrer dans le vif du sujet et d'entreprendre l'enquête phénoménologique définie plus haut. Les préoccupations d'ordre linguistique restent cependant au centre de notre attention ; en effet, un premier détour par le terme « autisme » lui-même nous semble une manière pertinente de plonger dans la thématique.

---

<sup>8</sup> HACKING Ian, « Humans, Aliens & Autism » in *Daedalus*, Vol. 138, No. 3, On Being Human, The MIT Press on behalf of American Academy of Arts & Sciences, 2009, pp. 46.

## 1. Monde autistique et monde commun

C'est au psychiatre suisse Eugen Bleuler que l'on doit l'usage du terme « autisme » en psychopathologie. Comme le remarque un autre psychiatre, Gerhard Bosch, l'autisme est employé pour qualifier une certaine relation du patient à la réalité : « In his monograph on schizophrenia Bleuler (1911), under his collected basis symptoms of schizophrenia, deals with a particular kind of relationship to reality, which he calls autism »<sup>9</sup>. En effet, avant que le terme s'autonomise et devienne un trouble à part entière dans le DSM-III (1980), l'autisme constitue un symptôme de la schizophrénie. Ce terme nouveau dépasse cependant la portée d'un simple critère descriptif, du fait même de la relation à la réalité qu'il dénote ; Eugène Minkowski, élève de Bleuler, définit ainsi l'autisme, qu'il estime être « une des plus importantes, sinon la plus importante acquisition de la psychiatrie contemporaine » :

« L'autisme vise cette façon d'être particulière du schizophrène qui, par une sorte de rétrécissement, de repliement sur lui-même, ayant pour corollaire, à l'extérieur, des perturbations des relations avec le monde extérieur, vit sa vie à lui. Touchant de près au manque de contact affectif, l'autisme dépassait l'affectivité à proprement parler et englobait maintenant aussi bien l'idéation, ainsi que les manifestations volitionnelles, c'est-à-dire en fin de compte, la psychologie traditionnelle s'en tenant à cette classification tripartite des facultés psychiques, la personne toute entière. Et c'est pour la première fois, si je ne me trompe, que pénétrait en psychopathologie une notion « totalitaire » de cet ordre, ayant pour objet, non plus la fragmentation en facultés distinctes, mais, comme nous venons de le dire, la personne toute entière. A partir de ce moment se trouvait préformée la possibilité de parler du monde autistique du schizophrène. »<sup>10</sup>

Dans cet extrait, Minkowski détaille la notion d'autisme et montre en quoi celle-ci incarne un outil conceptuel de choix dans l'appréhension de la schizophrénie, dépassant le cadre de l'approche psychologique traditionnelle. Le passage est ainsi composé de deux parties, chacune renvoyant à une dimension de l'autisme en tant que critère de la schizophrénie. La première dimension concerne la distinction entre intérieur et extérieur, laquelle se révèle particulièrement dynamique : d'une part, il semble difficile pour l'individu autiste de s'engager à l'extérieur, en raison de relations perturbées avec le monde ; de l'autre, l'intérieur

---

<sup>9</sup> BOSCH Gerhard, *Infantile Autism. A Clinical and Phenomenological-Anthropological Investigation Taking Language as the Guide*, Springer-Verlag, New-York, 1962/1970, pp. 45.

<sup>10</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 52e Année, No. 3/4, Presses Universitaires de France, 1947, pp. 352.

se construit à travers un retour sur soi qui prend la forme d'un repliement, où l'individu peut vivre « sa vie à lui » ; Minkowski parle également d'un « rétrécissement » dans ce retour à l'intérieur, ce qui laisse penser qu'il y a une sorte de perte dans cette forme de retour à soi.

La seconde dimension, quant à elle, s'intéresse à l'autisme en tant qu'il touche l'ensemble des différentes facultés psychiques, selon « la psychologie traditionnelle » : l'affectivité (laquelle concerne les états psychiques qui s'accompagnent de plaisir ou de douleur), l'idéation (processus par lequel se forment les concepts) ainsi que la volition (mise en acte de volonté de l'esprit, dans un cas déterminé)<sup>11</sup>. Ainsi, l'autisme n'est pas seulement conçu comme un trait pathologique affectant l'une ou l'autre de ces facultés psychiques, mais comme une véritable *altération* de la personne entière ; en effet, Minkowski parle à plusieurs reprises d'un *être autrement* des personnes souffrant de schizophrénie, par rapport à leurs semblables bien-portants. Pour le penseur, c'est d'ailleurs cet *être autrement* qui constitue l'objet fondamental de la recherche en psychopathologie<sup>12</sup>. Ainsi, l'autisme, en tant que symptôme de la schizophrénie, est marqué par son caractère totalitaire, permettant de saisir en partie cet *être autrement* à travers le concept de « monde autistique ».

Si la citation de Minkowski nous permet de saisir en quoi l'autisme, introduit comme symptôme de la schizophrénie, incarne un outil conceptuel inédit dans le domaine de la psychopathologie, les conclusions que nous pouvons en tirer pour l'instant témoignent d'un certain flou concernant cet *être autrement*, ainsi qu'autour des principaux concepts mobilisés. Plus particulièrement, la relation entre intérieur et extérieur n'est pas clairement explicitée : est-ce en raison d'une prédominance de sa vie intérieure que les relations au monde extérieur de l'individu s'atrophient, entraînant ainsi des perturbations lorsque ce dernier doit s'engager hors de lui-même, ou bien est-ce la relation difficile avec l'extérieur qui motive ce retour sur soi ? Est-il légitime de superposer la distinction intérieur/extérieur à celle du monde autistique/monde extérieur ?

Dans ce chapitre, nous essaierons de répondre à ces questions en mobilisant divers auteurs se situant dans le domaine de la psychopathologie phénoménologique,

---

<sup>11</sup> FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1962, LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1926.

<sup>12</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU », *Art. Cit.*, pp. 343.

ainsi qu'en s'appuyant sur plusieurs recherches sur l'autisme, menées par les sciences cognitives. Nous commencerons par nous intéresser à l'intérieur en tant que potentiel mouvement de retour à soi, d'un point de vue psychique mais également anthropologique. Dans un deuxième temps, nous aborderons la question de l'extérieur à travers le prisme de la perception, qui sera l'occasion de constater la particularité de l'expérience sensorielle chez les personnes autistes. Finalement, nous reviendrons sur la distinction intérieur/extérieur et, en guise de bilan, nous nous interrogerons sur sa légitimité et sa pertinence, en ce qui concerne les personnes avec autisme.

Il est cependant nécessaire de faire une remarque préliminaire : en effet, est-il légitime que notre propos s'attarde sur l'autisme de Bleuler et de Minkowski, tandis que ceux-ci traitent de schizophrénie ? Alors que l'on parle aujourd'hui d'un spectre de l'autisme, qu'est-ce-que nous avons à apprendre d'un détour par les fondements de la psychopathologie phénoménologique ?

La citation de Minkowski nous a mis sur la piste de la distinction intérieur/extérieur, laquelle structure notre première partie. Or, cette distinction n'est pas propre à une approche phénoménologique de l'autisme ; elle se retrouve d'une certaine manière dans le courant de la ToM, comme l'explique Thomas Fuchs dans un article détaillé sur les rapports entre la psychopathologie et la phénoménologie :

However, the concepts of intersubjectivity currently prevailing in clinical psychology and psychopathology are mainly based on a mentalistic approach that locates the disorder inside the patient. They assume a fundamental strangeness and inaccessibility of the other whose hidden mental states, thoughts or feelings may only be indirectly inferred from his external bodily behaviour by using a 'Theory of Mind' (ToM), 'mentalizing' or 'mindreading'.<sup>13</sup>

Dans un tel paradigme, la question de l'intersubjectivité, notamment, induit la distinction intérieur/extérieur ; ainsi, selon la ToM, il est possible d'imaginer les états mentaux d'autrui en fonction des signes externes et des comportementaux de la personne. En ce qui concerne l'autisme, tel qu'il est problématisé dans le paradigme de la ToM, la distinction intérieur/extérieur semble se superposer à la distinction soi/autrui<sup>14</sup>, laquelle est a priori encore différente de la distinction

---

<sup>13</sup> FUCHS Thomas, *Art. Cit.*, pp. 561-562.

<sup>14</sup> En effet, la ToM met particulièrement l'accent sur la question de l'intersubjectivité, comme en témoigne son postulat de base : « 'Theory of mind' is shorthand for our ability to attribute mental states to self and others and to interpret, predict and explain behaviour in terms of mental states », ZAHAVI Dan, PARNAS Josef, *Art. Cit.*, pp. 54.

monde autistique/monde extérieur de Minkowski et Bleuler. Ainsi, en axant notre première partie sur la distinction intérieur/extérieur, nous nous approchons d'une dimension centrale de la philosophie de l'esprit en général, dimension qui se pose dans des termes spécifiques en ce qui concerne la condition de l'autisme, comme nous l'avons vu plus haut.

Finalement, nous avons recouru en particulier à la phénoménologie de Minkowski, en raison de la lecture fortement anthropologique qu'il fait de l'autisme schizophrénique ; en effet, la façon dont cet auteur thématise la question de l'appartenance à une communauté, ainsi qu'aux ruptures qui peuvent y mettre un terme, nous permet de poser les bases d'une réflexion sur la construction de sens à l'échelle individuelle, et son rattachement à un niveau collectif.

#### **a. A l'intérieur : un mouvement de retour à soi ?**

Comme nous l'avons vu plus haut, la notion d'autisme doit son invention à Bleuler, dans le contexte de la psychopathologie affective ; cette dernière conçoit le trouble psychique en tant qu'il est l'expression d'un contenu affectif, comme par exemple un complexe<sup>15</sup>. L'affectivité est un concept alors très utilisé en psychopathologie ; Minkowski va cependant opérer une distinction au sein de la notion d'affectivité, recoupant la distinction contenu/forme. Ainsi identifie-t-il tout d'abord l'*affectivité-conflit*, qui concerne les contenus psychiques individuels (les complexes et les rôles qui leur sont associés) ; vient ensuite l'*affectivité-contact*, qui se situe « du côté de la forme ou du style de la vie »<sup>16</sup>. Quel sens donner à une telle définition, en termes de « forme de vie » ? Ailleurs, la notion d'affectivité-contact est définie par Minkowski comme « ayant trait à la faculté très générale d'établir d'une manière toute spontanée et immédiate un bon contact avec ses semblables »<sup>17</sup>. Dans la partie qui suit, nous allons explorer la distinction

---

<sup>15</sup>Un complexe est un « système de représentation à forte charge affective se développant en marge de la conscience claire et parvenant à la dominer. » FOULQUIE Paul, *Op. Cit.*, pp. 108. On reconnaît ici l'influence de la psychanalyse de Freud sur Bleuler, ainsi que l'importance qu'il accorde aux contenus de la conscience. Comme nous allons le voir, Minkowski prendra le contrepied de cette tendance, en s'intéressant plutôt à la forme des troubles psychiques, et leurs implications pour la psychopathologie.

<sup>16</sup> MINKOWSKI Eugène, « Aperçu sur l'évolution des idées en psychopathologie » in *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, Presses Universitaires de France, 1950, pp. 431.

<sup>17</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU », *Art. Cit.*, pp. 350.

contenu/forme, ce qui sera l'occasion d'étudier la complexité de la notion de *forme*, ainsi que son rôle fondamental dans notre rapport au monde.

*i. Formes du monde apparaissant et forme de la présence*

Afin de saisir au mieux la relation entre la question de la forme et ce que l'on peut comprendre comme le contact humain, référons-nous à un passage d'*Introduction à la psychopathologie phénoménologique* de Georges Charbonneau, sur la reconnaissance des formes :

La reconnaissance des formes fait ce travail par quoi je puis garder une distance symbolique avec tous les sens rencontrés. Ainsi reconnus et inscrits dans ce champ, les objets de conscience adviennent à l'intérieur d'un champ qui est le champ phénoménal ; la forme de la présence est préservée, et des corrélations de sens à l'intérieur du champ sont possibles par l'instauration de structures intra-expérientielles (internes et externes). La reconnaissance est l'établissement d'une distance d'appropriation permettant l'investissement thématique des contenus, le traitement de fond.<sup>18</sup>

La reconnaissance des formes est un acte de la conscience, lors duquel le sujet va donner sens à l'expérience du monde à laquelle il est soumis. En effet, lorsque le sujet s'engage dans une expérience, les éléments qui composent cette expérience demandent à être reconnus et reçus par sa conscience ; cette reconnaissance des éléments se réalise à travers leur mise en forme par le sujet, laquelle aboutit à la constitution du « champ phénoménal ». En d'autres termes, le sujet doit être capable d'ajuster une structure symbolique globale à l'expérience ; il lui donne ainsi une cohérence minimale, afin de pouvoir s'y engager pleinement et d'en ressortir les contenus adéquats. On parle alors du monde comme phénomène unique, ou unifié. Cependant, cette structure symbolique globale est elle-même dénuée de thèmes et de contenus : elle a seulement pour but de donner à l'expérience le statut du « possible ». En effet, c'est en tant que mon expérience est possible, qu'elle ne remet pas en cause ma conception générale du monde, que je peux m'y engager ; ceci fait de la reconnaissance des formes une activité pré-psychologique, c'est-à-dire antérieure à l'élaboration de tout contenu psychique<sup>19</sup>. Il est également important de noter un autre enjeu fondamental du processus de reconnaissance des formes : le partage de ces formes, à un niveau

---

<sup>18</sup> CHARBONNEAU Georges, *Introduction à la psychopathologie phénoménologique*, volume 1, MJW Édition, Paris, 2010, pp. 86.

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp. 90.

anthropologique, lequel permet l'établissement d'une compréhension mutuelle entre les individus (rappelons-nous, Minkowski parle d'un contact spontané avec nos semblables). La nature ainsi que le partage des formes peut être compris en analogie avec les archétypes dans la théorie de l'inconscient collectif que développe Carl G. Jung : ce dernier considère notre pensée comme un réservoir à idées et à conceptions stratifié, dont la couche la plus superficielle est le domaine de la conscience, là où les objets de la pensée nous sont accessibles directement. Plus on descend dans les strates, moins les pensées sont conscientes et accessibles, pour finalement arriver dans le champ énorme de l'inconscient, dans lequel les idées, les conceptions et les envies ne nous sont pas accessibles. L'inconscient s'exprime cependant de manière pathologique à travers des névroses ou de manière cryptée dans les rêves. Ainsi, bien qu'une partie de notre pensée s'analyse selon notre propre vécu et notre propre personnalité, on trouve dans notre inconscient collectif tout un lot de motifs hérités de notre culture humaine : les archétypes. Jung les définit en tant que « forme de représentation donnée a priori » ; ce sont des éléments symboliques renfermant un sens accessibles à tous les humains d'une même culture. L'un des rôles de la psychanalyse est notamment, en ce qui concerne l'analyse des rêves, de reconnaître les formes qui apparaissent à travers les archétypes. Ceux-ci sont une forme de réminiscence de l'expérience humaine à travers l'histoire, une sorte d'héritage de symboles et de lieux communs, propre à tous les représentants d'une culture<sup>20</sup>.

Il est cependant question de deux types de formes dans la citation de Charbonneau, qu'il faut prendre soin de distinguer : il y a « les formes » du monde, tel que celui-ci apparaît au sujet, qui doivent être reconnues par le sujet, afin que ce dernier puisse s'engager dans l'expérience ; ce sont elles qui ont jusqu'ici été au centre de notre développement. Mais Charbonneau parle également de « la forme de la présence » du sujet, qui concerne le Soi. En effet, la reconnaissance de formes met en jeu la capacité d'un individu à organiser son expérience du monde, en tant que les éléments de ce monde doivent recevoir une forme afin d'être reconnus par la conscience d'un côté, mais également en tant que l'individu se reconnaît lui-même en tant que soi au cours de l'expérience. C'est pourquoi Charbonneau parle de « distance symbolique » ou de « distance

---

<sup>20</sup> JUNG, Carl Gustav : *L'Homme à la découverte de son âme*, Paris, Editions Albin Michel, 1987, p. 296 : « Nous rencontrons ici une couche psychique commune à tous les humains, faite chez tous de représentations similaires – qui se sont concrétisées au cours des âges dans les mythes – couche que j'ai appelée pour cela l'*inconscient collectif*. Celui-ci n'est pas le produit d'expériences individuelles ; il nous est inné, au même titre que le cerveau différencié avec lequel nous venons au monde. »

d'appropriation » : en même temps que le sujet reconnaît les formes de l'expérience à laquelle il est soumis et que le monde apparaît comme un phénomène unifié au sein du champ phénoménal, le sujet se reconnaît comme sujet d'une expérience réelle et non d'un rêve, préservant ainsi la forme de sa présence. Pour Charbonneau, ainsi que pour une grande partie de la psychopathologie phénoménologique, la reconnaissance des formes du monde ainsi que la forme de la présence sont les deux faces d'une même pièce. Minkowski n'échappe pas à cette règle, ce dernier voyant dans « le trouble de *l'implication au monde* [...] ou plus simplement, de la présence » le signe d'un « trouble générateur »<sup>21</sup>, responsable des diverses psychoses, notamment la schizophrénie. La notion d'affectivité-contact devient également plus claire, à la lumière de la distinction entre les formes du monde et la forme de la présence : en effet, l'affectivité-contact porte sur la faculté de l'individu à reconnaître les formes du monde apparaissant ainsi qu'à maintenir la forme de sa présence, et ce dans un contexte social où se joue également le lien anthropologique d'appartenance à la communauté des hommes. Nous allons dès lors focaliser notre attention sur cette notion de trouble générateur dans l'œuvre de Minkowski ; ce sera l'occasion de constater que l'autisme, le trouble générateur ainsi que l'affectivité entretiennent des rapports étroits dans le système minkowskien, ces trois notions participant d'une certaine compréhension des enjeux anthropologiques de la maladie psychiatrique, particulièrement intéressante pour notre propos.

## *ii. Minkowski et le trouble générateur*

Si l'élève Minkowski reconnaît la nécessité de cette notion et la fait sienne, il critique cependant l'autisme tel que conçu par Bleuler, car accordant selon lui trop d'importance aux contenus psychiques :

Chez Bleuler [...] l'autisme, ce « être pour soi », est une sorte de repliement excessif sur soi-même, ou plus exactement sur ses désirs non-réalisés, ses préoccupations intimes et ses inquiétudes, sur ses complexes plus ou moins refoulés, et cela au détriment des interactions normales et nécessaires avec le monde extérieur. De là un pas pour aboutir à l'image que les facteurs de la vie intime exercent une sorte d'emprise attractive, fixent à eux l'attention du sujet en le détournant dans la même mesure du monde extérieur. Rupture d'équilibre entre le monde extérieur et le monde intérieur, évasion morbide de la réalité, fuite devant elle,

---

<sup>21</sup> CHARBONNEAU Georges, *Op. Cit.*, pp. 64.

telles sont les images que suggère facilement l'autisme de Bleuler. [...]Les faits ne confirment pourtant pas cette façon de voir.<sup>22</sup>

Pour Minkowski, l'autisme de Bleuler insiste démesurément sur l'opposition intérieur/extérieur, la pathologie se construisant essentiellement sur un retour excessif à soi, une fuite à l'intérieur. Minkowski semble également reprocher à cette vision de l'autisme une certaine prépondérance des contenus intérieurs et privés de la personne (désirs, préoccupations, inquiétudes, complexes) dans la description du trouble. Or, selon lui, cette description bleulérienne incarne une pente glissante ; en effet, celle-ci cristallise la distinction intérieur/extérieur de l'autisme, de même que les contenus psychiques, nous menant à considérer la personne autiste comme une rêveuse éveillée, se retranchant dans un monde imaginaire centré autour de ses propres désirs et complexes, coupée de la réalité. En opposition à cette vision de l'autisme comme rêverie, Minkowski développe une vision beaucoup plus nuancée de la distinction intérieur/extérieur, laquelle va également être suivie par Bosch :

If we start from this model then one consequence would be that a completely autistic person, as Minkowski once put it, would have to lie in a corner all the time with eyes closed and ears blocked. In fact, however, autistic children or adults are often very active indeed. [...] To the clinical observer, however, this activity that we see, for example, in autistic children is certainly "autistic" but it is not "inner".<sup>23</sup>

Le modèle dont il est question est issu de la lecture que fait Bosch de Husserl, et aboutit à ce que Bosch dénomme « the scientific model of the soul-endowed body »<sup>24</sup>. Selon cette lecture, les objets physiques animés sont différenciés des objets physiques inanimés par l'expérience, du fait que les premiers démontrent les qualités d'empathie, d'émotions et de sensibilité. L'expérience aboutit alors au constat que ces objets animés possèdent une âme, laquelle est connectée au corps, et se situe à l'intérieur de celui-ci ; cette intériorité de l'âme est nécessairement une isolation d'avec l'extérieur. Une dialectique intérieur/extérieur est néanmoins possible par le biais d'un échange de stimuli avec le monde extérieur. Dans un tel modèle, le corps fait office de frontière entre l'intérieur et l'extérieur, faisant ainsi figure à la fois de réceptacle et de limite. Il est cependant important de préciser la chose suivante : le modèle husserlien ne cherche pas à décrire un état de fait ; il

---

<sup>22</sup> MINKOWSKI Eugène, « Aperçu sur l'évolution des idées en psychopathologie », *Art Cit.*, pp. 430.

<sup>23</sup> BOSCH Gerhard, *Op. Cit.*, pp. 48-49.

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp. 48.

s'intéresse avant tout à la construction des objets naturels dans l'observation et la pratique scientifique, notamment ici la constitution des concepts d'âme et de corps. Notons également que ce « scientific model of the soul-endowed body » ne va pas sans rappeler le modèle dualiste de la ToM, brièvement exposé plus haut. Selon Bosch, la plupart des études réalisées sur l'autisme utilise ainsi le modèle du « soul-endowed body ».

Cependant, d'après Bosch et Minkowski, si l'on considère les individus atteints d'autismes comme des rêveurs retranchés à l'intérieur d'eux-mêmes, conformément au « scientific model of the soul-endowed body », la frontière du corps devrait se faire sentir et couper les patients de tout échange avec l'extérieur (d'où l'image d'une personne autiste sourde et aveugle de Minkowski). Or, les patients autistes ne se trouvent pas dans cet état purement passif vis-à-vis de l'extérieur ; la conceptualisation de l'autisme en temps que prépondérance de la vie intérieure ne permet donc pas de rendre compte de l'activité de ces patients, dont témoignent les observations cliniques. Ainsi, pour reprendre la conclusion de la citation, comment caractériser le monde autistique autrement qu'en tant que monde intérieur ?

Nous allons à présent nous intéresser à la façon dont Minkowski comprend l'autisme et quelle position il lui donne au sein de son système de pensée ; délaissant l'attention accrue portée aux contenus psychiques, l'auteur accorde une grande importance aux formes de la conscience, comme nous l'avons vu plus haut. Dès lors, il nous faut revenir à la notion d'affectivité-contact, qui mêle l'enjeu des formes (celles du monde et celle de la présence) ainsi que l'appartenance à la communauté humaine ; car ce qui est véritablement en jeu dans le trouble psychique, selon Minkowski, c'est la rupture avec cette communauté.

Dans son *Introduction à la psychopathologie phénoménologique*, Georges Charbonneau décrit bien la dimension anthropologique centrale de l'affectivité-contact minkowskienne, en tant qu'elle concerne les « engagements anthropologiques dans l'expérience »<sup>25</sup> ; dès lors, lorsque l'affectivité-contact vient à être altérée, comme c'est le cas selon Minkowski dans la schizophrénie, c'est « l'implication au monde » du patient qui vient à être troublée, celui-ci perdant le « contact préalable avec le monde ». Comme nous l'avons vu plus haut, la question d'un contact préalable avec le monde fait référence à l'activité de

---

<sup>25</sup> CHARBONNEAU Georges, *Op. Cit.*, pp. 64.

reconnaissance des formes, laquelle a pour fonction de rendre possible le monde, avant que l'individu ne s'y engage, conditionnant ainsi l'expérience individuelle de chacun ainsi que son investissement dans des contenus.

Dès lors, nous pouvons constater l'importance d'une caractérisation de l'autisme en fonction des formes plutôt que des contenus. En effet, dans l'approche développée par Minkowski, la psychose ne provient plus de la prépondérance des contenus psychiques de l'individu et de l'attention que celui-ci leur accorde, au détriment des interactions avec le monde extérieur ; c'est plutôt la capacité naturelle de l'individu à s'engager dans une expérience du monde qui est rendue problématique, déclenchant ainsi la psychose. Dans la pensée minkowskienne, l'altération de l'affectivité-contact et, à travers elle, du contact préalable de l'individu avec le monde, incarne le trouble générateur de l'expérience psychotique : ceci fait de ce contact un élément fondamental de l'expérience humaine, comme l'exprime lui-même Minkowski dans l'extrait suivant, où il est alors question de *contact vital* (qui reste cependant équivalent à l'affectivité-contact) :

Mais l'autisme ainsi conçu était une déficience, un écart, un fait psychopathique. Il fallait le rapporter, en le complétant ainsi du côté positif, à une notion qui fût à sa hauteur. C'est là que, sous l'influence de la pensée bergsonienne, il fut question, non plus de rapports avec le monde extérieur ou le monde ambiant, tels qu'on les concevait jusque-là dans leur fragmentation psychique et psycho-physiologique, mais de *contact vital avec la réalité*, en tant que fonction ou mieux en tant que phénomène fondamental pour la personne humaine, et de ce fait, primitif, un, indivisible et irréductible. L'autisme était, dès lors, l'expression vivante d'une déficience, d'une rupture de ce contact.<sup>26</sup>

La déficience dont il est question dans le passage vient de la conception associationniste de Bleuler<sup>27</sup>. Selon ce dernier, l'autisme trouve son origine dans une construction problématique des associations ; une fois encore, il est question des contenus psychiques, lesquels se lient pour former les associations et sont donc au centre du mécanisme associatif de la conscience.

---

<sup>26</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU », *Art. Cit.*, pp. 353.

<sup>27</sup> L'associationnisme, au sens psychologique, est une doctrine selon laquelle les idées, les images ainsi que d'autres faits psychiques se lient les uns aux autres dans le champ de la conscience, formant des associations ; lorsqu'un élément de l'association est évoqué, les autres éléments qui lui sont liés se manifestent également à la conscience. Le postulat de l'associationnisme est le suivant : la vie mentale, notamment dans ses formes supérieures, se construit sur la base d'associations plus élémentaires (d'après FOULQUIE Paul, *Op. Cit.*, pp. 52 et LALANDE André, *Op. Cit.*, pp. 86-87).

Or, pour Minkowski, l'autisme n'est pas le résultat d'une déficience dans le mécanisme des associations, mais une rupture du *contact vital* de l'individu avec la réalité ; rappelons-le, Minkowski développe une vision englobante de l'autisme, en tant qu'il touche à la personne dans son entièreté (et pas uniquement à ces facultés cognitives, comme le pense Bleuler). Ainsi se retrouvent mises en jeu dans cette rupture la reconnaissance des formes et la forme de la présence : en effet, le contact vital a pour but de maintenir le rapport à la réalité d'une part, c'est à dire l'expérience d'un vécu réel et non onirique de l'individu, et ce à travers la forme de sa présence, comme nous l'avons vu plus haut ; d'autre part, Minkowski insiste sur la dimension « primitive » du contact vital, qui doit être rapportée au rôle de la reconnaissance des formes, laquelle agit au niveau pré-psychologique, afin de conférer à l'expérience son statut de possible. Ainsi, l'explication de l'autisme privilégiée par Minkowski n'est pas celle du repliement sur soi ou de l'atrophie du rapport au monde extérieur : pour lui, l'autisme est le défaut d'une attitude spontanée permettant de s'engager dans le monde et dans l'expérience de façon non problématique.

Le contact-vital ou l'affectivité-contact, qui sont donc la même chose, peuvent également être envisagés sous un autre angle que celui des formes : celui du partage et de la participation à la communauté humaine. Dans le passage qui nous intéresse, Minkowski distingue l'affectivité de l'émotivité, cette dernière renvoyant au niveau de l'individuel et de l'intime, notamment à travers les contenus psychiques. L'affectivité-contact, quant à elle, renvoie au fondement de l'humanité :

[...] bien que pouvant changer d'individu à individu, ressortissant pourtant dans son essence au plan interhumain, étant un des fondements de la communauté des vivants, portée toujours, en débordant largement les limites de l'individuel, par le phénomène de la *sympathie* (au sens étymologique du terme), de l'*écho*, du *retentissement*, et trouvant ainsi son prolongement naturel dans le cosmos [...].<sup>28</sup>

Ainsi, l'affectivité-contact apparaît comme une dimension fondamentale pour l'expérience de l'individu (puisqu'elle lui donne un vécu de possible et de réel), mais également pour la communauté des hommes ; dès lors, l'affectivité-contact semble garantir une forme de participation au monde, en tant que celui-ci est intersubjectif. Minkowski insiste sur le « phénomène de la sympathie » au sens étymologique, c'est-à-dire le fait de partager (*sun*) la souffrance ou l'état affectif

---

<sup>28</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU », *Art. Cit.*, pp. 350-351.

(*pathè*) avec autrui<sup>29</sup>. Nous retrouvons donc ici l'idée exprimée dans l'une des définitions que donne Minkowski, vue plus haut, l'affectivité-contact correspondant « à la faculté très générale d'établir d'une manière toute spontanée et immédiate un bon contact avec ses semblables ». Les termes d'« écho » et de « retentissement » vont eux aussi dans le sens du partage avec autrui : l'écho fait référence aux comportements répétitifs, lors desquels l'individu « reproduit ce dont il est témoin »<sup>30</sup>. Notons que la reproduction d'un mot ou d'un comportement, par exemple, ne signifie pas que le sens du mot ou du comportement ait été saisi par celui qui les reproduit : c'est notamment le cas de l'écholalie, laquelle se trouve être un comportement parfois adopté par les personnes avec autismes (notamment les jeunes enfants), comme en témoigne l'écrivaine Donna Williams dans un ouvrage autobiographique : « I was echolalic till I was four, repeating meaninglessly in echo everything I hear, just like a parrot. »<sup>31</sup>. Or il semble que, dans l'extrait dont il est question, Minkowski insiste sur une sorte de compréhension, ou du moins de lien spontané garantissant l'ancrage des individus dans la communauté des humains ; au contraire, la simple répétition mécanique ne semble pas remplir l'investissement intersubjectif que requiert la participation à cette communauté.

Le retentissement, quant à lui, prolonge encore l'idée de l'écho : dans l'usage ordinaire, le retentissement est la capacité d'une nouvelle ou d'un événement à affecter un grand nombre de personne. Dans un sens plus psychologique, le retentissement est un terme qui se rapporte à la caractérologie, en tant que « manière dont les impressions éprouvées retentissent dans la conscience du sujet, c.-à-d. s'y prolongent en échos plus ou moins lointains, ou, au contraire, n'y provoquent qu'un éclat sans écho. »<sup>32</sup>. Dans le cas du retentissement, c'est ainsi la capacité d'un individu ou d'un groupe à être affecté par une donnée ou un état extérieur, comme par contagion. L'idée essentielle que développe Minkowski dans le passage cité est donc la suivante : l'affectivité-contact est un trait humain fondamental, puisqu'elle permet le partage d'un état affectif entre différents individus : c'est en vertu de cette capacité qu'est rendu possible l'établissement d'un lien de communauté, d'une compréhension interpersonnelle.

Dans notre introduction, il a été question du rapport au monde des personnes autistes ainsi que de leur relation à la réalité ; après cette brève plongée dans le

---

<sup>29</sup> FOULQUIE Paul, « SYMPATHIE », *Op. Cit.*, pp. 706.

<sup>30</sup> FOULQUIE Paul, « ECHO », *Op. Cit.*, pp. 194.

<sup>31</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 14.

<sup>32</sup> FOULQUIE Paul, « RETENTISSEMENT », *Op. Cit.*, pp. 639.

système et les écrits tardifs de Minkowski, nous pouvons dire que pour ce dernier, l'environnement dans lequel évoluent et auquel participent les individus, c'est-à-dire le monde ou encore le « cosmos », est marqué par sa dimension fondamentalement intersubjective. En effet, l'un des rôles fondamentaux de l'affectivité-contact est de garantir au sujet un lien avec ses semblables, leur permettant de vibrer des mêmes états affectifs et de se comprendre. Pour Minkowski, la psychose, en rejoignant la question anthropologique de la folie, est inextricablement liée à la communauté ainsi qu'à la vie même, le sens partagé devenant l'une des composantes centrales de cette dernière : « Mais ce ne sont plus là que les mots et les gestes d'un insensé. Il a beau parler, crier, gesticuler, nous ne le comprenons plus. Le fou se trouve exclu de la *communauté des vivants*. »<sup>33</sup>.

La réalité, quant à elle, est évoquée à la fois comme sorte de synonyme du monde extérieur, qui comme nous venons de le voir est intersubjectif, ou bien comme qualité d'une expérience au travers du maintien et de la reconnaissance des formes, permettant au sujet d'en ressortir un vécu de réel.

Ainsi, Minkowski nous permet d'apporter une première conclusion à notre propos : les personnes porteuses d'autisme sont avant tout coupées du monde intersubjectif, non pas en raison d'un repli sur soi-même ou d'une mauvaise relation avec le monde extérieur, mais plutôt du fait que ces personnes atteintes d'autisme ne partagent pas le sens que la communauté des hommes donne au monde et aux choses. Un autre point important que nous a permis d'atteindre l'analyse de certains passages de Minkowski concerne la relation à la réalité et le vécu de réel : en effet, puisque la reconnaissance des formes ainsi que le maintien de la forme de la présence se font différemment chez les personnes autistes, il est fort probable que les vécus de possible et de réel, qui dépendent des formes, en subissent les répercussions et soient également différents des vécus de leurs semblables neurotypiques.

Nous allons à présent approfondir notre propos sur la question du partage du sens et des affects, ainsi que celle de la relation des personnes autistes à la réalité ; pour ce faire, nous mobilisons le philosophe Yasuhiko Murakami, lequel nous permet de resituer notre exposé au sein de la pensée contemporaine, où l'autisme y est devenu un trouble autonome et mieux connu par les sciences ainsi que par le public.

---

<sup>33</sup> MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU », *Art. Cit.*, pp. 338.

### iii. *Murakami : Affect, langage et perception*

Dans son article *Affection, Autism and Mental Disorders : Husserl's Theory of Meaning and Psychopathology*, Yasuhiko Murakami pose la question suivante : dans quelle dimension de l'expérience humaine se situe l'essence du trouble mental ? Cette source est utile à notre propos pour trois principales raisons : premièrement, puisqu'il mobilise et approfondit la distinction cognition/affectation chez Husserl, cet article nous permet de développer notre propos sur l'affectivité, entamé avec Minkowski ; ensuite, Murakami fait du sens l'un des propos central du travail, en tant qu'il résulte d'une articulation cognitive du monde : cela ne va pas sans rappeler la dimension anthropologique de la reconnaissance des formes, à travers lesquelles le sujet structure son expérience du monde ; finalement, Murakami développe une partie de son propos en opposant deux catégories d'expérience humaine : les personnes autistes et les personnes non-autistes, ou neurotypiques, dont l'articulation cognitive du monde se fait sur un mode différent. Pour les besoins de ce travail, nous n'allons pas entrer dans les détails de la théorie husserlienne du langage et de l'esprit ; nous nous contenterons ainsi d'une compréhension basique des termes mobilisés par Murakami, laquelle ne nous permettra malheureusement pas de rendre justice à la complexité ainsi qu'à l'intérêt de ces concepts.

L'argument développé par Murakami tend à montrer qu'en ce qui concerne les neurotypiques, il y a dans le rapport au monde deux phases distinctes bien que complémentaires : la phase d'articulation cognitive et la phase d'affectation ; c'est d'ailleurs dans cette dernière que Murakami situe la source du trouble mental (cela ne va pas sans faire écho à Minkowski qui, rappelons-nous, situait cette dernière dans l'affectivité-contact). La phase d'articulation cognitive recoupe l'expression husserlienne (*Ausdruck*), processus par lequel l'individu neurotypique structure son expérience du monde, par le don de signification (*meaning* dans le texte). La signification vise une référence, à travers la représentation de cette référence par un ou plusieurs mots<sup>34</sup>. Si nous prenons par exemple une chaise comme référence, sa signification pourrait être « meuble sur lequel on peut s'asseoir », représenté par le mot « chaise ». La référence d'une

---

<sup>34</sup> MURAKAMI Yasuhiko, « Affection, Autism and Mental Disorders : Husserl's Theory of Meaning and Psychopathology » in *Studia Phaenomenologica. Romanian Journal for Phenomenology*, Vol. X –Phenomenology and Psychology, Published in collaboration with the Romanian Society for Phenomenology, 2010, pp. 195-196.

expression pourrait aussi bien être un objet perçu (la chaise sur laquelle je m'apprête à m'asseoir), qu'un objet plus général (le concept de chaise) ou même fictif, voire illogique<sup>35</sup>. Ce qu'il nous faut retenir ici, c'est que la référence correspond à un objet indéterminé (en tant qu'elle peut recouvrir un grand nombre de choses du point de vue ontologique) qui peut tout à fait dépasser la perception. L'expression n'a cependant pas pour unique but l'articulation cognitive de la référence ; selon Murakami, elle joue également un rôle dans l'affection du sujet, en tant qu'elle peut exercer un pouvoir affectif sur lui, une fois encore à travers l'expérience de la référence. Ainsi, ce qui lie la phase de cognition et la phase d'affection se situe dans l'expression, notamment au niveau de la référence. Pour parfaire ce survol du fonctionnement de la pensée neurotypique, notons qu'une autre distinction recouvre en grande partie la distinction cognition/affectation : la différence que Murakami fait entre *meaning* (la signification logique associée à une référence) et « *meaning* » (la signification dépassant la dimension logique et relevant de l'affect). Murakami donne deux exemples particulièrement illustratifs du rôle ainsi que de la dialectique qu'entretiennent la phase d'articulation cognitive et la phase d'affection : une poésie et un traumatisme.

Dans l'exemple de la poésie, un poète est le sujet d'une expérience esthétique (phase d'affection) qu'il parvient à retranscrire par le biais d'un certain agencement des mots inédit (phase d'articulation cognitive) ; le lecteur, après avoir reconstruit la structure linguistique du poème (phase d'articulation cognitive), peut percevoir l'effet que cette lecture a provoqué en lui, comme le rythme ou la musicalité des vers (phase d'affection)<sup>36</sup>. Dans cet exemple, la signification logique (*meaning*) correspond à la formulation ainsi qu'à la compréhension structurelle et grammaticale de l'énoncé, alors que la signification affective (« *meaning* ») correspond à la compréhension de la portée esthétique du poème ; elle aussi est associée à la référence.

Dans l'exemple du traumatisme, nous sommes témoins d'un accident de voiture impliquant les membres de notre famille. Après le drame, nous sommes à même de concevoir que les membres de notre famille sont morts brutalement (articulation cognitive) ; pourtant, nous pouvons souffrir de stress post-traumatique, témoignant de la trop forte charge affective de l'évènement, que nous ne parvenons pas à accepter (phase d'affection)<sup>37</sup>. Ici, la signification logique

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, pp. 196.

<sup>36</sup> *Ibid.* pp. 197-198.

<sup>37</sup> *Ibid.* pp. 199.

(*meaning*) correspond, par exemple, au fait d'expliquer à quelqu'un que nos parents sont morts, alors que la signification affective (« *meaning* ») pourrait être de subir des flashbacks récurrents ou bien de ne plus vouloir monter dans une voiture.

Qu'en est-il alors pour les personnes autistes ? Il est intéressant de noter que le point de départ de l'article de Murakami est le constat suivant : une grande partie des individus atteints d'autisme pensent en images ou en séquences d'images, plutôt qu'en propositions<sup>38</sup>. Ainsi, l'articulation cognitive du monde peut se faire aussi bien à travers le langage propositionnel qu'à travers les images. Cependant, le recours aux mots est, comme nous l'avons vu, nécessaire pour former une expression ; Murakami nous explique que, bien qu'une partie des personnes atteintes d'autisme puisse parler, la grande majorité d'entre eux ne structure pas leur pensée par l'expression, mais plutôt par l'indication, dont le fonctionnement est bien différent :

Even if they use language, their use of signs is often a perceptive “indication” (Anzeichen) rather than a logical “expression” (Ausdruck) in the way Husserl defines them. The indicative thinking is derived from the prevalence of perception in autism.<sup>39</sup>

Chez Husserl, selon Murakami, l'indication se construit sur l'intuition de l'individu, c'est-à-dire l'acte par lequel ce dernier atteint les phénomènes de façon directe (les phénomènes physiques, tels que les formes ou les couleurs, sont atteints de la sorte par le système perceptif)<sup>40</sup> ou encore sur la synthèse passive d'associations d'idées. Ainsi, dans l'indication, un objet perçu symbolise un autre objet intuitif, comme la fumée avec le feu, ou la correspondance des mots dans différentes langues. Si nous reprenons la structure de l'expression, exposée plus haut, nous pouvons en déduire que les personnes atteintes d'autisme éprouvent plus de difficultés à saisir la référence qui se cache derrière l'expression, puisque leur façon de comprendre et d'utiliser le langage est d'associer machinalement la signification logique à la représentation par les mots, plutôt que de viser une référence à partir d'une signification, comme c'est le cas chez les personnes neurotypiques. De plus, la brève explication que nous avons donnée de la référence nous a néanmoins permis de faire un constat important : pour les personnes neurotypiques, la nature de la référence peut se situer au-delà de la

---

<sup>38</sup> Murakami se base sur les biographies de Temple Grandin ou encore Donna Williams, toutes deux atteintes d'autisme dit « de haut niveau », leur permettant de traduire leur pensée par les images en langage propositionnel.

<sup>39</sup> MURAKAMI Yasuhiko, *Art. Cit.*, pp. 195.

<sup>40</sup> FOULQUIE Paul, *Op. Cit.*, pp. 381.

perception, dans le champ du concept ou de la fiction par exemple. Dès lors, puisque le mode de penser prévalent chez les personnes autistes est l'indication, laquelle se base sur l'intuition, il devient extrêmement difficile pour ces personnes de saisir une référence non-perceptible<sup>41</sup>. Murakami voit d'ailleurs dans cette difficulté (voire incapacité) qu'ont les personnes autistes à entrer dans la dialectique entre la phase d'articulation cognitive et la phase d'affection la raison de leur fréquente incompréhension des états affectifs d'autrui ; c'est le « *meaning* » qui leur fait alors défaut.

Ainsi, Murakami confirme ce que nous observions déjà chez Minkowski : l'autisme ne résulte pas d'un repliement sur soi ou d'une fuite du monde, mais plutôt d'une difficulté à s'engager dans le monde commun. Plus précisément, ce qui s'apparentait à un dysfonctionnement chez Minkowski (un trouble de l'affectivité-contact) devient une différence de fonctionnement chez Murakami (le mode de penser par le langage des neurotypiques, versus le mode de penser par l'image chez les personnes autistes).

En guise de conclusion à ce premier point, nous pouvons brièvement comparer les concepts clefs de ces deux auteurs, qui nous permettent de résumer notre propos à travers un jeu d'écho particulièrement éclairant :

Premièrement, la dialectique structurante qui s'établit entre la phase d'articulation cognitive et la phase d'affection ne va pas sans rappeler le rôle également structurant de la reconnaissance des formes. Cependant, n'oublions pas que la reconnaissance des formes est un travail pré-psychologique qui se situe en deçà de la conscience et dont le but est de donner le statut de possible à l'expérience, alors que les deux phases qui intéressent Murakami semblent intervenir dans le domaine de la conscience et même parfois faire l'objet d'une réflexion (comme c'est le cas lorsque le poète agence les mots de façon inédite). Néanmoins, Murakami et Minkowski, bien que moyennant des concepts différents, s'intéressent tous deux aux mêmes enjeux : le don de sens et la structuration du monde. Le premier met l'accent sur le rôle fondamental d'un usage conscient du langage, bien que les récits autobiographiques des personnes autistes semblent indiquer que ce n'est pas la seule façon de structurer notre expérience du monde ; le deuxième accorde plus d'importance aux structures signifiantes qui se constituent et sont reconnues en amont de la conscience, pourtant tout aussi fondamentales.

---

<sup>41</sup> MURAKAMI Yasuhiko, *Art. Cit.*, pp. 196.

Deuxièmement, l'affectivité-contact ou la phase d'affection sont également des concepts différents, présentant toutefois des similitudes intéressantes ; pour les deux auteurs, l'incapacité à saisir les affects et à vibrer avec l'ambiance incarne, notamment, « ce qu'il manque » chez les personnes autistes et justifie leur *être autrement*.

Troisièmement, notons la dimension anthropologique du sens qui traverse les deux dimensions précédentes : Minkowski insiste sur la spontanéité naturelle et partagée de cette dimension anthropologique, à laquelle ne participent pas les personnes autistes. De son côté, Murakami détaille plus finement le fonctionnement de cette participation à un sens commun, en tant qu'elle peut être établie en saisissant la référence qui motive la phase d'articulation logique ou celle d'affection chez les personnes neurotypiques ; Murakami explique finalement les complications rencontrées par les personnes autistes dans les relations intersubjectives par leur difficulté à accéder à cette référence, nous mettant également sur la piste d'une prévalence de la perception dans le mode de penser des personnes autistes.

Ainsi, la conclusion principale que l'on peut tirer de la conjonction entre l'étude de Minkowski et celle de Murakami est la suivante : les personnes atteintes d'autisme éprouvent des difficultés, voire une incapacité, à participer au monde commun intersubjectif, lequel demande une compréhension d'un sens logique partagé, mais peut-être plus encore une compréhension de l'état affectif d'autrui. Cela veut-il dire pour autant que rien ne peut affecter les personnes autistes ? La piste soulevée par Murakami semble indiquer qu'il est question de différence plutôt que d'absence d'affect : en effet, en raison de la primauté de la perception dans le mode de penser des personnes atteintes d'autisme, nous pouvons nous diriger vers le second point de cette partie en soutenant l'hypothèse d'une expérience sensorielle tout à fait particulière chez ces individus.

### **b. A l'extérieur : un monde trop réel ?**

La question de la perception chez les personnes autistes n'est pas un thème nouveau des sciences cognitives et de la psychopathologie : les premiers tests d'aptitude rapportent les résultats particuliers des personnes autistes, notamment

en ce qui concerne l'importance accordée aux détails dans leur champ perceptif<sup>42</sup>. Parmi ces différentes études, nous nous intéresserons particulièrement aux travaux menés par Uta Frith, laquelle a développé l'hypothèse de la *weak central coherence* (qu'elle modifiera plus tard dans le cadre d'un article cosigné avec Francesca Happé<sup>43</sup>) afin de rendre compte de l'expérience perceptuelle singulière des personnes autistes. L'observation de base reste cependant la même, à savoir que les personnes autistes ont tendance à traiter les informations perceptuelles de façon locale, en accordant une grande importance au détail. Les personnes neurotypiques, au contraire, traitent ces mêmes informations de manière globale, afin d'en retirer une signification qui soit la plus unifiée et cohérente possible :

Frith (1989) drew attention to the tendency for typically developing children and adults to process incoming information for meaning and gestalt (global) form, often at the expense of attention to or memory for details and surface structure.<sup>44</sup>

It is generally accepted that individuals with autism do not process information in a holistic way and in regard to Gestalt coherences, but, on the contrary, process it locally and with a closer attention to details. As Frith interprets it, the loss of Gestalt coherences might confront the individual with "a frightening world presenting painful stimuli that c[annot] be mastered" (Frith 1989, 104).<sup>45</sup>

La notion au centre de ces deux extraits est celle de *Gestalt* ; la *Gestalttheorie* ou théorie de la forme est un courant avant tout psychologique, avant d'exister également dans le champ de la philosophie et de la biologie. L'idée principale de cette théorie est que les phénomènes n'apparaissent pas de façon individuelle et isolée avant d'être recomposées dans un tout, mais forment plutôt des ensembles possédant une structure ainsi qu'une organisation propre et autonome.<sup>46</sup> Dans le contexte psychologique qui nous intéresse, la notion de *Gestalt* fait référence au processus par lequel l'esprit perçoit et traite les phénomènes qui lui apparaissent comme des formes globales, structurées et cohérentes.

---

<sup>42</sup> PELLICANO Elizabeth, BURR David, « When the world becomes 'too real': a Bayesian explanation of autistic perception » in *Trends in Cognitive Sciences*, Vol. 16, No. 10, 2012, pp. 505.

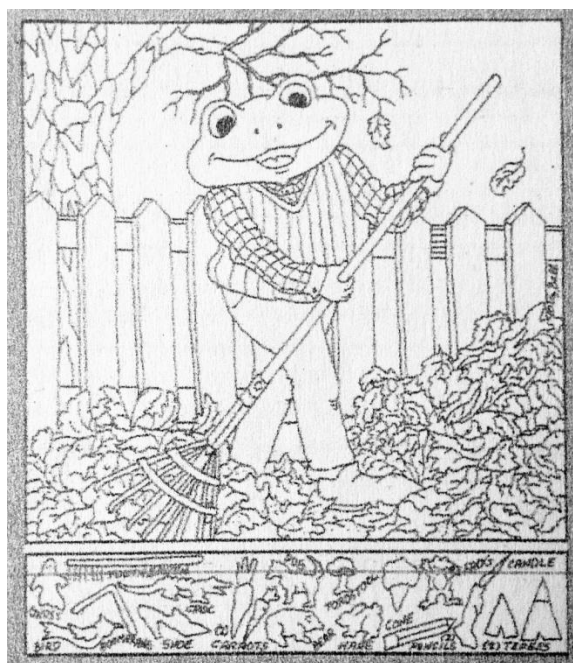
<sup>43</sup> HAPPÉ Francesca, FRITH Uta, « The weak coherence account: detail-focused cognitive style in autism spectrum disorders » in *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 36(1), 2006, pp. 5-25.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pp. 5.

<sup>45</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit.*, pp. 892.

<sup>46</sup> LALANDE André, « FORME », *Op. Cit.*, pp. 372-373.

Ainsi, selon Frith, les personnes avec autisme ne parviennent pas à traiter les informations de cette manière globale et cohérente, notamment à cause d'une hypersensibilité des sens et d'une perception accrue des détails. La conséquence principale de ce manque de « Gestalt coherences » est alors la suivante : lors de son expérience du monde, les éléments qui le composent sont perçus distinctement par l'individu souffrant d'autisme, voire plus fortement encore que pour les personnes neurotypiques ; ce dernier ne parvient cependant pas à replacer ces éléments disparates dans un ensemble cohérent ainsi qu'à dégager un sens univoque de l'expérience. L'exemple qui suit illustre parfaitement les enjeux de la théorie des formes, de même que l'attention portée au détail, propre aux personnes autistes :



*Fig. 1*

Lorsque l'on présente cette image (fig. 1)<sup>47</sup> à un individu neurotypique, celui-ci décrit un jardinier aux traits de grenouille, ratissant les feuilles mortes dans ce qui semble être un jardin clôturé. Au contraire, un individu avec autisme perçoit différentes formes et motifs isolés dans les feuilles, la clôture, etc., comme en témoigne l'encadré se trouvant dans la partie inférieure de l'image. Cet exemple met en évidence la façon complètement différente dont les deux types d'individus reçoivent et organisent les informations qu'ils perçoivent. Les personnes neurotypiques auraient ainsi une tendance plus forte à analyser l'image comme un tout cohérent, en cherchant une donnée de sens permettant d'unifier la situation

<sup>47</sup> Illustration tirée du Cours Module A + Module B, autisme introduction et autisme TEACCH, Fondation les Perce-Neige, Théo Petters, Hilde De Clercq, Brigitte Cartier-Nelles.

(en ce qui concerne notre exemple : les feuilles mortes, le jardin, le balais, participent d'une situation fréquemment rencontrée en période automnale). De leur côté, les personnes avec autisme ne chercheraient pas un cadre cohérent, une structure symbolique réunissant les divers éléments perçus en un ensemble sensé. Au contraire, il semblerait que celles-ci perçoivent des détails qu'un tel cadre ne permet pas de distinguer ; le manque de structure symbolique a cependant pour effet d'empêcher le sujet de dégager une cohérence de l'image perçue, rendant son investissement et son rapport à celle-ci plus difficile.

Nous retrouvons ainsi la dimension anthropologique du don de sens, introduite et développée une première fois au chapitre précédent, notamment en ce qui concerne le mécanisme de reconnaissance des formes, duquel nous pouvons désormais relever l'ancrage gestaltiste. Notons que dans l'interprétation de Frith, le manque de « Gestalt coherences » met l'individu autiste aux prises avec un monde potentiellement effrayant et hostile, car les stimuli qui en émanent ne peuvent être maîtrisés. Ainsi, selon cette interprétation, l'humain se rend maître du monde en lui assignant une structure symbolique globale, afin de pouvoir en retirer les informations lui permettant d'y vivre à son aise ; cela ne va pas sans rappeler une fois encore la reconnaissance des formes, dont la fonction est de permettre l'investissement dans l'expérience du monde par l'individu.

La question anthropologique du sens reste ainsi au centre de notre propos dans ce chapitre, qui se compose en deux parties, chacune mettant en lumière un article critique de la théorie de la *weak central coherence* ; leur objectif reste pourtant le même, à savoir expliquer l'hypersensibilité des personnes autistes, ainsi que leur manque de « Gestalt coherences » et l'attention accrue qu'ils portent aux détails. Le premier article, appartenant au champ des sciences cognitives, développe une approche probabiliste de l'autisme ; le second, revendiquant une approche phénoménologique, s'intéresse aux expériences d'hypnose, desquelles témoignent plusieurs sources autobiographiques provenant de personnes autistes, dont le point de départ est l'expérience sensorielle et perceptuelle du sujet.

### *i. Prédiction et certitude : du côté des sciences cognitives*

Dans cette section, nous nous intéresserons à l'article « When the world becomes 'too real': a Bayesian explanation of autistic perception » d'Elizabeth Pellicano et David Burr, dont l'hypothèse se résume ainsi : les personnes autistes possèdent une perception différente de celle des neurotypiques, en raison d'une absence

d'anticipation dans leur mode de penser et de percevoir le monde. Les auteurs ciblent la thématique de l'anticipation en développant l'idée que les individus autistes auraient beaucoup moins recours à leur expérience antérieure dans le processus d'interprétation des stimuli sensoriels ; aussi placent-ils la spécificité de l'autisme non plus sur les sensations et les perceptions elles-mêmes, mais sur leur interprétation dans un cadre probabiliste.

Dans cette perspective, Pellicano et Burr critiquent l'approche de Frith et Happé (ainsi que les autres chercheurs empruntant une voie analogue à celle de la *weak central coherence*) sur trois points : premièrement, les deux auteurs mettent l'accent sur le manque de données empiriques pouvant garantir le pouvoir explicatif de ces différentes théories, lesquelles se révèlent parfois trop descriptives, ne détaillant pas suffisamment les mécanismes à l'œuvre ou défaillants dans l'autisme ; deuxièmement, ces théories peinent, selon eux, à expliquer la très grande variation de sensibilité et de perception entre les différents individus atteints d'autisme. En effet, si la question d'une perception particulière se pose chez une très grande partie des personnes autistes, elle s'incarne individuellement de manière considérablement différente et propre à chaque personne, rendant toute tentative d'explication s'appuyant sur la sensibilité et la perception très difficile ; finalement, Pellicano et Burr évoquent le comportement paradoxal des enfants autistes, mis en évidence pour la première fois par Leo Kanner : en effet, ces derniers peuvent pour eux-mêmes faire beaucoup de bruit et disposer des objets de n'importe qu'elle façon sans en être nullement affectés, tout en se révélant énormément dérangés par les bruits, les mouvements et les dispositions qui leur sont extérieurs. Ainsi, une explication qui s'appuierait essentiellement sur la perspective sensorielle et perceptuelle sans prendre en compte la question de la provenance des données de la perception (extérieure ou propre à l'individu autiste) ne serait pas en mesure d'adresser à juste titre le paradoxe de Kanner.<sup>48</sup> Notons au passage que ce paradoxe incarne une énième illustration de la distinction intérieur/extérieur qui nous est chère dans ce chapitre : de plus, l'approche probabiliste développée par Pellicano et Burr propose une manière imaginative et originale de rendre compte de cette distinction et de répondre aux enjeux qu'elle pose.

L'article se base sur une approche bayésienne de la perception, mettant ainsi l'accent sur le rôle des inférences émises par le sujet lors de ses expériences perceptives. En effet, c'est au physiologiste et physicien Hermann Ludwig von

---

<sup>48</sup> PELLICANO Elizabeth, BURR David, *Art. Cit.*, 2012, pp. 505.

Helmholtz que l'on doit l'idée selon laquelle la perception fonctionnerait comme une inférence inconsciente du sujet, en raison de nature ambiguë des perceptions : « Helmholtz realised that many images are inherently ambiguous, so prior knowledge is necessary to disambiguate them. »<sup>49</sup>. Conformément à cette définition de la perception, un sujet perçoit le monde en formulant et testant des hypothèses à propos de sa structure, de façon inconsciente. Les hypothèses ayant fait leurs preuves à plusieurs reprises fonctionnent comme des prévisions ; dans l'article, celles dont l'occurrence est plus probable tiennent lieu de « priors ». Trouvant ainsi leur source dans l'expérience antérieure du sujet, les « priors » sont mobilisés au niveau inconscient lorsque le sujet est face à une situation apparemment analogue à une expérience précédente. A la façon d'un modèle, ils donnent une structure à l'expérience perceptuelle présente, lui faisant ainsi perdre sa nature ambiguë.

Afin de saisir au mieux la nature et la fonction des « priors », prenons l'exemple le plus illustratif et intuitif, issu de l'article de Pellicano et Burr : celui des illusions visuelles causées par les jeux d'ombre. Dans ce cas de figure, la lumière étant la condition sine qua non de la vision, les ombres incarnent un moyen sûr d'obtenir des informations sur la situation (notamment du point de vue du positionnement et des proportions). Or, dans la vie quotidienne, l'éclairage (qu'il soit naturel ou artificiel) a tendance à provenir du haut, influençant de façon caractéristique l'ombrage des divers objets se trouvant éclairés. Ce fait, relativement trivial, agit comme un « prior » ayant pour effet de nous faire interpréter les jeux d'ombres, de prime abord, comme résultant d'une source lumineuse placée en haut.<sup>50</sup> Notons également ici que les « priors » agissent d'une certaine façon comme des biais, puisqu'ils entraînent une sorte de cadrage inconscient de l'expérience perceptuelle, où certains types d'informations sont privilégiés vis-à-vis de la réalité physique de la situation. Le sentiment de fiabilité est cependant généré et préservé en grande partie grâce au « prior », lequel garantit la cohérence et la continuité de l'expérience perceptuelle.

En ce qui concerne le trouble du spectre de l'autisme, l'approche de Pellicano et Burr suppose que la perception particulière dont témoignent les personnes avec autisme trouve son origine dans un fonctionnement atypique des « priors » ; en effet, ces derniers seraient atténués, n'offrant ainsi qu'un cadrage très large de

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, pp. 505.

<sup>50</sup> *Ibid.*, pp. 506.

l'expérience perceptuelle<sup>51</sup>. Selon cette hypothèse, la différence entre les individus neurotypiques et les individus avec autisme ne se situe pas au niveau du système perceptif lui-même, mais du côté du traitement des informations provenant du système sensoriel ainsi que de leur interprétation.<sup>52</sup> Ceci pourrait tout d'abord expliquer pourquoi les personnes autistes perçoivent le monde avec plus de détails : puisque les « priors » censés structurer l'expérience perceptuelle sont amoindris, les informations provenant des stimuli ne font pas l'objet d'une sélection aussi importante que chez les personnes neurotypiques. De ce fait, l'expérience perceptuelle des individus avec autisme est-elle plus détaillée et certainement plus proche de la réalité physique (puisque, comme nous l'avons vu plus haut, les « priors » fonctionnent également comme des biais) que celle des personnes neurotypiques.

A cette première implication s'ajoute celle-ci : les « priors » étant nécessaires pour défaire l'ambiguïté naturelle de certaines images, les personnes autistes seraient victimes d'un grand nombre de perceptions visuelles ambiguës :

For example, cast shadows provide useful information about shape, if interpreted appropriately and indeed make objects more recognisable for typical individuals. For autistic children, however, cast shadows hinder recognition, a finding that is consistent with the suggestion that autistic children make less use of prior information to interpret shadows appropriately. In this case, cast shadows just add to the perceptual noisiness of an image.<sup>53</sup>

Dans l'exemple abordé plus haut, nous avons vu en quoi les ombres fournissaient des informations importantes sur l'expérience perceptuelle, puisqu'elles résultent d'une observation des jeux de lumières, lesquels agissent comme « priors » pour les personnes neurotypiques. Dans le cas des personnes avec autisme, très peu voire aucune information ne peut être retirée de l'ombrage dans l'interprétation d'une situation, puisque le « prior » correspondant ne se manifeste pas à leur esprit. Ainsi, les perceptions des personnes autistes, bien que plus détaillées, sont également victime du manque de cadrage occasionné par le faible impact des « priors ». Semblable au bruit numérique pouvant obscurcir les images diffusées à la télévision, les ombres deviennent la cause d'un parasitage perceptuel, rendant plus difficile encore pour l'individu autiste l'interprétation de l'expérience auquel il se trouve soumis.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 507.

<sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 508.

<sup>53</sup> *Ibid.*, pp. 508.

La troisième implication découlant de cette approche bayésienne de l'autisme, et la plus intéressante pour nous, est le fait que les personnes avec autisme se sentent souvent dépassées par leurs sensations perceptuelles. En effet, puisque, dans le cas des personnes avec autisme, la présence amoindrie des « priors » aboutit en un cadrage trop large de l'expérience perceptuelle, cette dernière ne parvient dès lors pas à être interprétée et rendue cohérente. Ainsi est-il difficile pour l'individu autiste de faire le lien entre l'expérience perceptuelle présente et une expérience antérieure analogue. De là résulte le sentiment d'un renouvellement continu pourtant imprévisible, d'un vécu continu de première fois : « the experience of seeing everything afresh, rather than mediated by prior knowledge and expectation »<sup>54</sup>. Les trois implications de cette approche probabiliste de l'autisme, que nous venons de détailler, incarnent une base théorique intéressante permettant l'essor d'une réflexion proprement phénoménologique. En effet, l'article donne une importance particulière à l'expérience vécue qui découle d'une atténuation des « priors » ; il nous paraît ainsi pertinent de prendre en considération l'approche théorique proposée et développée par Pellicano et Burr dans le cadre du présent mémoire.

Aussi cet article nous propose-t-il de suivre une piste prometteuse, offrant un nouvel éclairage à la thématique intérieur/extérieur qui se trouve au centre de ce chapitre : effectivement, le fait d'orienter la réflexion sur l'autisme en privilégiant une approche probabiliste permet d'amener la question du prévisible et de l'imprévisible, laquelle incarne une dimension importante et omniprésente de la condition de l'autisme, comme nous avons pu le constater à travers notre brève étude des « priors ». En outre, la problématique de la prévisibilité se pose également dans le paradoxe de Kanner, exposé plus haut, et en permet même la résolution. En effet, dans un cadre théorique où la spécificité des individus avec autisme n'est plus lié au système perceptif lui-même, mais à l'interprétation des données issues de la perception, il est possible d'expliquer comment les enfants atteints d'autisme ne sont pas dérangés par les stimuli auto-générés, tout en se révélant hypersensibles aux stimuli provenant d'autrui ou de l'extérieur :

Attenuated prior knowledge could also explain the co-occurrence of hyposensitivity and hypersensitivity within the same individuals. Without a template against which to match observed sensory evidence, the individual is less able to anticipate the forthcoming sensory environment in order to resolve perceptual ambiguity.<sup>55</sup>

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, pp. 508.

<sup>55</sup> *Ibid.*, pp. 508.

Ainsi, le recours aux « priors » permet de rendre compte de la différence que les enfants avec autisme semblent faire entre un stimulus dont ils sont la source et un stimulus dont l'origine leur est extérieure : l'expérience perceptuelle que l'enfant se donne à lui-même est bien plus prévisible que celle qu'il reçoit de l'extérieur, alors que cette dernière est rendue encore plus imprévisible par l'atténuation des « priors », caractéristique de la condition de l'autisme. Cependant, la dimension phénoménologique de la prévisibilité ne s'offre pas uniquement dans le cas du paradoxe de Kanner, où la distinction intérieur/extérieur épouse la distinction soi/altérité : elle se manifeste de façon quotidienne dans l'existence des individus avec autisme et détermine leur rapport au monde, comme en témoignent de nombreuses sources autobiographiques. C'est d'ailleurs le cas de Donna Williams, décrivant dans ce passage les entités amicales dont elle s'entoure lors de son enfance :

People were forever saying that I had no friends. In fact, my world was full of them. They were far more magical, reliable, predictable and real than other children, *and* they came with guarantees. It was a world of my own creation where I didn't need to control myself or the objects, animals and nature, which were simply *being* in my presence.<sup>56</sup>

Nous retrouvons ici la distinction que fait Donna Williams entre « my own world » et « their world », laquelle traverse l'ouvrage dans son entier. C'est cette distinction qui se trouve être l'un des enjeux principaux du récit, l'auteur décrivant les efforts effectués, dans le but de sortir de son monde propre et de rejoindre le monde commun, celui « des autres ». Le monde commun est cependant caractérisé par une hostilité, à laquelle participe le sentiment d'imprévisibilité et donc d'angoisse: « The more I became aware of the world around me, the more I became afraid. »<sup>57</sup>. Cette formule indique que son monde propre, au contraire, apparaît comme un refuge accueillant, en raison de sa prévisibilité et de sa fiabilité, ce qui permet même à Williams de le considérer alors comme plus réel que le monde commun. Pour en revenir à la distinction intérieur/extérieur, nous pouvons voir que le monde propre s'apparente à un monde intérieur, en tant qu'il semble essentiellement privé et reflète le soi. Cependant, le monde propre de Donna Williams n'est nullement réductible à un pur repli sur soi au sens de Bleuler ; au contraire, selon la description qu'elle en donne, ce monde propre semble habité par de nombreuses entités provenant de la réalité objective (des objets, des animaux, la nature). Comme nous avons eu

---

<sup>56</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 16.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. 13.

l'occasion de le constater avec Minkowski et Bosch, l'activité des personnes autistes ne se concentre pas à l'intérieur d'un corps sourd à tout stimulus extérieur, mais déborde largement dans le monde. L'article de Pellicano et Burr va également dans le sens de cette hypothèse, en précisant cependant le rapport des personnes autistes avec le monde commun, en tant que celui-ci est la source de stimuli sensoriels. Certains stimuli peuvent atteindre le monde propre autistique en fonction de leur prévisibilité et de la capacité de contrôle dont les personnes autistes disposent vis-à-vis de ces derniers. Dans le monde commun, de nombreux stimuli apparaissent cependant trop forts et imprévisibles aux personnes avec autisme ; il est ainsi possible d'observer une préférence pour les actions, les configurations ou les dispositions identiques ainsi que pour la répétition, qui se trouvent notamment exprimées dans le critère diagnostique des « intérêts restreints », propres à la condition de l'autisme :

The constant change of most things never seemed to give me any chance to prepare myself for them. Because of this I found pleasure and comfort in doing the same things over and over again.<sup>58</sup>

This may shed light on the intense desire for sameness in autism, which may be not a problem with change per se, but in predicting the change.<sup>59</sup>

Nous pouvons dès lors constater qu'il n'est pas question d'une barrière étanche entre le monde commun et le monde autistique mais bien d'un caractère spécifique du monde commun, l'imprévisibilité, ne permettant pas aux personnes avec autisme un engagement complet et adéquat dans l'expérience qui en résulte. Cela signifie-t-il que les individus neurotypiques s'accommodent mieux de l'imprévisibilité, ou alors ne la perçoivent-ils pas de la même manière ? L'approche de Pellicano et Burr nous permet d'offrir une réponse affirmative à ces deux options : d'un côté, les « priors », dont le fonctionnement n'est pas inhibé chez les personnes neurotypiques, ont pour conséquence de réduire l'imprévisibilité de nos perceptions, laquelle résulte de l'ambiguïté propre aux images perçues ; de l'autre, du fait que ces « priors » agissent à un niveau inconscient, l'expérience consciente du monde commun d'un individu neurotypique n'est pas marquée par l'impératif besoin d'anticipation. D'une certaine manière, pour ces personnes-là, le travail de prévision est réalisé en amont de la conscience, leur permettant ainsi un engagement plus serein et complet dans l'expérience du monde commun ; au contraire, les personnes avec

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 45.

<sup>59</sup> PELLICANO Elizabeth, BURR David, *Art. Cit.*, 2012, pp. 509.

autisme doivent réaliser le travail d'anticipation en pleine conscience. Ce dernier les met directement aux prises avec une expérience du monde moins unifiée et organisée, et donc plus effrayante.

Cette lecture phénoménologique de l'article de Pellicano et Burr ne va pas sans rappeler les conclusions tirées plus haut de l'étude de Minkowski, avec qui un dialogue doit dès lors être établi. Premièrement, la question de l'anticipation du monde est intimement liée à la participation des individus à ce même monde, comme l'illustre avec justesse le témoignage de Donna Williams, vu plus haut. En effet, c'est en tant que le monde est en quelque sorte saisi en amont par le biais des « priors », qu'une structure basique vient lui donner une forme au niveau de l'inconscient, que l'individu peut s'engager pleinement dans son expérience du monde. C'est de ce processus que semble exclu les personnes avec autisme, entraînant une participation au monde commun difficile et problématique. Or, chez Minkowski, le monde commun est marqué, comme nous avons eu l'occasion de l'observer, par son intersubjectivité. Dans une telle configuration, c'est l'affectivité-contact qui permet la participation au monde commun ; si nous nous rappelons bien, c'est notamment à travers les notions d'écho et de retentissement que Minkowski nous met sur la piste d'une compréhension et d'un partage spontanés des états affectifs, permettant la participation de tout un chacun au monde intersubjectif, à *la communauté des vivants*. Notons au passage qu'en raison du fait qu'elle s'établit spontanément, sans faire l'objet d'une réflexion ou d'une démarche consciente, l'affectivité-contact fonctionne d'une façon similaire, en quelque sorte, aux « priors », c'est-à-dire en amont de la conscience.

Voyons maintenant s'il est possible de tisser un lien entre le centre névralgique de chacune de ces deux approches, à savoir, d'un côté, la question de la prévisibilité chez Pellicano et Burr et, de l'autre, celle de l'affect chez Minkowski. Pour ce faire, revenons à l'une des citations de Donna Williams abordée plus haut, dans laquelle l'auteure énumère un certain nombre d'entités amicales qui peuplent son monde propre et avec lesquelles elle se sent en sécurité : « myself or the objects, animals and nature ». En effet, Williams décrit ceux-ci comme étant beaucoup plus prévisibles que les autres enfants, et qu'autrui en général. Ainsi, l'élément qui stimule le plus violemment le sentiment de peur lié à l'imprévisibilité est l'autre :

Everything over which I did not have complete control (that which occurred through the motivation of others) always took me by surprise, often either shocking or confusing me. [...] This was the frightening reality of moving within "the world" ; and, in comparison,

mine held a lot more comfort. "My world" may have been lonely but it was predictable and came with guarantees.<sup>60</sup>

Ainsi, ce qui apparaît comme étant le plus effrayant et le plus imprévisible est bel et bien la communauté des (autres) humains, dont les motivations et les agissements restent obscurs pour Williams. Conformément à la vision de l'autisme développée par Minkowski, nous nous trouvons ici à l'exact opposé des phénomènes d'écho et de retentissement qui s'établissent dans le monde commun intersubjectif.

Le lien entre les « priors » et l'affectivité-contact peut cependant s'établir en un second point, celui de la reconnaissance des formes (qui, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, entre également en jeu dans l'affectivité-contact). Il est tout d'abord intéressant de relever deux points communs majeurs entre l'approche probabiliste développée par Pellicano et Burr et le mécanisme de reconnaissance des formes. Premièrement, tous deux présentent une conception du monde comme devant être interprété ou reconnu, ce qui implique, d'une part, que le monde ne se donne pas de façon directe et univoque (pensons aux illusions d'optique) et, de l'autre, que nous possédons des formes ou des « priors », résultant de notre expérience antérieure (qu'il soit question de minutes ou de générations<sup>61</sup>) et qui permettent la reconnaissance ou l'interprétation du monde, afin de le rendre cohérent et de pouvoir s'y engager. Deuxièmement, les formes et les « priors » se trouvent exclus du règne des opérations conscientes de notre esprit, malgré leur rôle structurant et primordial dans l'appréhension du monde. En effet, les « priors » relèvent du domaine de l'inconscient et les formes, quant à elles, du domaine du pré-psychologique ; tous deux témoignent de l'ancrage profond de ces structures.

Il est cependant nécessaire de contraster le rapport entre les deux mécanismes. S'il est vrai que le rôle des « priors » dans l'appréhension et la structuration du monde rappelle celui des formes, il faut néanmoins se garder de l'écueil auquel nous mènerait une réduction absolue des uns aux autres. Comme nous avons pu l'observer à travers leur article, Pellicano et Burr se rapprochent de la réflexion phénoménologique et anthropologique menée dans ce travail ; leur approche probabiliste s'oppose néanmoins à la méthode phénoménologique sur deux points

---

<sup>60</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 66-67.

<sup>61</sup> La question de l'acquisition de structures significantes, qu'elle concerne les formes ou les « priors », nous permet de mettre en évidence, une fois encore, l'importante dimension anthropologique qui tient lieu de clé de voute du présent mémoire.

importants. D'une part, le risque de réductionnisme : Pellicano et Burr ont tendance, dans leur article, à assimiler les individus, tant avec autisme que neurotypiques, à des agents cognitifs à l'affût d'informations à traiter. De l'autre, les « priors », en tant qu'ils expriment la probabilité de l'occurrence d'une hypothèse, ne permettent pas de rendre compte de la complexité de la dimension symbolique dont sont porteuses la reconnaissance des formes et la forme de la présence.

Pour conclure, nous souhaitons néanmoins relever le point suivant, particulièrement intéressant et central pour notre propos : malgré les nombreuses différences qui s'établissent entre les diverses approches étudiées (tant au niveau des méthodes, des buts et des concepts que du domaine de l'esprit, etc.), nous trouvons la présence d'un principe ou d'un mécanisme permettant l'unification de l'expérience et le don de sens (même minimal). Qu'il soit question de l'affectivité-contact (Minkowski), de la référence (Murakami) ou des « priors » (Pellicano et Burr), tous trois témoignent de l'institution d'une structure signifiante humainement partagée, à laquelle les personnes avec autisme ne peuvent participer et qui explique les problèmes liés à leur condition. Ceci témoigne de l'ancrage profond de l'autisme dans les thématiques anthropologiques, et légitime l'usage d'outils d'anthropologie philosophique pour s'en saisir.

Dans la partie qui suit, nous aborderons la question de sensorialité et de la *weak central coherence* par le biais d'un article proprement phénoménologique : « Hypnotic experience and the autism spectrum disorder. A phenomenological investigation » de Till Grohmann<sup>62</sup>. Grâce à l'approche probabiliste de Pellicano et Burr, nous avons pu établir un lien entre les structures signifiantes inconscientes que sont les « priors » et la condition de l'autisme, nous permettant ainsi de tirer un certain nombre de conclusions pertinentes du point de vue phénoménologique (difficultés liées à l'imprévisibilité, préférence pour les similitudes, intérêts restreints, etc.). Cependant, le portrait qui résulte de cette analyse se révèle majoritairement fait de creux, puisque le postulat de base de Pellicano et Burr est la présence amoindrie des « priors », mettant alors l'accent sur « ce qu'il manque » aux personnes avec autisme. L'article de Grohmann, au contraire, nous permettra de constater les particularités de l'expérience perceptuelle autistique ainsi que le bien-être qui peut en résulter.

---

<sup>62</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit.*

ii. *Hypnose et conscience prépsychologique : du côté de la phénoménologie*

Par soucis de symétrie, commençons tout d'abord par brièvement situer le positionnement qu'adopte Grohmann vis à vis de la théorie de la *weak central coherence*, développée par Frith et Happé. Sa critique s'appuie ainsi sur deux aspects : premièrement, la *weak central coherence* donne lieu à un réductionnisme qui, selon lui, assimile le sujet à un agent purement cognitif, dont le but principal est de retirer des informations pratiques et théoriques de ses perceptions. Notons que ce premier point est similaire à la critique faite plus haut de l'article de Pellicano et Burr. Deuxièmement, Grohmann relève l'approche en troisième personne dont témoigne la théorie de Frith et Happé ; purement objectivante, celle-ci a notamment pour effet d'établir un classement entre autisme de haut niveau et autisme de bas niveau, en insistant sur les difficultés plus ou moins grandes que rencontrent les individus autistes. Ainsi, la théorie de la *weak central coherence* n'est aucunement capable de rendre compte de l'expérience des personnes avec autisme, en tant que celle-ci est vécue sur un mode subjectif par l'individu. Ces deux critiques permettent à Grohmann de légitimer une approche phénoménologique de la perception dans l'autisme, laquelle rend possible une conception positive du trouble, par le biais d'une réflexion centrée notamment sur l'expérience hypnotique dont témoigne un certain nombre de personnes autistes.<sup>63</sup>

L'article de Grohmann nous intéresse tout particulièrement dans le cadre de ce mémoire en raison de l'attention spécifique qu'il porte aux expériences hypnotiques des personnes avec autisme, définies ainsi dans le texte : « These are moments in which the individual withdraws into intense sensorial and perceptive experiences. »<sup>64</sup>. Cette conceptualisation de l'expérience hypnotique s'inscrit directement dans la thématique chère à ce chapitre, à savoir la distinction intérieur/extérieur. En effet, l'hypnose, telle qu'elle se trouve décrite par Grohmann, semble illustrer un cas tout à fait particulier de rapport à soi-même ainsi qu'au monde, une fois encore difficilement réductible à un pur repli de l'individu autiste sur lui-même : « [...] the protagonists become highly alert to and open to the world [...]. As a matter of fact, hypnotic experience in autism seems to constitute a state of intense communication with an object or a situation

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, pp. 892.

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 890.

the individual can enter into without the help of any instructor. »<sup>65</sup>. Ainsi, l'expérience hypnotique donne lieu à une ouverture préliminaire au monde, puis à une concentration sur un point précis de ce même monde. Relevons également la précision que donne ici Grohmann, qui concerne le caractère autodidacte de ces expériences hypnotiques ; ceci incarne un point particulièrement intéressant du point de vue anthropologique, rappelant la dimension spontanée de l'affectivité-contact minkowskienne. Ainsi, l'hypnose pourrait peut-être indiquer qu'il n'est pas question dans l'autisme, comme le pensait Minkowski, de l'absence d'une attitude spontanée permettant l'investissement dans l'expérience, mais plutôt d'une attitude spontanée différente de celle des neurotypiques (qui, toujours selon Minkowski, est de l'ordre de la communauté et de l'affect). Cette différence dans le rapport spontané au monde permettrait d'expliquer en quoi l'expérience du monde commun, dans sa dimension partagée, se révèle problématique pour les personnes autistes, alors qu'une expérience rassurante et positive du monde est possible à travers un rapport privilégié à certains objets et certaines situations, lors de l'hypnose.

En suivant la piste que développe Grohmann dans son analyse des expériences hypnotiques, nous essaierons de creuser l'hypothèse d'après laquelle, pour une grande partie des personnes avec autisme, il existe bel et bien un rapport spontané et non-problématique au monde, à travers lequel il est possible, pour ces personnes, de s'engager dans leur expérience de ce monde, et d'en ressortir des éléments de sens.

Pour ce faire, commençons par revenir une fois de plus à la distinction intérieur/extérieur : comme nous avons eu l'occasion de le voir, l'expérience hypnotique à laquelle se réfère Grohmann ne relève pas d'un repli intérieur, mais plutôt de la création d'un lien particulièrement intense et concentré avec un objet ou une situation. Il est tout d'abord intéressant de noter que presque soixante ans plus tôt, Bosch, employant une fois encore Minkowski, arrivait à une description similaire du rapport de l'individu autiste au monde :

He [Minkowski] formulates it as follows : "It cuts itself a piece from the world and merges it, so to speak, intimately with its own person. As soon as it aims at a goal it becomes one with it, as well as with all the external forces that it puts to work to reach the goal. Thus the demarcation between self and non-self is no longer the surface of the body but it has moved

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, pp. 890.

outside it.” Regardless, however, of the fact that it is relocated outside the body this demarcation can become impenetrable and rigid, an autistic armour in fact.<sup>66</sup>

D’après les deux auteurs, la relation qui s’établit entre l’individu autiste et le monde se fait en deux temps : tout d’abord, la personne semble sélectionner un « morceau » du monde (un objet, une situation, etc.), lequel devient alors un but à atteindre, auquel l’individu tend. Dans un deuxième temps, cette tension, que l’on pourrait qualifier de concentration, aboutit à une fusion entre l’individu autiste et son but, de sorte que celui-ci ne fait plus la différence entre son soi propre et l’altérité sur laquelle il se concentre. Selon cette lecture, la personne réaliserait alors une sorte d’extraction d’une partie du monde, de l’objet ou de la situation avec laquelle elle établit un lien. Puis, en même temps qu’elle fusionne avec l’individu, cette partie semble être retranchée du monde auquel elle appartient. De cette configuration décrite par Bosch et Minkowski résultent deux conséquences : d’une part, se trouve développée l’objection au modèle du « soul-endowed body », déjà exposée plus haut. En effet le corps, dans le modèle du « soul-endowed body », incarne la limite entre intérieur et extérieur, entre soi et autre ; or, dans la relation que nous décrivent les deux auteurs, le corps n’agit plus comme contenant et frontière du soi, ce dernier fusionnant avec la partie extraite du monde. D’autre part, cette fusion est décrite par Bosch comme pouvant devenir une armure, une bulle qui se constituerait autour de l’individu et de son but, à l’intérieur de laquelle il n’est plus possible de distinguer le soi de l’autre. La limite qu’est censé incarner le corps s’étend à l’objet, et va même jusqu’à s’opacifier, ne laissant plus le reste du monde atteindre l’intérieur de la bulle.

Voyons désormais la description que nous offre Grohmann de l’hypnose, plus détaillée et dans laquelle les dimensions sensorielles et perceptives jouent un rôle plus grand :

Interestingly, these strong aesthetic experiences are not the result of the individuals’ encapsulation within a solipsistic realm of bodily sensations. Even though highly sensorial, the individual does not lose connection, as Williams says, to “something ‘other’”. As a matter of fact, hypnotic experience does not seem to be a retreat of the subject into its ownmost inner sphere but rather a completely new way of engaging with the world and the environment.<sup>67</sup>

---

<sup>66</sup> BOSCH Gerhard, *Op. Cit.*, pp. 48-49.

<sup>67</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit.*, pp. 894.

Nous retrouvons ici l'idée d'un retrait à l'intérieur de soi, à laquelle s'oppose l'analyse de l'auteur ; la capsule que décrit Grohmann, et qui est la cible de son objection, reprend l'idée d'un corps-coquille à l'intérieur duquel l'individu éprouverait l'expérience hypnotique, perdant tout contact et toute conscience de l'extérieur. En effet, selon Grohmann, le lien avec le monde et la conscience de l'altérité subsiste lors de l'expérience hypnotique ; un peu plus loin, il ajoute d'ailleurs : « [...] despite the trance-like character of her experience, the world around her does not cease to exist. ». Si nous comparons ce passage avec les conclusions tirées de la citation de Bosch, nous pouvons constater que l'analyse de Grohmann conserve la notion d'altérité et de présence reconnue du monde, là où Bosch semble lui conférer moins d'importance vis-à-vis de la bulle autistique qu'il décrit. Ainsi, si Bosch s'oppose fermement, à l'instar de Minkowski et Grohmann, à la conception de l'autisme comme un repli sur soi, sa description de la bulle autistique comme possiblement impénétrable et renvoyant exclusivement au soi incarne néanmoins une forme de retour à l'intérieur et d'ignorance de l'extérieur.

Entrons désormais plus précisément dans l'analyse de l'article de Grohmann, en commençant par nous intéresser au phénomène marquant le début de l'expérience hypnotique, à savoir l'attention particulière portée sur un morceau du monde par la personne avec autisme. Pour ce faire, nous allons nous intéresser à un extrait autobiographique de l'œuvre de Donna Williams, passage également cité par Grohmann dans son article :

When I gave up being aware of and responding to things around me, I would return to this state and would only then feel I was being true to my nature. When I stayed aware and alert to what was happening around me, it took a lot of energy and always felt like a battle. I suppose it appeared that way to others, too.<sup>68</sup>

L'état dont il est question dans cet extrait est l'expérience d'hypnose. Par la présence d'autrui dans le discours de Donna Williams, nous pouvons déduire que l'environnement que décrit l'auteure dans ce passage représente le monde commun, partagé par ses congénères humains. Ce monde-là n'est pas naturel pour Williams, et il lui est difficile de s'y engager, comme le remarque également Grohmann : « Understanding the world shared with others demands a constant effort, whereby hypnotic experiences provide the freedom to be as they are. »<sup>69</sup>. De là nous pouvons déduire deux éléments : d'une part, conformément à ce que

---

<sup>68</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 66.

<sup>69</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit*, pp. 895.

nous avons vu au début de cette partie, le témoignage de Williams dénote l'existence d'une attitude spontanée vis-à-vis du monde, d'un être-au-monde particulier des personnes avec autisme (« being true to my nature »). Ce dernier se caractérise ainsi par un rapport spontané à la sensation (l'expérience hypnotique), plutôt qu'à autrui. D'autre part, puisque le rapport au monde dont témoigne l'hypnose est naturel et spontané, voire automatique<sup>70</sup>, il est légitime de questionner le terme de « concentration » que nous avons nous-mêmes employé plus haut pour qualifier le lien qui s'établit entre l'individu avec autisme et la partie du monde suscitant l'expérience hypnotique. En effet, la concentration semble exiger une attitude spécifique et active du sujet, alors que l'hypnose ainsi présentée pourrait participer d'une forme de passivité. Nous ne faisons ici qu'un travail de mise en lumière de cette problématique, qui fera l'objet d'une réflexion plus approfondie dans la suite du mémoire.

A présent que nous avons saisi la nature spontanée de l'expérience hypnotique, nous allons nous intéresser au découpage du monde qui intervient lors de cette expérience, ainsi qu'au sentiment d'identité qui se développe entre l'individu en état d'hypnose et la partie du monde concernée. C'est ici que le propos de Grohmann gagne toute son originalité et sa pertinence : dans ce découpage n'est pas seulement en jeu la sélection d'une partie du monde avec laquelle l'individu tisse une relation particulière, mais également une forme de conceptualisation du monde, à travers la sensation éprouvée lors de l'expérience d'hypnose. Afin de nous approprier ce sujet, référons-nous directement au passage où, moyennant une fois encore le remarquable témoignage de Donna Williams, Grohmann développe sa problématique :

To Williams, “resonance” means a sensorial or perceptive fusion or merging with an object, an element or a sensation. Interestingly, Williams herself refers to the example of color in order to illustrate her own understanding of resonance: “I could merge with a colour or shape just as two instruments may resonate with one another when in proximity. I would stare at the side edge of an iridescent green ruler at the angle where it caught the light with perfection and I would eventually become progressively ecstatic as the point of mergence approached and, in an energy sense, I ‘became’ the colour itself.” (Williams 1998, 44) For Williams, resonance is more than just a local and completely uncontrolled experience in which she drowns into a chaotic flow of sensations. Through resonance, she developed a

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, pp. 902.

certain non-verbal way to orient herself within the environment. She is able to quasi “categorize” the sensed elements by the “feel” they produce.<sup>71</sup>

Comme nous pouvons le constater, la résonance dont parle Donna Williams est à la fois le fait de faire un avec la chose perçue mais également d’en répertorier le ressenti sensoriel et de lui accorder une place spécifique dans un système propre à l’auteure. Ce système permet ainsi à Williams de reconnaître et de comparer les objets, les lieux ainsi que les situations qui l’entourent : « Recognition of things, places and situations is here achieved not by attribution of conceptual meaning, but by forms of sensorial “mappings”, in which the “meaning” or “signification” of a thing, place or situation is identical with the sensing itself. »<sup>72</sup>.

Cet extrait nous permet également de faire dialoguer l’article de Grohmann avec deux auteurs rencontrés plus haut : tout d’abord, nous pouvons brièvement relever que le terme de « résonance » ne va pas sans rappeler celui d’ « écho » ainsi que celui de « retentissement ». Si cette remarque, a priori plus littéraire que philosophique, semble anecdotique, souvenons-nous que l’écho et le retentissement ont pour but, chez Minkowski, d’exprimer la capacité des êtres humains à être affectés par leurs congénères. Or, le mécanisme de résonance met également en lumière la capacité des personnes autistes à être affectées, non pas par autrui, mais par un objet, une situation, un lieu, etc. Ainsi, si l’on retranche de ces deux termes minkowskiens leur dimension intersubjective, ils semblent étrangement analogues au phénomène décrit par Donna Williams. Ensuite, il faut faire le lien entre la résonance comme façon d’organiser l’expérience du monde et l’expression de Murakami, comme articulation cognitive du monde. Rappelons-nous notamment que dans l’expression husserlienne, la signification vise une référence, à travers la représentation de cette référence par un ou plusieurs mots. Grohmann parle également de signification dans la façon qu’a Donna Williams d’organiser son expérience du monde. Or, dans le mécanisme de la résonance, la représentation et la référence n’existent pas :

In “resonance”, the sensings do not re-present anything, since they present everything within the feeling and moving body itself (Rey-Flaud 2010).<sup>73</sup>

By way of summary, we might say that in “resonance” an individual does not primarily try to grasp an object “behind” his or her sensations. He or she might rather focus on the sensing itself, the pre-reflective and yet non-objectified sensation.<sup>74</sup>

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, pp. 900.

<sup>72</sup> *Ibid.*, pp. 903.

<sup>73</sup> *Ibid.*, pp. 904.

Comme nous l'avions vu avec Murakami, la référence incarne ce qui se trouve derrière l'articulation cognitive du monde (à travers l'expression), mais également derrière l'articulation affective. C'est ainsi en vertu du fait que les individus neurotypiques cherchent à lier cette référence à une signification qu'ils utilisent la représentation, afin de pouvoir saisir la référence. Au contraire, les personnes avec autisme ne s'intéressent pas à la référence, comme l'avait déjà relevé Murakami ; la signification est ainsi liée directement aux sensations éprouvées lors de l'expérience. Ainsi, puisque le lien entre significations et sensations est direct, les personnes autistes n'ont aucunement besoin de recourir à la représentation, qui sert d'intermédiaire entre la signification et la référence pour les individus neurotypiques. Ces deux remarques nous ont permis d'approfondir notre compréhension du mécanisme de résonance, et de constater la dimension significative importante des expériences hypnotiques. En outre, nous avons également pu nourrir notre réflexion au sujet de l'être-au-monde spontané des personnes autistes, lequel semble exclure toute dimension intersubjective.

L'article de Grohmann nous retient cependant encore sur un dernier point, qui concerne la dimension préreflexive de l'expérience hypnotique. En effet, dans la dernière citation extraite de son article, le philosophe oppose deux attitudes, à savoir celle de chercher un objet ou une chose derrière la sensation (ce que nous avons assimilé à la référence) et celle de prioriser la sensation pure, sans vouloir la rendre objective (« the pre-reflective and yet non-objectified sensation ») ; cette dernière incarne selon lui l'attitude spontanée des personnes avec autisme, lors des expériences d'hypnose.

Ainsi Grohmann décrit-il les personnes autistes en état d'hypnose sensorielle comme possédant une conscience préreflexive du monde ; comme nous l'avons vu plus haut, la dimension préreflexive de la conscience est en grande partie liée à la question des formes du monde apparaissant. Mais voyons plutôt comment cette question se pose lorsqu'il s'agit de la sensation : lorsque nous percevons un objet, celui-ci est perçu par le biais de notre corps d'une part, et notre corps perçoit l'objet de l'autre. Afin de rendre cette affirmation plus intelligible, examinons un exemple analogue à celui que traite Grohmann dans son article<sup>75</sup> : lorsque nous marchons à pieds nus sur un tapis, nous éprouvons des qualités liées à sa surface (douceur, rigidité, rugosité, etc.) ; mais ces qualités que nous identifions lors de l'expérience sensorielle de la traversée du tapis nous parviennent grâce aux

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, pp. 901.

<sup>75</sup> *Ibid.*, pp. 899.

plantes de nos pieds percevant sa surface, lesquelles sentent et sont affectées par les qualités du sol. Les pieds, en tant que corps percevant, sont nécessaires à notre expérience de marche sur le tapis ; or, lors de cette marche, notre conscience a tendance à se focaliser sur les qualités du tapis plutôt que sur l'état sensoriel et affectif de nos pieds (jusqu'à ce qu'une miette ou un autre objet à la sensation désagréable nous rappelle notre corps percevant). Le corps percevant sert donc de médiateur à notre expérience sensorielle du tapis, bien que les états sensoriels de notre propre corps figurent souvent à l'arrière-plan de notre conscience, laquelle s'évertue plutôt à extraire les qualités objectives du tapis ; ce faisant, notre conscience institue le tapis comme objet dans le monde, détaché de nous-mêmes et de notre corps. Ainsi Grohmann décrit-il l'appartenance de l'état sensoriel et affectif du corps percevant à une dimension préréflexive de l'expérience du monde, puisque l'identification ainsi que la réification de l'objet perçu n'entrent pas en jeu.

Au contraire, lorsqu'elles expérimentent l'état d'hypnose, la conscience des personnes autistes met au premier plan les états sensoriels du corps percevant, comme nous venons de le voir avec la citation de Donna Williams. L'expérience hypnotique se trouve ainsi dans le domaine de la conscience préréflexive. En effet, nous avons eu l'occasion de constater que l'expérience sensorielle est alors si forte qu'elle éclipse la conscience de l'objet perçu, qui ne peut pas être identifié, réifié et conceptualisé. Ceci implique que l'individu autiste n'est plus à même de faire la distinction entre l'objet perçu et son propre corps percevant, ce qui offre une explication aux témoignages d'individus relatant leur sentiment de fusion avec l'objet :

The intensity of the described experience (Grandin talks about going “into a trance”) indicates a breakdown of the reifying order. All self-advocates underline that within the hypnotic experience, they completely fade away from the objective world. They are held spellbound in a realm of experience which has little to do with objective and intersubjective space-time determinations. In hypnotic experience, the self-advocates are not seizing an object ‘behind’ their sensations, movements and perceptions. They seem to return to a meditative bodily sphere in which no reifying distance is introduced towards the things. At such an archaic level of constitution, the body might cease to be a medium and an access to the world – since it now completely identifies with the “world” itself. Moreover, within

hypnotic experience, the self-conscious subject might disappear in the same way as the object.<sup>76</sup>

Ainsi cette appréhension préconsciente du monde cause-t-elle une perte de la conscience de soi-même en tant qu'être distinct du monde ; lors de l'expérience hypnotique, le monde en tant qu'entité objective, identifiable et intersubjective cesse d'exister, puisque la conscience est tout entière absorbée par les états sensoriels du corps percevant. Cependant, comme le rappelle Grohmann à plusieurs reprises, la conscience de l'altérité et du monde n'abandonne pas les sujets de l'expérience hypnotique : seulement, ce n'est plus une conscience identifiante et réificatrice, mais une conscience préréflexive, qui constitue un mode d'engagement dans l'expérience du monde tout à fait différent<sup>77</sup>. Le témoignage de Donna Williams se révèle particulièrement éclairant à ce propos, puisque l'auteure exprime le fait de « se perdre dans quelque chose » lorsqu'elle parle de ses propres expériences sensorielles très fortes :

I learned eventually to lose myself in anything I desired – the patterns on the wallpaper or the carpet, the sound of something over and over again, the repetitive hollow sound I'd get from tapping my chin. Even people became no problem. Their words became a mumbling jumble, their voices a pattern of sounds. I could look through them until I wasn't there, and then, later, felt that I had lost myself in them.<sup>78</sup>

Il est tout d'abord intéressant de noter que l'on retrouve ici l'idée, vue plus haut avec Bosch et Minkowski, d'une « armure autistique », une capacité à s'isoler du reste du monde, résultant de la fusion de l'individu avec l'objet de sa perception. Or, l'armure ou bulle décrite par Bosch et Minkowski résulte du fait que la séparation entre soi-même et l'autre n'a pas disparu, comme c'est le cas selon Grohmann et les témoignages auxquels il s'intéresse, mais s'est déplacée à l'extérieur du corps. Ainsi Bosch et Minkowski expliquent-ils cette apparente isolation par le déplacement de la limite soi-même/autre, incarnée d'ordinaire par le corps ; l'absorption de l'individu autiste continue alors d'être considérée comme un retrait à l'intérieur de soi, dans le nouveau cadre posé par la bulle autistique.

Cependant, la compréhension que développe Grohmann de l'expérience hypnotique permet de nous extraire de cette vision réductrice de l'autisme comme retrait. En effet, nous avons désormais établi le fait que le soi du sujet disparaît

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, pp. 902.

<sup>77</sup> *Ibid.*, pp. 894.

<sup>78</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 11.

lors de l'expérience d'hypnose, alors qu'une conscience préreflexive du monde reste active à son esprit. Afin de saisir plus exactement la nature de cette façon de s'engager dans le monde si différente de celle des neurotypiques, il est opportun de retourner un instant à la question de la reconnaissance des formes et de la forme de la présence. Comme nous l'avons vu, les formes se trouvent en deçà de la conscience des individus et incarnent la structure symbolique minimale permettant de recevoir les contenus du monde. En cela, on pourrait dire que la conscience préreflexive se situe au niveau du travail de reconnaissance de ces formes, puisque lors de l'occurrence d'une expérience hypnotique, les individus avec autisme ne cherchent pas à identifier les thèmes ou les contenus qui viennent du monde ; ils se contentent des formes de l'expérience qu'ils sont en train de vivre, de la structure symbolique minimale de cette expérience.

Ce lien ainsi exprimé est malheureusement simpliste et réducteur, et le rapport entre la reconnaissance des formes de Charbonneau et la conscience préreflexive telle que décrite par Grohmann doit faire l'objet d'une attention plus minutieuse de notre part. Tout d'abord, examinons deux aspects importants pouvant entraîner une contradiction : d'une part, le mécanisme de reconnaissance des formes implique un possible partage intersubjectif de ces formes, comme les archétypes de Jung ont pu le démontrer. Or, l'expérience hypnotique est antérieure à toute forme d'intersubjectivité, il n'y a pas de partage possible. Deuxièmement, Grohmann précise bien que lors de l'expérience hypnotique, le sujet éprouve une perte de sa distance d'appropriation au monde, de laquelle résulte le sentiment de fusion ; ceci indique la perte de la forme de la présence du sujet, puisque celui-ci n'est plus capable de se reconnaître comme sujet de l'expérience.

Le premier aspect de l'intersubjectivité des formes peut cependant être facilement résolu ; en effet, les formes peuvent être partagées par la communauté des hommes, comme en témoignent les archétypes de Jung, et plus généralement la vie quotidienne des individus neurotypiques<sup>79</sup>. Or, cela n'a rien d'étonnant si l'on admet que le rapport au monde des neurotypiques est spontanément intersubjectif, comme le démontre Minkowski avec l'affectivité-contact. Pour l'individu autiste, au contraire, le rapport spontané au monde semble s'instaurer à travers la sensation et débouche sur une organisation du monde propre à la sensorialité subjective du sujet, comme nous avons eu l'occasion de le constater grâce au

---

<sup>79</sup> Dans la vie de tous les jours, il est rare que des personnes « lambda » tombent en désaccord sur la dimension possible de leur expérience commune : il semble ainsi que nous partagions des formes basiques avec tout un chacun, permettant un investissement dans des contenus et des thèmes collectifs.

mécanisme de résonance de Donna Williams. Ainsi, trouve-t-on également la présence d'une dimension symbolique dans la conscience préreflexive, puisque le sujet est capable d'effectuer un don de sens, à travers la résonance, et ce malgré la disparition de la distance d'appropriation au monde. De cette façon, les formes ne semblent pas admettre un partage intersubjectif nécessaire pour être reconnue.

Le second problème émergeant ici, à savoir la perte de la distance d'appropriation lors de l'expérience d'hypnose, ne trouve pas de réponse si évidente. Cela remet-il en cause l'idée selon laquelle l'expérience hypnotique, mobilisant la conscience préreflexive du sujet avec autisme, adviendrait dans une sphère de la conscience proche de celle accueillant le travail de reconnaissance des formes ? Il semblerait que cela soit le cas, puisque Charbonneau voit dans la reconnaissance des formes ainsi que dans la forme de la présence les deux faces d'une même pièce, ayant toutes deux pour but de permettre l'investissement du sujet dans les contenus de son expérience. En effet, dans la vie quotidienne des individus neurotypiques, le travail de reconnaissance des formes et celui de l'investissement des contenus sont simultanés, ou presque ; lorsque nous sommes le sujet d'une expérience particulière, nous ne reconnaissons pas les formes de cette expérience *avant* de nous engager dans ses contenus, du moins cet enchaînement ne nous est pas accessible consciemment. Or, en ce qui concerne l'expérience hypnotique, il semblerait que l'absence de la forme de la présence, en empêchant l'investissement des thèmes et des contenus de l'expérience, permette au sujet avec autisme d'accéder à une expérience faite uniquement de formes. Il est intéressant de constater que lors d'une telle expérience du monde, celle-ci conserve sa qualité d'être possible, et ce malgré le non-maintien de la forme de la présence ; en effet, la conscience préreflexive partage avec le mécanisme de reconnaissance des formes la fonction nécessaire d'inscrire l'expérience du sujet dans la sphère du possible, afin que celui-ci puisse s'y engager : « As a matter of fact, prereflective consciousness designates, as we already said, the minimal requirement for experience : in order to be experienced, everything must stand under its condition, i.e. be a possible givenness field or a horizon, which stresses both realm and limits of all there is for the subject. »<sup>80</sup>. Il semblerait ainsi que les individus avec autisme expérimentent effectivement un rapport au monde inédit et totalement différent des individus neurotypiques lors de l'expérience hypnotique, bien qu'ils partagent un ancrage dans un horizon de possible ainsi qu'une

---

<sup>80</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit*, pp. 904.

dimension symbolique importante, comportant une organisation et une catégorisation du monde, même minimale.

Pour conclure ce point, revenons de manière critique sur les conclusions tirées plus haut de l'étude de Minkowski : selon ce dernier, l'autisme dénoterait la perte de l'affectivité-contact, du rapport primitif du sujet avec le monde permettant la reconnaissance des formes (partant du fait que celles-ci sont partagées par la communauté des humains) et le maintien de la forme de la présence. Cependant, d'après les conclusions que nous avons tirées de l'article de Grohmann, les personnes avec autisme ne perdent pas ce contact primitif, bien au contraire ; lors des expériences hypnotiques, celui-ci s'intensifie, puisqu'il implique le passage de la conscience dans sa dimension pré-réflexive. C'est d'ailleurs le passage à ce type de conscience non-réificatrice qui occasionne la perte du sentiment de soi et donc de la forme de la présence.

### *iii. En guise de conclusion : topographie d'une frontière mobile*

Notre intérêt pour la condition de l'autisme et le rapport au monde qu'elle implique nous a amené à se pencher sur les théories du psychiatre Minkowski, qui permettent de saisir la distinction intérieur/extérieur comme enjeu central dans la compréhension de l'autisme. L'étude du système et des concepts minkowskiens, bien que brève, nous a permis de nous engager sur la voie du rapport spontané que tout individu entretient avec le monde, voie qui s'est révélée fructueuse et pertinente ; en effet, nous avons pu, par ce biais, faire dialoguer différentes perspectives issues de la phénoménologie ainsi que des sciences cognitives. En reprenant la terminologie de Minkowski, nous avons ainsi développé l'hypothèse d'un rapport spontané au monde qui différencie les individus avec autisme des individus neurotypiques. En cours de route, diverses conclusions intermédiaires ont pu être formulées : il est désormais temps de les rassembler et de les synthétiser.

Tout d'abord, nous avons pu constater que l'autisme ne relevait pas d'un repli du sujet à l'intérieur de lui-même, mais d'un engagement différent de celui-ci dans son expérience du monde :

However, such an eclipse of the subject and any explicit awareness of its own existing does not mean that the person with autism turns his/her attention "inwards", thereby ignoring the outer world. The loss of self-consciousness implies rather a structural transformation of

experience in its entirety and reshapes both subjective and objective determinants altogether. Instead of simply eliminating the world, it rather opens to a complete new form of “world”. [...] the locus in which these experiences take place is no more “inside” than “outside” the experiencing subject.<sup>81</sup>

Ainsi l’individu présentant une forme d’autisme possède-t-il un rapport spontanément sensoriel au monde qui l’amène à éprouver des difficultés vis-à-vis du monde commun dans lequel les neurotypiques s’engagent spontanément. Ce monde commun est marqué par un partage intersubjectif d’un sens logique et affectif, qui ne se donne pas de façon aussi spontanée aux personnes avec autisme. A travers leur expérience propre du monde (notamment sensorielle), ces dernières donnent du sens au monde, générant cependant leur propre organisation et catégorisation. Ceci atteste d’une présence ainsi que d’une construction de sens possible dans l’expérience autistique, laquelle ne correspond alors pas nécessairement à un pur chaos : « [...] the description of hypnotic experience in autism shows that people with autism do not necessarily live in a chaotic world perceived only in fragments. »<sup>82</sup>

Aussi voit-on émerger les profils d’un monde commun et d’un monde autistique, ayant tous deux comme base le rapport spontanément différent des êtres humains, autistes et neurotypiques, au monde ; ces deux mondes se révèlent donc être des univers de sens. La condition de l’autisme relève alors d’une sorte de rapport au monde différent, lequel s’institue par le biais d’une relation spécifique à certains objets ou situations, comme en témoignent les expériences d’hypnose.

Le monde autistique n’incarne donc pas un intérieur, un refuge clos dans lequel les personnes autistes viendraient s’isoler du monde : en effet, celui-ci ne disparaît pas lors des expériences d’hypnose, au contraire, il est expérimenté de façon primitive à travers la conscience préreflexive. Cette forme de conscience permet aux personnes autistes de s’engager dans une expérience du monde antérieure à toute identification, réification ou objectivisation de celui-ci. Ceci rompt d’une part le maintien de la forme de la présence du sujet, lequel a dès lors l’impression de ne faire qu’un avec le centre de son expérience (un objet, une situation, etc.). D’autre part, la conscience préreflexive a également comme caractéristique d’être antérieure à toute construction spatio-temporelle et intersubjective<sup>83</sup>. Par ailleurs, les rapports qu’entretiennent le monde commun intersubjectif et le monde

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, pp. 903.

<sup>82</sup> *Ibid.*, pp. 907.

<sup>83</sup> *Ibid.*, pp. 905.

autistique doivent encore être précisés ; toutefois, nous pouvons d'ores et déjà développer l'intuition selon laquelle il ne s'agit pas d'une muraille infranchissable, mais d'une configuration et d'une attitude différente, permettant peut-être de modifier le rapport spontané de chacun au monde.

Nous pouvons ainsi conclure que la distinction intérieur/extérieur, bien qu'incarnant un outil fort utile dans l'investigation de la condition autistique, ne se révèle pas pertinente lorsqu'il s'agit de caractériser et de rendre compte de l'expérience des individus avec autisme. La partie qui suit s'intéresse plus particulièrement au don de sens - aussi bien dans le monde autistique que dans le monde commun - afin d'étudier les possibles passerelles qui existent entre eux. D'autre part, l'une des grandes spécificités de l'autisme, que ce chapitre nous a permis d'identifier, est la conscience préreflexive. Elle se manifeste lors des expériences hypnotiques, dans laquelle l'attention du sujet semble également jouer un rôle important ; nous tenterons ainsi d'identifier plus précisément les enjeux qui relient la construction de sens et l'attention.

## 2. Monde autistique et présence de sens

La réflexion que nous développerons dans le cadre de ce chapitre concerne la construction de sens dans le monde commun ainsi que dans le monde autistique, en s'appuyant toujours sur l'hypothèse d'un engagement spontanément différent dans monde. Ceci nous poussera à étudier plus précisément les rapports entre la notion d'intersubjectivité et la constitution de sens : comment se fait-il que la signification de certains lieux, gestes, etc. semble être partagée par plusieurs individus de manière conventionnelle ? En suivant les traces de Schelling et Lewis, nous mobilisons ici le concept anglophone de *salience* : « A convention is salient (it is a focal point) if it “stands out” from the other choices. »<sup>84</sup>. La propriété de *salience* apparaît alors comme une sorte de relief cognitif, de point de convergence de la signification, partagé par une majorité d'individus ; cependant, si nous nous approprions la notion de *salience*, c'est pour explorer la constitution et la nature du rapport spontané des individus neurotypiques au monde. Ainsi devons-nous préciser que dans notre vue, la signification n'est pas partagée en vertu d'une convention, qui semble appelé une forme d'artificialité, mais d'une attitude spontanée, non-réfléchie. Remarquons au passage que les archétypes de Jung constituent une bonne illustration de la propriété de la *salience*, en tant qu'héritage partagé de formes signifiantes. Selon cette interprétation, la propriété de *salience* se constituerait ainsi au fil du temps et des sociétés humaines, et procéderait d'une sorte de sédimentation historique de sens.

Cette conception philosophique et psychanalytique de la *salience* peut cependant être étoffée à partir des recherches et découvertes réalisées par les sciences cognitives de ces dernières décennies : les diverses théories (théories de l'esprit, etc.) fournissent un large panel d'expériences et conclusions dont la confrontation avec la notion de *salience* semble très prometteuse. Pour se faire, notre attention s'est portée sur l'article de Filippo Muratori : « L'autisme comme conséquence d'un trouble de l'intersubjectivité primaire »<sup>85</sup>.

Ce chapitre se développera ainsi en deux parties : la première, essentiellement basée sur l'article de Muratori, s'intéressera à la conception spécifique que l'auteur confère à la notion d'intersubjectivité ; plus particulièrement, nous étudierons la notion de marquage, qu'il est légitime de rapprocher de la propriété

---

<sup>84</sup> RESCORLA Michael, « Convention », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (ed.), 2017.

<sup>85</sup> MURATORI Filippo, « L'autisme comme conséquence d'un trouble de l'intersubjectivité primaire » in *La psychiatrie de l'enfant*, Vol. 55, Presses Universitaires de France, 2012.

de *salience*, ainsi que les enjeux développementaux des personnes avec autisme qui peuvent être tirés de la notion de marquage. Cette grande partie nous permettra de constater l'existence de structure intersubjective significative dès les prémisses de l'existence humaine, témoignant du rapport spontanément tourné vers autrui et vers l'affect des individus neurotypiques. Ceci nous permettra de constater l'importance des notions d'intérêt et d'attention dans le processus développemental et le rapport au monde des individus. Dans une deuxième partie, nous nous intéresserons donc à la notion de *salience*, et à ce qui se trouve être spontanément signifiant ou pas, nous amenant ainsi au questionnement sur l'intérêt et l'attention des individus, ainsi que leur direction respective ; pour se faire nous mobiliserons les travaux de la phénoménologue Nathalie Depraz, que nous ferons dialoguer avec l'article de Grohmann, les expériences hypnotiques desquelles témoignent les personnes avec autisme se révélant intimement liées à la thématique de l'attention.

### **a. Faire apparaître le sens**

En analysant les enjeux de la condition de l'autisme à travers la notion d'intersubjectivité<sup>86</sup>, l'article de Muratori semble parvenir à s'extirper du paradigme essentiellement mentaliste de la ToM, dont il a déjà été question plus haut. Cette dernière considère l'autisme comme « le dysfonctionnement d'un module consacré à la « lecture » des états mentaux, dysfonctionnement donnant lieu à des difficultés extrêmes pour imaginer le contenu de l'esprit d'autrui. »<sup>87</sup>. Cependant, cette conception engendre le problème suivant : la vision mentaliste de l'autisme, qui voit donc dans cette condition un déficit, implique une compréhension de l'autisme comme un état figé, et non comme le développement d'un trouble : « En outre, elles décrivent l'autisme en tant que pattern d'ores et déjà instauré, mais elles sont peu utiles pour la description de l'autisme à des stades plus précoces. »<sup>88</sup>. Muratori entend ainsi replacer l'autisme dans une optique processuelle, en mobilisant une notion d'intersubjectivité qui permet de

---

<sup>86</sup> « Dans ce travail, on propose que les classiques anomalies autistiques du langage, du développement cognitif et du développement social, comme le retrait sur soi, la persévération et l'autostimulation, représentent les conséquences de difficultés primaires dans l'habileté de s'engager dans des interactions qui impliquent des signaux émotifs, des gestes moteurs et des actions communicatives dirigées vers les autres. » *Ibid.*, pp. 43.

<sup>87</sup> *Ibid.*, pp. 44.

<sup>88</sup> *Ibid.*, pp. 45.

rompre avec la tendance mentaliste à dépeindre les personnes porteuses de ce trouble en tant que pure intériorité :

Ce contact m'a permis de poser le problème de l'autisme a l'intérieur du cadre conceptuel du soi dialogique selon lequel les autres ne seraient pas simplement externes au soi, mais connaîtraient plutôt, dès la première enfance, une double position, a la fois interne et externe (Bertau, 2004 ; Hermans & Dimaggio, 2004).<sup>89</sup>

En mobilisant la notion de soi dialogique, Muratori donne à son modèle la dynamique nécessaire à une vision non statique et processuelle de l'autisme. Il permet d'ouvrir une forme de causalité, qui jusque-là était interne (pensons au modèle mentaliste et à la « privatisation de l'esprit » qu'elle implique), à l'emprise d'autrui. Il n'est plus question d'une personne dont l'esprit aurait systématiquement été dans un état de « surdité » sociale<sup>90</sup>, mais d'un être dont la condition pourrait en partie résulter d'un dysfonctionnement lors des premières interactions, à la naissance. Du point de vue des sciences cognitives, cette vision non-figée de l'autisme, avec la place importante qu'elle laisse à l'interaction avec autrui, est tout à fait compatible avec la question de la plasticité neuronale :

Les connexions cérébrales croissent rapidement grâce à la neuroplasticité du système nerveux central et grâce aux premières expériences sociales, les interactions précoces ayant sans doute un rôle important dans la formation des connexions cérébrales à longue distance. Cette vision dynamique de l'autisme précoce est bien représentée par l'hypothèse de Mundy (Mundy, 1995 et 1997) selon laquelle l'autisme s'enracinerait dans un processus pathologique initial qui ne donnerait lieu que plus tardivement à des troubles neurologiques secondaires. Le syndrome autistique serait donc l'expression finale d'une dysfonction précoce au niveau du développement d'un réseau complexe de connexions corticales et sous-corticales, réseau partiellement modifiable par le biais d'une intervention précoce.<sup>91</sup>

Ce passage nous permet de constater l'impact d'autrui sur la constitution de notre cerveau, contrastant encore avec la conception mentaliste de l'esprit comme entité

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, pp. 44.

<sup>90</sup> En parlant de l'article de Courchesne & Pierce (2005), Muratori écrit la chose suivante : « L'hypothèse des auteurs est que, dès les premières années de vie, le cortex frontal se « parlerait » seulement à lui-même et serait incapable « d'écouter et de répondre » aux autres systèmes du cerveau. » *Ibid.* pp. 48. Nous pouvons légitimement faire l'hypothèse que le choix de l'auteur d'utiliser la métaphore du dialogue est une manière de mettre en exergue l'absence d'une perspective dialogique et dynamique dans l'approche de Courchesne & Pierce (dont l'argumentation suppose des dysfonctionnements du développement de certaines connexions neuronales dans le cerveau des personnes autistes, entraînant un déficit). Cela ne va également pas sans rappeler la critique que Minkowski adresse à la conception bleulérienne de l'autisme, comme pur repliement sur soi.

<sup>91</sup> *Ibid.*, pp. 48.

privée. L'interaction avec l'autre modifie ainsi le développement et la constitution du cerveau d'un individu, et ce d'autant plus lorsqu'il est à un stade précoce. C'est pourquoi l'article de Muratori s'intéresse au développement problématique de l'autisme chez les nouveau-nés, en prenant comme point de départ les composantes intersubjectives et significatives d'un développement normal. Dans cette optique, il se montre particulièrement sensible aux relations et aux interactions qui s'établissent entre les enfants et leurs caregivers (le plus souvent les parents). En rapport avec la thématique de notre travail, c'est la notion de marquage, qui émerge dans le contexte des interactions parents-enfant, qui va particulièrement nous intéresser.

*i. La notion de marquage : du sens dans les interactions précoces*

Le marquage dont il est ici question est celui des émotions ; la plupart du temps, les parents opèrent ce marquage de manière naturelle, quand ils entrent en interaction avec l'enfant :

Gergely (2004) propose le terme de « marquage » (*markedness*) pour désigner le mode spécifique que le *caregiver* a de souligner les émotions pendant les interactions précoces. Ce marquage est typiquement réalisé par le parent avec l'exagération de l'expression émotionnelle réelle et normale, et c'est cette exagération qui va permettre à l'enfant de comprendre que l'expression de l'émotion qui reflète l'affectivité concerne ses propres états affectifs, et non pas ceux de ses parents.<sup>92</sup>

Le marquage des émotions a ainsi pour but de permettre à l'enfant de percevoir celles-ci et de se les approprier. L'exagération qui les accompagne ne va pas sans rappeler la définition de la propriété de *saliency*, où il était question d'un relief cognitif, d'une reconnaissance partagée ; ce que les parents partagent ici c'est la façon dont une émotion s'exprime. En outre, le marquage permet au nouveau-né de prendre conscience de son moi, en tant qu'il se reconnaît dans l'expression exagérée de l'émotion : « En même temps, l'enfant peut consolider le stimulus reflété marqué comme l'expression de son propre état émotif, et de cette manière, la conscience de lui-même et des autres prend place à l'intérieur du soi dialogique primitif. »<sup>93</sup>. La répétition du marquage lors de l'interaction aura pour effet d'une part, de renforcer la façon dont l'émotion est exprimée, lui conférant peu à peu un statut conventionnel, de l'autre, il renforcera également l'appropriation d'un état

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, pp. 52.

<sup>93</sup> *Ibid.*, pp. 52.

émotionnel propre à lui-même et ainsi la proto-reconnaissance du soi et de l'autre ; en effet, « [...] c'est toutefois vers la fin de la première année de vie qu'une authentique perception du soi et de l'autre est atteinte. »<sup>94</sup>.

La notion de marquage possède de nombreuses similitudes avec le mamanaï, ce langage que produisent spontanément les caregivers à leur enfant. Le mamanaï est d'ailleurs également étudié par Muratori, en tant qu'il posséderait lui aussi un rôle déterminant dans le développement cognitif des nouveau-nés :

[...] la prosodie typique du mamanaï est capable de capter en séquences dialogiques des enfants même très retirés et avec un faible désir pour l'autre. Le mamanaï (défini aussi comme « langage enfant-direct », car produit spécifiquement et automatiquement par les adultes quand ils sont en face d'un nouveau-né qui ne parle pas encore, [...]) a des caractéristiques spécifiques rythmiques, du type « adagio-andante », mélodiques et prosodiques indépendantes de la langue employée (Fernald, 1985 ; Grieser & Kuhl, 1988). Il est organisé en phrases répétées avec des hauts pics, des intonations exagérées, des voyelles hyper articulées, peu de syllabes dans chaque mot ou phrase, des articulations et ponctuations spécifiques et des pauses plus longues. Il tend à créer des changements lents, cycliques, narratifs d'émotions, [...] (Fernald, 1989). La comparaison du langage du parent vers le nouveau-né au sein des différentes langues confirme que ces caractéristiques rythmiques et prosodiques sont universelles (Kuhl, 2007).<sup>95</sup>

Ainsi, le mamanaï semble porter en lui de nombreuses propriétés que l'on pourrait dire « signalétiques », dans le sens où il permet de « capter les enfants », c'est-à-dire capter leur attention. Outre cette thématique attentionnelle, le mamanaï joue un rôle important vis-à-vis de l'état émotionnel de l'enfant, à l'instar du marquage. Il faut également noter qu'il incarnerait une constante universelle. Le mamanaï se révèle ainsi particulièrement intéressant pour le propos de Muratori, car il est marqué par une forme d'intersubjectivité parent-enfant dynamique : « [...] des réactions positives de l'enfant vers la mère améliorent les pics prosodiques du mamanaï de la mère ; [...] le mamanaï n'est pas seulement un langage que les adultes activent d'une manière spécifique quand ils sont face à un nouveau-né, mais qu'il est même une vraie coconstruction qui se développe à l'intérieur de protodialogues très précoces. »<sup>96</sup>. Le mamanaï n'est pas qu'un langage destiné à capter l'attention des enfants ; il se trouve également renforcé par l'attention que les nouveau-nés lui donnent. Il est dès lors facile

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, pp. 57.

<sup>95</sup> *Ibid.*, pp. 63.

<sup>96</sup> *Ibid.*, pp. 64.

d'imaginer que ce type d'interaction esquisse la forme d'un cercle vertueux lorsque l'enfant et le parent sont tous deux adéquats et attentifs dans l'échange ; la situation peut cependant prendre une tournure également vicieuse, lorsque le nouveau-né reste peu sensible au mamanaïs, ou que le mamanaïs produit par le parent ne présente pas les qualités significatives qui permettent de capter l'attention de l'enfant (en effet, il arrive que la prosodie, les intonations, etc. du mamanaïs des parents ne correspondent pas à ce qui serait un idéaltype du mamanaïs). Le mamanaïs et les interactions précoces comme le marquage des émotions doivent ainsi être considérés comme significatifs, et se révèlent d'une importance particulière dans la constitution du soi dialogique, en même temps qu'ils préparent également le terrain à l'émergence plus tardive d'une véritable conscience de soi et de l'autre. Il faut cependant que l'enfant soit capable d'accorder son attention lors de ces échanges. Or, c'est justement ce qui apparaît comme particulièrement problématique pour les nouveau-nés autistes.

*ii. Des nouveau-nés désintéressés : développement des individus avec autisme*

Aux vues de ce qui a été étudié en amont, nous pouvons émettre, à la suite de Muratori, l'idée selon laquelle l'attention ou l'intérêt que les enfants portent spontanément aux interactions significatives qui ont lieu avec leurs parents est d'une importance primordiale dans le développement de l'enfant. Or, les nouveau-nés autistes sont caractérisés par un certain manque d'intérêt à l'égard de ces échanges. Pour Muratori, ce problème est intimement lié à la compréhension de l'intentionnalité :

En d'autres termes, ces enfants ont des difficultés très précoces dans la prévision des buts des actions des autres personnes et dans l'anticipation de leurs intentions. C'est probablement là que s'origine le défaut d'intérêt pour les actions avec leur *caregiver*.<sup>97</sup>

L'intentionnalité d'une action ou d'une intention est le fait que celles-ci soient à propos ou représentent quelque chose. Si l'enfant ne saisit pas l'intentionnalité de l'action du parent, il ne peut également pas comprendre le sens qu'elle possède, et cette dernière perd, aux yeux de l'enfant, sa portée signifiante. Dans l'exemple du marquage émotionnel en amont, l'intentionnalité des expressions des caregivers concerne l'état affectif de l'enfant lui-même, elle le représente ; si l'enfant ne se

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, pp. 56.

perçoit pas lui-même derrière ces exagérations, il ne se sent pour ainsi dire pas concerné par l'interaction. Mais plus encore, la compréhension mutuelle de l'intentionnalité permet de faire place, plus tard, à l'attention partagée :

There is a distinctive developmental pathway in which normal human infants develop an ability and a willingness to attend to the mother, an ability and willingness to attend to the thing that she is attending to, and then, most importantly, an ability and willingness to enter into episodes in which there is a third object that mother and child are attending to *jointly*, with mutual understanding of the fact that their attention is shared (Reddy, 2010, Trevarthen, 2011)<sup>98</sup>

L'attention partagée demande que le parent et l'enfant fassent attention l'un à l'autre dans un premier temps, puis que tous deux comprennent l'intentionnalité de l'action dans un second temps, afin que leur attention soit focalisée sur la même chose. Finalement, il faut que l'enfant et le parent aient conscience du fait qu'ils partagent leur attention sur une même action ; ainsi, l'établissement de cette relation triadique participe au développement émotionnel de l'enfant<sup>99</sup>.

Dès lors, ce processus exige la distinction entre l'attention pour les stimulations sociales et l'attention aux objets. A contrario des individus neurotypiques, les personnes avec autisme développent une attention plus importante pour les objets que pour les personnes<sup>100</sup>. La réduction de l'attention accordée par l'enfant aux stimulations sociales a en partie pour effet qu'ils ne s'intéressent pas aux visages : « [...] l'intérêt réduit de l'enfant pour le visage humain a un effet dévastateur sur le développement de son cerveau qui est programmé pour admettre le visage (de la mère) comme le plus puissant stimulus visuel capable de mettre en marche les processus neuro-évolutifs qui sous-tendent l'intersubjectivité. »<sup>101</sup>. Ainsi, le développement des enfants autistes se fait en l'absence de la composante essentielle qu'incarne autrui et sa reconnaissance en tant que tel. Ces enfants ne parviennent pas à faire attention à l'autre, à le percevoir et être stimulé par sa

---

<sup>98</sup> MOLE Christopher, « Attention » in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (ed.), 2017.

<sup>99</sup> « Ce passage de l'état affectif dyadique à une possibilité d'interaction triadique est aussi le centre de la révision du système de la théorie de l'esprit proposée par Baron-Cohen (2005), dans laquelle l'attention partagée de type triadique est essentielle pour le développement total du système primaire de reconnaissance des émotions vers l'acquisition du système de l'empathie. » MURATORI Filippo, *Art. Cit.*, pp. 62.

<sup>100</sup> « Les enfants avec autisme ont, dans les premiers six mois de vie, une réduction spécifique de l'attention pour les stimulations sociales, mais en même temps l'attention vis-à-vis des objets ne permet pas de les distinguer des enfants avec développement typique ; successivement, pendant le deuxième semestre de vie, ce qui caractérise le plus les enfants avec autisme est le développement important de l'attention non sociale vers les objets (Maestro *et al.*, 2005 b). » *Ibid.*, pp. 58.

<sup>101</sup> *Ibid.*, pp. 59.

présence lors des interactions ; mais ce faisant, ils éprouvent également des difficultés à se percevoir eux-mêmes, à travers leurs états émotionnels notamment, puisque c'est la distinction même entre soi et autrui qui n'existe pas. Un exemple parlant de ce phénomène est celui des contingences parfaites et imparfaites, et les degrés de préférences qu'elles suscitent chez les nouveau-nés :

De là dériverait le défaut de la conscience de soi et de l'autre : en effet, préférer des contingences un peu moins parfaites signifie que l'enfant est en train de développer un sens de l'autre en tant qu'agent indépendant et en interaction avec lui. Au contraire, le fait que les enfants avec autisme continuent à préférer les contingences parfaites est considéré comme un des index les plus précoces d'une vaste gamme de symptômes caractéristiques de l'autisme comme les stéréotypies, les problèmes au niveau des fonctions exécutives, l'aversion pour les stimulations sociales, les manques d'attention vis-à-vis des visages, le défaut de compréhension sociale. Tous ces symptômes sont en effet reproductibles à la difficulté de s'adapter à une réalité extérieure imparfaite et à des cycles d'interactions imparfaites.<sup>102</sup>

La contingence parfaite survient lorsqu'une action est parfaitement épousée par la réaction qu'elle suscite, et donne ainsi une impression de fusion entre le nouveau-né et le caregiver. A l'inverse, la contingence imparfaite caractérise des actions qui se trouvent en décalage (temporel par exemple) ; la préférence pour ce type de contingence indique que l'enfant est dans une phase exploratoire où l'altérité est stimulante pour lui. Une préférence pour la contingence parfaite implique donc que le soi et l'altérité ne sont pas différenciés, alors qu'une préférence pour la contingence imparfaite indique qu'il y a une reconnaissance de soi et de l'autre, et même un intérêt pour autrui.

A l'instar de Muratori, nous pouvons analyser cette préférence pour la contingence parfaite comme le désir d'un monde qui n'admet que la satisfaction des attentes, et ne laisse aucune place à la surprise ou l'imprévu ; comme nous l'avons vu avec l'approche probabiliste de Pellicano et Burr, les personnes autistes éprouvent une plus grande difficulté à prédire le changement et se révèlent ainsi particulièrement vulnérables lorsque celui-ci survient. Cette interprétation est appuyée par le fait que les enfants autistes possèdent une attention plus grande pour les objets que pour les personnes ; les objets étant plus prévisibles que les humains, ils correspondent d'autant plus à l'idée d'un monde sans imprévisibilité alarmante. Cette préférence pour les objets n'est cependant pas sans conséquences, « étant donné que les objets physiques se trouvent dénués

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, pp. 67-68.

d'intentions »<sup>103</sup>. En effet, les objets sont dépourvus de tout contenu intentionnel : une bille n'est à propos de rien, par exemple. Le monde que recherchent les nouveau-nés ainsi que les enfants autistes, celui dans lequel ils se sentent bien est un monde parfaitement prévisible, fait de récurrences ainsi que de régularités, conformément à la piste indiquée par Pellicano et Burr. Néanmoins, c'est un monde qui n'admet pas la reconnaissance des états émotionnels, puisque l'enfant ne prête pas attention aux visages ou aux expressions marquées. Or, une telle configuration peut très vite devenir hautement problématique : s'il est possible que le nourrisson et le jeune enfant parviennent à maintenir un monde fait de contingences parfaites, ils ne peuvent empêcher qu'un événement quelconque vienne prêter cette configuration rassurante et souhaitée. Il est également fortement possible qu'un tel incident imprévu cause un état émotionnel négatif chez l'enfant, qui sera alors perturbé dans ses désirs et ses attentes. Dès lors, il sera extrêmement difficile pour l'enfant de reconnaître, interpréter, verbaliser et contrôler ses émotions, entraînant ainsi une perpétuelle étrangeté vis-à-vis de lui-même.

Par conséquent, selon la lecture qu'en fait Muratori, l'émergence de soi et de l'autre se fait en vis-à-vis ; les deux sont inextricablement liés au sein d'un même découpage, d'une même compréhension de la réalité. L'étude de cet article nous a permis de rendre évident un postulat déjà très intuitif : nous ne pouvons nous comprendre nous-mêmes si nous ne comprenons pas les autres, car ceux-ci délimitent et forment le soi, à l'image des pays limitrophes qui, par leurs frontières, déterminent leur forme respective. Plus encore, le soi et l'autre résultent d'une coconstruction, d'une interaction significative et dynamique qui prend place au sein de l'intersubjectivité primaire. Finalement, cette partie nous a rendus sensibles aux enjeux de sens qui prennent place dès les premiers moments de la vie ainsi qu'à la portée significative des interactions entre les nouveau-nés et leur caregiver, peut-être trop souvent encore considérées comme un simple babillage dénué de sens.

Ainsi, nous pouvons voir que, sans relever directement d'une démarche phénoménologique, l'article de Muratori développe une analyse de l'autisme qui, par sa méthodologie et l'emploi de ses concepts, laisse place à une compréhension des enjeux phénoménologiques de la condition de l'autisme. En outre, la réflexion que propose Muratori dans son article ainsi que son cadrage de la condition autistique comme trouble de l'intersubjectivité semble aller dans le sens de notre

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, pp. 58.

hypothèse d'un rapport spontané au monde différent chez les personnes avec autisme. L'article de Muratori étoffe en effet l'idée que, lors du développement d'un individu neurotypique, autrui possède une place ainsi qu'un impact décisif, et ce depuis les premiers balbutiements du son existence. Notons également que le marquage des émotions, le *mamanais* ainsi que l'attention portée aux visages incarnent les signes en même temps que les moyens du développement de l'intersubjectivité primaire ; nous avons pu observer que ceux-ci semblent s'instaurer de manière spontanée entre le parent et l'enfant dans le cadre neurotypique. Il est intéressant de noter que, selon Muratori, le marquage des émotions, de même que le *mamanais*, ont pour but d'instituer une place à autrui à l'intérieur du soi dialogique du jeune enfant, permettant la différenciation entre le soi et l'autre. De là découle finalement une conséquence importante concernant la façon d'appréhender autrui : en effet, rappelons-nous de la conception mentaliste de l'intersubjectivité ainsi que du modèle du « *soul-endowed body* » auquel se réfèrent Husserl, Minkowski et Bosch. Comme nous l'avons déjà constaté, ces deux modèles développent une compréhension relativement similaire de l'esprit comme entité privée, ayant pour effet d'entraîner une forme d'intersubjectivité passant par l'interprétation des signes extérieurs (notamment par le biais du corps) de l'esprit d'autrui. Dans de tels modèles d'intersubjectivité, l'autisme apparaît notamment comme une difficulté voire une incapacité à interpréter ces signes. Au contraire, Muratori, en donnant une place à autrui à l'intérieur du soi dialogique du nouveau-né neurotypique, démontre l'existence d'une forme intériorisée, dynamique et spontanée de la présence d'autrui et de l'intersubjectivité ; conformément à cette vision, l'autisme incarne une condition au sein de laquelle la conscience de soi et d'autrui ne se donne pas de façon aussi spontanée dès les premiers moments de la vie.

Nous allons à présent nous concentrer sur le rôle que jouent l'intérêt et l'attention dans le rapport spontané du sujet au monde ainsi que dans la construction de sens dans le monde commun ainsi que dans le monde autistique.

### **b. Intérêt et effort : les conditions de l'attention ?**

Tout au long de cette analyse de l'article de Muratori, nous avons utilisé les termes « intérêt » ou « être intéressé » comme synonymes, ou presque, des termes « attention » ou « être attentif », à l'instar de l'auteur et de la majorité de ceux

travaillant sur le sujet. Au fur et à mesure des lectures, une intuition s'est cependant introduite : d'un point de vue phénoménologique, « être attentif » et « être intéressé » correspondent-ils vraiment à une même expérience ? Pour tenter de répondre à cette question, nous mobilisons la compréhension que développe la phénoménologue Nathalie Depraz sur le thème de l'attention. Nous pouvons tout d'abord constater avec l'auteure la complexité de l'expérience attentionnelle :

[...] dans ce cadre, la notion de « geste » est particulièrement appropriée, puisqu'elle permet de saisir l'empan de l'attention comme expérience tout à la fois corporelle (motrice et proprioceptive), sémantique (expressive), agissante (performative) et relationnelle (intersubjective et communicationnelle).<sup>104</sup>

Ces différentes composantes font écho aux modalités des différents stades du développement cognitif de l'enfant, également étudiées dans ce travail. L'intérêt, quant à lui, ne semble pas recouvrir une expérience aussi vaste et diverse. Mais plus encore, l'attention partage, selon Depraz, de nombreuses similitudes avec la conscience, en tant que toutes deux possèdent une dynamique qui ne va pas sans rappeler l'*epoché*<sup>105</sup> de Husserl. En s'inspirant des mouvements de la conscience, l'*epoché* de l'attention se fait, selon Depraz, en trois temps : la suspension (mouvement vers l'extérieur), l'attention directionnelle (retour à l'intérieur) et l'attention réceptive (attitude d'accueil). L'attitude d'accueil signifie maintenir une tension, comme une chose en puissance, par rapport à une chose qui entre en acte : c'est la mise en place d'une structure accueillante *avant* son contenu ; il n'est cependant pas question d'un rapport direct et maîtrisé avec la conscience. A travers les notions d'*intérieur* et d'*extérieur*, c'est le soi et l'autre dont il est question, qui sont intimement liés à la question de l'intentionnalité :

Bref, partant de deux propriétés communes à l'attention et à la conscience – l'intériorité intime et le mouvement de retour(nement) sur soi par détournement du dehors – , on voit émerger une propriété distinctive, forme de différence spécifique qui accuse la différence avec la conscience réflexive : un mouvement d'ouverture réceptive. C'est là que l'attention

---

<sup>104</sup> DEPRAZ Natalie, *Attention et vigilance. A la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Epiméthée, Presses universitaires de France, Paris, 2014, pp. 60-61.

<sup>105</sup> « Husserl s'intéressera davantage à l'avoir conscience de... comme mouvement de déploiement de soi vers son dehors. En d'autres termes, au retour « introspectif » sur soi, où la conscience se replie sur son monde intérieur [...], le fondateur de la phénoménologie oppose l'ouverture du sujet sur lui-même depuis un double geste, disposé vers les autres *et* tourné vers le monde. » *Ibid.*, pp. 22.

rejoint la conscience au sens intentionnel, avec laquelle elle partage une troisième propriété [...], à savoir l'ouverture à l'autre.<sup>106</sup>

En effet, puisque le premier temps de l'*epoché* est tourné vers l'extérieur, l'intentionnalité de l'attention est toujours d'abord autre que soi, bien qu'elle revienne au soi dans un deuxième temps. Et même lorsque nous faisons attention à nous-mêmes, c'est toujours un événement extérieur, une forme d'altérité ou d'étrangeté vis-à-vis du soi habituel et coutumier qui marque le point de départ de la réflexion. Si l'intérêt possède lui aussi une intentionnalité, il ne semble pas être caractérisé par la nécessaire ouverture à l'autre et le retour à soi, qui est fondamentale dans le phénomène de l'attention.

Décrite d'une telle manière, l'attention prise dans sa dimension dynamique, son *epoché*, apparaît alors comme un outil particulièrement intéressant pour sonder le phénomène de l'autisme ; dans un monde autistique qui ne distingue pas le soi de l'autre et qui éprouve une forme d'étrangeté vis-à-vis de ses propres contenus affectifs et de ceux d'autrui, il est normal que l'attention de l'enfant autiste soit très faible et qu'il ait une position de retrait vis-à-vis des stimulations sociales ; nous avons notamment vu que l'attention partagée demande le maintien d'une conscience de soi, en même temps que l'émergence de la conscience d'autrui et de l'objet. De l'autre côté, le rapport spontanément sensoriel que les sujets avec autisme forment à l'encontre du monde, ainsi que les expériences d'hypnozes qu'il provoque, relèvent également d'une forme d'attention et de conscience bien particulière.

Dans un premier temps, nous nous interrogerons ainsi sur les liens qu'entretiennent l'attention et la conscience du sujet, nous menant ainsi à revenir, le temps de quelques remarques, sur l'expérience hypnotique chez les personnes avec autisme. Par la suite, nous nous intéresserons à la notion d'intérêt, et essaierons de comprendre quel rôle l'intérêt joue-t-il vis-à-vis de l'attention ; pour ce faire, nous mobiliserons la lecture que fait Depraz de William James ainsi que de Husserl.

### *i. Attention et Hypnose*

Nous allons à présent amorcer un dialogue entre l'expérience du processus attentionnel, tel que décrit par Depraz, et l'expérience d'hypnose étudiée et

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, pp. 23-24.

analysée par Grohmann ; ce faisant, nous essaierons de définir plus précisément la conscience pré-réflexive et le type d'attention qu'elle induit.

Commençons par examiner une question déjà soulevée plus haut, lors de l'étude de l'article de Grohmann. Celle-ci concernait la légitimité de l'usage du terme « concentration » pour qualifier le type d'attention responsable de l'expérience d'hypnose : c'est en raison du caractère très intense et absorbé de cette conscience tendant vers un but que nous avons parlé de concentration ; cependant, nous avons également pu constater la dimension automatique de cette forme de conscience, que Grohmann assimile à une attitude naturelle des individus avec autisme. La notion de concentration nous semble alors trop floue, désignant à la fois une focalisation sur un seul objet et l'exercice d'un effort par le sujet. Commençons donc par poser la question de l'effort et de son rôle dans le processus attentionnel :

La volonté, si elle intervient sous sa forme pragmatique d'intérêt, se situe en amont, à l'amorçage du processus intentionnel : elle peut constituer une forme d'impulsion de l'attention liée à un acte de décision ; l'effort, en revanche, s'inscrit dans une temporalité de soutien effectif de l'attention. [...] Si la résistance du réel est ce à l'occasion de quoi le sentiment de l'effort apparaît, une telle expérience présuppose que le moi s'aperçoive comme existant dans cette résistance. Il y a donc un double mouvement : l'aperception autonome du moi et l'expérience de la résistance du réel.<sup>107</sup>

Selon Depraz, l'effort s'inscrit dans une forme de continuité de la volonté, en tant qu'il est produit artificiellement par le sujet pour soutenir son attention, et ne découle pas spontanément du processus attentionnel. La notion de résistance du réel est ici particulièrement intéressante : elle dénote un affaiblissement de l'attention, qui demande alors le soutien du sujet pour être maintenue. La dynamique qui se crée alors entre le sujet, le déroulement de son attention et le réel résistant induit l'émergence d'une conscience de soi comme devant produire cet effort. Ceci nous permet de disqualifier l'effort comme participant à l'expérience d'hypnose que décrit Grohmann, puisque celle-ci témoigne d'une disparition de la présence du sujet à lui-même.

Afin d'avancer dans notre comparaison entre le type d'attention telle que décrite par Grohmann dans le cas de l'hypnose sensorielle et celle dont Depraz retrace le développement, intéressons-nous à la dimension processuelle de l'expérience hypnotique :

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, pp. 89.

Interestingly, this extreme form of experience is described by Williams as the rhythmical movement of a systolic-diastolic circulation in which a process of self-absorption progressively gains intensity till it reaches a climax and bursts all boundaries, leading to an ultimate mystical fusion with the world or even God himself: “There is no deeper experience than the total encapsulation of self within an experience until one is indistinguishable from the experience. It is like knowing ‘God’.” (Williams 1998, 58) From the systolic movement of a “total encapsulation of self within an experience” there immediately follows the diastolic fusion of being “indistinguishable from the experience”. This latter indistinctness from experience is probably the most radical form of loss of self-awareness, of complete openness to the world and one’s own absorption in it.<sup>108</sup>

Premièrement, nous pouvons voir que l’expérience d’hypnose fait place à une rythmique particulière, bien différente de celle décrite par Depraz, tant au niveau de l’éveil attentionnel que de la temporalité même de l’attention ; en effet, en ce qui concerne l’éveil de l’attention, Depraz parle d’une phase de vigilance, qui relève d’une ouverture au monde allant de pair avec une présence intérieure à soi-même, suivie d’une phase automatique, où cette présence à soi-même s’étiole et s’affaiblit . Celle-ci peut néanmoins renaître à tout instant par une reprise de la vigilance. Du point de vue temporel plus large, l’attention suivrait selon Depraz une rythmique organique de « tension-détente »<sup>109</sup>. Au contraire, l’hypnose relève d’une absorption de soi progressive, qui tend vers une absence à soi, menant finalement à la fusion du sujet avec l’objet de son attention ; c’est notamment lors de cette dernière étape que les sujets témoignent d’un sentiment mystique (présence de Dieu, etc.). Cependant, l’expérience de fusion et d’indiscernabilité implique également une forme d’ouverture réceptive ; en effet, si le sujet perd la conscience de lui-même, il ne perd pas la conscience de « quelque chose d’autre », comme nous l’avons vu plus haut. Ainsi, le type d’attention dont semble témoigner l’expérience hypnotique possède à la fois des propriétés de la vigilance et celles de l’absorption : une ouverture réceptive au monde, simultanément à une absence progressive de soi.

Ainsi pouvons-nous constater que l’un des éléments centraux de cette réflexion est le maintien de la présence du sujet lors de l’expérience attentionnelle ou hypnotique. Il nous faut dès lors nous intéresser, en suivant la voie ouverte par Depraz, à l’attention en tant que processus composé de diverses étapes, durant lesquelles le sujet témoigne d’attitudes variées à l’égard de lui-même ainsi que du

---

<sup>108</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit.*, pp. 904.

<sup>109</sup> DEPRAZ Natalie, *Op. Cit.*, pp. 265-267.

monde ; pour ce faire, prenons comme point de départ l'un des éléments que Depraz identifie à l'amorce du processus attentionnel : l'intérêt.

## *ii. Le rôle de l'intérêt dans le processus attentionnel*

Constatons tout d'abord le rôle pragmatique que confère Depraz à l'intérêt, en tant que participant des conditions de départ du processus attentionnel :

Pourtant, l'expérience montre que la volonté n'est guère en jeu dans l'attention d'un enfant à une tâche. De façon moins rationnelle que pragmatique, c'est l'intérêt qui entre en ligne de compte dans le processus attentionnel. Alors que la volonté est une faculté extérieure à l'activité choisie, appliquée de façon abstraite à un objet donné, l'intérêt est directement lié à l'activité, en relation concrète avec mon agir : on peut motiver, stimuler et faire grandir l'intérêt initialement pris par un enfant à un sport en lui en parlant, en l'emmenant voir les sportifs, en lui achetant un livre qui en traite. Son attention résultera alors d'une interaction entre sa disposition en partie façonnée et l'affection par les objets.<sup>110</sup>

Tout l'intérêt de l'ouvrage de Depraz se trouve dans la compréhension processuelle de l'attention qu'elle développe, le *devenir attentif* sur lequel se sont penchés les phénoménologues. Dans une telle optique, Depraz disqualifie la volonté comme potentielle amorce du processus attentionnel : en effet, dans un raisonnement d'inspiration rationaliste, nous pourrions imaginer que le sujet use de sa volonté afin de déclencher le *devenir attentif*. Or, dans l'exemple que prend Depraz, l'enfant face à une activité précise, la volonté, en tant que faculté extérieure, ne peut véritablement motiver le processus attentionnel que de façon abstraite ; l'intérêt, au contraire, fait partie intégrante de l'activité nous dit la phénoménologue. Il est intéressant de se questionner sur l'exemple privilégié par Depraz pour mettre l'intérêt en avant vis-à-vis de la volonté. Il est possible d'imaginer que la volonté, à la suite d'un entraînement, puisse participer de façon artificielle au *devenir attentif* ; le sujet se force alors à accorder son attention, comme cela peut-être le cas lorsqu'il reçoit des consignes ou qu'il assiste à un cours qui ne parvient pas à susciter son attention spontanément. Ce type d'attention à contrecœur, où la volonté sert d'amorce, semble s'appliquer dans des situations où le sujet sait qu'il lui faut prêter son attention malgré le désintérêt qu'il éprouve, par politesse ou par conscience d'un enjeu important. Ce type d'impératif qui motive l'usage de la volonté semble appartenir au domaine de

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, pp. 88.

l'acquis et des normes, qu'un enfant met souvent plus du temps à intégrer. Ainsi ce dernier suit-il plus souvent la direction spontanée de son intérêt, au contraire d'un adulte ; ceci nous semble légitimer le choix de Depraz en ce qui concerne cet exemple.

Revenons-en maintenant à l'intérêt : celui-ci se trouve donc en lien direct avec l'activité, il incarne une forme de relation du sujet avec le monde. Il est intéressant de voir que l'intérêt se trouve en partie déjà là, qu'il est éprouvé spontanément par le sujet en tant que disposition, mais qu'il peut également être en partie travaillé. Le travail de l'intérêt passe alors par une stimulation de l'affection prise par le sujet à l'objet de son intérêt.

Plus en avant dans son ouvrage, Depraz élabore encore le thème de l'amorce du *devenir attentif*, en s'intéressant au rôle qu'accorde James à l'intérêt dans le processus attentionnel, qui se trouve en être la motivation :

[...] James considère que l'*intérêt* est le phénomène principal qui sert de motivation au devenir-attentif : « Mon expérience, c'est ce à quoi j'accorde mon attention. Seuls ces items que je remarque forment mon esprit (sans intérêt sélectif, l'expérience est un pur chaos). L'intérêt seul donne l'accent et l'emphase, la lumière et l'ombre, l'arrière et le premier plan (la perspective intelligible). Cela varie selon chaque créature, mais sans lui, la conscience de chaque créature ne serait qu'un magma gris, chaotique, indéterminé, impossible à concevoir. ».<sup>111</sup>

Dans le processus attentionnel tel que décrit par James, l'intérêt possède un rôle sélectif, permettant de générer une sorte de relief cognitif (premier plan, second plan, etc.) qui structure l'expérience du sujet, laquelle devient intelligible notamment grâce au contraste qui résulte de l'intérêt. Il est important de relever la dimension chaotique que prendraient la conscience et l'expérience si tant est qu'elles perdent leur faculté sélective : en effet, comme nous avons pu le constater à la lecture des articles de Pellicano et Burr ainsi que Grohmann, il est souvent dit des personnes avec autisme que leur expérience du monde est certainement chaotique, en raison de leur plus grande difficulté à traiter les informations. Or, si nous nous en remettons à l'extrait de James, ce n'est pas tant l'interprétation des données qui donne son intelligibilité à l'expérience, mais plutôt l'intérêt pris par le sujet au sein du processus attentionnel ; dès lors, il est plus difficile de nier l'intelligibilité des expériences des personnes avec autisme, puisque celles-ci témoignent manifestement d'une capacité d'attention et d'intérêt dans leurs

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, pp. 244.

activités. Notons également au passage que l'un des signes diagnostiques du trouble du spectre de l'autisme est bel et bien la présence chez l'individu d'un ou plusieurs « intérêts restreints »<sup>112</sup>.

Maintenant que nous avons pu mettre en évidence le rôle central que le philosophe accorde à l'intérêt, revenons à James et plus largement à sa compréhension du processus attentionnel :

Dans le *Précis*, de façon plus tranchée, James opposera deux formes extrêmes, l'attention dispersée et la concentration, qui signent toutes deux en nous un état de non-présence, soit par absence (les yeux fixés dans le vide), soit par absorption [...]. Dans ces deux cas, le sujet est absent à lui-même, dans un état de non-vigilance. Entre l'absorption, cette absence à soi, et la sélection, cette saisie focalisée, il y a place pour la vigilance comme processus d'ouverture réceptive.<sup>113</sup>

James opère ainsi une distinction entre l'attention dispersée, qui ne possède pas d'objet précis et incarne une forme d'absence du sujet à lui-même, et la concentration, laquelle possède bel et bien un objet, mais témoigne également d'une non-présence du sujet à lui-même, en tant que celui-ci se trouve absorbé<sup>114</sup>. La concentration, telle que décrite par James, nous rappelle ainsi l'état de fusion et de perte de soi dont témoignent les individus avec autisme lors des expériences d'hypnose. La sélection, en tant que focalisation de l'attention à travers l'intérêt, se trouve être un type d'attention encore différente, plus proche de l'amorce du processus attentionnel ; le terme de « focalisation » témoigne d'un rétrécissement de l'attention sur un objet particulier. Ces deux types d'attention, l'absorption et la sélection, sont disposés par James à chaque extrémité d'un continuum attentionnel. La vigilance, qui se trouve être l'un des phénomènes au centre de l'ouvrage de Depraz, apparaît alors comme une qualité d'attention particulière, située entre ces deux extrêmes, où le sujet est présent à lui-même ainsi qu'au monde, comme en témoigne la notion d' « ouverture réceptive ».

L'analyse que fait James de la naissance de l'attention est à mettre en lien avec ce que Depraz appelle la synthèse passive husserlienne, c'est-à-dire une forme de conscience préalable à tout intérêt et toute activité du moi : « La modalité de

---

<sup>112</sup>GROHMANN Till, *Art. Cit.*, pp. 895.

<sup>113</sup>DEPRAZ Natalie, *Op. Cit.*, pp. 245.

<sup>114</sup>James développe ainsi une compréhension différente que celle que nous avons donnée plus haut de la concentration, du fait que nous y percevons un effort. La définition ainsi que la caractérisation du phénomène de la concentration incarne certainement un thème central de l'attention ; il se trouve cependant quelque peu en marge de notre problématique, et nous n'allons donc pas l'approfondir ici.

conscience ici évoquée est dite par Husserl « passive », et n'appartient ni au sujet constituant ni à l'objet constitué, mais à un mode de relation antérieur à leur distinction »<sup>115</sup>. Cette définition de la conscience spécifique que possède le sujet lors de la synthèse passive nous rappelle à son tour la description que fait Grohmann de la conscience préreflexive. En effet, ce type de conscience témoigne selon lui d'un rapport au monde antérieur à toute réification et identification, résultant en la perte de la conscience de soi et de l'objet du sujet.

Pour en revenir à Husserl, la synthèse passive est le processus par lequel la conscience du sujet va pouvoir se saisir d'un élément du champ de donation<sup>116</sup>, afin d'éveiller et de diriger l'attention sur celui-ci, faisant place à un véritable intérêt.<sup>117</sup> Ainsi Depraz s'intéresse-t-elle à la façon dont Husserl décrit les états de conscience différents menant le sujet à passer de la simple puissance d'affection non-actualisée du champ phénoménal à la conscience explicite d'un intérêt ; plus particulièrement, nous allons nous intéresser à la dimension subjective de la synthèse passive, l'étape de l'affection du sujet par le champ phénoménal, laquelle prépare le terrain à l'attention directionnelle. Cette dimension affective de la synthèse passive possède trois propriétés dont Depraz réalise la description détaillée :

La première propriété, *Reiz*, est soumise à une gradation de l'implicite à l'explicite. Husserl y décrit le passage entre la tendance faible à l'affection et la force affective [...]. Ainsi, contraste et affection remplissent chacun une fonction corollaire, respectivement dans l'ordre objectif et dans l'ordre subjectif. [...] C'est un processus expérientiel de sélectivité structurelle inhérente au phénomène mais qui permet, jusqu'à un certain point, de faire co-exister plusieurs affections, majeurs ou mineures [...].<sup>118</sup>

Cette première propriété concerne ainsi l'attrait affectif qu'un élément du champ de donation suscite chez le sujet. Nous retrouvons alors une dimension sélective ainsi que la création d'un relief contrasté, deux éléments également présents dans

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, pp. 208.

<sup>116</sup> Nous pouvons faire le lien entre le champ de donation dont parle Depraz, qui constitue la dimension objective de la synthèse passive, avec le champ phénoménal de Charbonneau, vu plus haut ; en effet, nous avons alors appris que le champ phénoménal résulte d'une première mise en forme du monde apparaissant, antérieure à l'investissement de tout contenu. Depraz nous explique que pour que la conscience se saisisse d'un élément du champ de donation, il faut que la forme de cet élément soit reconnue comme saillante par la conscience : « Or le contraste est le résultat de la « prise de conscience » de la différence saillante qui surgit au sein de la transformation continue de la forme [...] » *ibid.*, pp. 215. Nous retrouvons donc ici le mécanisme de la reconnaissance des formes, associé cependant à une forme de *salience* permettant au processus attentionnel de s'instituer.

<sup>117</sup> *Ibid.*, pp. 214-215 et 223.

<sup>118</sup> *Ibid.*, pp. 216.

l'extrait de James. Cependant, Husserl considère que le contraste appartient au pan objectif de la synthèse passive (c'est-à-dire le champ de donation) et la gradation et la différenciation affective au pan subjectif. L'idée principale qui émane de la dimension subjective de la synthèse passive est ainsi celle d'une forme de paysage affectif, composé de différents plans plus ou moins proches de la conscience explicite. L'amorçage qu'incarne cette première propriété consiste alors en la sélection des éléments en fonction de l'affection qu'ils impliquent. Une fois sélectionnées, les différentes affections vont cependant continuer à affecter le sujet et à modifier le paysage affectif, comme en témoigne la seconde propriété :

La deuxième propriété, *Weckung*, répond à cette dynamique immanente d'explicitation, au sens d'un dépliement de l'amorçage (*Reiz*). [...] Il s'agit d'une dynamique complexe de « forces affectives » : une affection minimale, qui a lieu « sans que nous y fassions attention » et que nous captions après coup dans une « saisie rétroactive ». Ou bien : des « forces contraires » freinent et affaiblissent l'affection, ne lui permettent pas de venir au jour et rendent impossible le surgissement d'unités.<sup>119</sup>

La deuxième propriété représente l'éveil de la conscience, par le développement de la sélection effectuée par la propriété d'attrait. La dimension explicite de la conscience est alors plus présente encore, comme un seuil en deçà duquel s'organise et évolue le paysage affectif qu'a fait émerger la propriété d'attrait. L'idée d'une composition et d'une organisation de ce paysage affectif devient encore plus manifeste avec la troisième propriété de la dimension subjective de la synthèse passive :

La troisième propriété, *Gestaltung*, souligne le processus d'auto-organisation de l'éveil affectif : non seulement les stimulations initiales peuvent coexister et croître l'une par l'autre, mais elles forment une « communauté » de relations multiples de « résonance » (*Resonanz*), où l'une augmente l'autre, où la deuxième rehausse une troisième, dans un mouvement d'encouragement (*sich fördern*), de corésonance (*miteinander resonierender*) : de multirayonnement affectif.<sup>120</sup>

Ce passage renforce encore l'idée d'une organisation subjective du champ de donation : cette auto-organisation démontre les liens et les relations qui se tissent et s'instituent entre les stimulations. La notion de relation renforce encore la dynamique qui régit le paysage affectif : les divers éléments ne sont pas uniquement disposés les uns vis-à-vis des autres, ils entretiennent des liens qui ont

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, pp. 218.

<sup>120</sup> *Ibid.*, pp. 221.

des répercussions concrètes et directes sur l'explicitation, le surgissement de certains éléments à la conscience du sujet.

Le terme de résonance nous rappelle cependant le mécanisme de la résonance dont parle Donna Williams, ce dernier ayant permis à l'auteure de parvenir à une forme de conceptualisation sur la base des expériences d'hypnose sensorielle auxquelles elle se trouvait être sujette. Est-il possible d'établir un lien entre la résonance de Donna Williams et la *Resonanz* de Husserl ? Ou s'agit-il simplement d'une coïncidence ? Pour Williams, la résonance induit une conceptualisation du monde à travers l'expérience sensorielle que les éléments et les objets du monde suscitent chez l'auteure. Williams donne l'exemple d'un verre qu'elle parvient à conceptualiser, non pas à travers l'apprentissage puis la prononciation du mot « verre », ni à travers son usage ou sa forme spécifique, mais plutôt à travers la sensation que lui procure le fait de tenir le verre ou de mordre dedans<sup>121</sup>. Cependant, la *Resonanz* husserlienne décrit les relations qui s'auto-organisent entre divers éléments, au sein de l'appréhension affective du champ de donation par le sujet ; il n'est alors aucunement question de conceptualisation, mais de relations plus ou moins simultanées entre différents stimuli. Nous pouvons cependant faire la remarque suivante : comme nous l'avons vu avec Donna Williams, le mécanisme de résonance aboutit certes à une forme de catégorisation permettant la reconnaissance de certains objets (sortant ainsi du pur champ de donation et de la synthèse passive dans laquelle advient la *Resonanz*) ; cependant, cette conceptualisation se fait à partir de la sensation provoquée par les stimuli présents lors de l'expérience sensorielle. Nous pourrions ainsi faire l'hypothèse suivante : lors de l'expérience d'hypnose sensorielle, qui témoigne également d'une forme d'attention, les sensations qu'éprouve le sujet avec autisme à l'encontre de l'objet ou de la situation ayant déclenché l'hypnose peuvent aboutir à une forme de catégorisation du monde. Or, lors du développement de l'attention du sujet, et précisément lors de la synthèse passive, il est possible que la propriété de *Gestaltung* induise une organisation spécifique des stimuli, laquelle se retrouve dans la façon qu'aura le sujet avec autisme de conceptualiser cette expérience. Notons également que, telle que décrite par Depraz, la synthèse passive relève de la composition d'un paysage, d'un horizon d'éléments provenant du champ de donation, lesquels vont s'organiser en fonction du degré d'affection qu'ils suscitent chez le sujet. Certains éléments du champ affectif ainsi constitué dépassent un seuil de conscience au-delà duquel ils deviennent explicites et

---

<sup>121</sup> GROHMANN Till, *Art. Cit.*, pp. 900.

peuvent se muer en objet de l'intérêt. Dans cette description, l'idée d'une conscience explicite (Husserl et Depraz parlent d'une expérience d'éveil du moi (*Weckung*)) est centrale pour la suite et le développement du processus attentionnel ; une grande partie de la synthèse passive se trouve ainsi hors du champ de la conscience explicite du sujet. Or, nous avons vu avec Grohmann que, lors de l'expérience hypnotique, le sujet autiste possède une conscience préreflexive, laquelle implique la perte de soi dans l'expérience ainsi que la fusion avec le monde ; il est alors intéressant de remarquer que la synthèse passive, qui se trouve au point initial du processus attentionnel, semble plus proche de l'expérience d'hypnose que le reste du *devenir-attentif*, y compris l'intérêt. En outre, Depraz identifie en amont du processus attentionnel la phase (0), qu'elle décrit comme suit :

(0) en amont : la potentialité de l'affection, nommée par Husserl *hylè* (matière/matériau), ce qui ne m'affecte même pas, ce qui n'est même pas donné passivement mais correspond à la puissance sensorielle et sédimentée de mes habitus [...]. Ces schèmes sensoriels habituels de l'individu (neurovégétatifs et proprioceptifs) sont là et jouent un rôle structurel dans la mise en mouvement affective-attentionnelle [...].<sup>122</sup>

Dans cette première phase du processus attentionnel, qui incarne une condition préliminaire plus qu'une véritable amorce, nous retrouvons l'idée d'un horizon de potentialité, de l'inscription préliminaire et nécessaire de l'expérience attentionnelle dans le champ du simple possible ; en cela, nous pourrions mettre en lien la *hylè* husserlienne avec la conscience préreflexive qu'attribue Grohmann aux personnes avec autisme lors des expériences d'hypnose. Arrêtons-nous cependant un instant sur la notion d'habitus : une fois encore sans développer les détails ainsi que la complexité du système husserlien, nous pouvons comprendre la notion d'habitus en tant qu'ensemble des différents liens et relations qui unissent le sujet avec le monde, acquis par l'expérience, lesquels peuvent être réinvestis de jour en jour sans faire l'objet d'une nouvelle investigation et découverte du sujet ; participent par exemple de l'habitus « [...] spatio-temporal structures, relations of similarity and dissimilarity, etc., extending all the way to the social relations that underlie everyday life »<sup>123</sup>. Depraz met l'accent sur la dimension sensorielle des habitus husserliens, et leur donne une place en amont de la constitution du champ de donation, dans lequel une première structure

---

<sup>122</sup> DEPRAZ Natalie, *Op. Cit.*, pp. 223.

<sup>123</sup> KOKOSZKA Valérie, « Phenomenological Habitus and Social Creativity » in *Phenomenology and Mind*, (6), 2016, pp. 148.

commence à apparaître. Nous pouvons peut-être faire un dernier lien entre la *hylè*, cette pure potentialité constituée des habitus sensoriels et sédimentés du sujet, et les « priors », ces espèces d'hypothèses issues de l'expérience du sujet, ayant fait leurs preuves à plusieurs reprises et fonctionnant comme des prévisions.

Cette réflexion, induite par l'étude de la synthèse passive husserlienne, est à mettre en relation directe avec un extrait de l'autobiographie de Donna Williams, où l'auteure évoque le rapport ambiguë des enfants avec autisme à la prédictibilité, dans l'optique d'amener ces derniers à s'approcher du monde commun : « This is a double-edged sword. If stimulation is too predictable, it will become “wallpaper”, although the child will trust. If it is too unpredictable, it will be harder to tune out, but the psychological barrier of distrust will be greater. »<sup>124</sup>. Il est bel et bien question ici de la capacité à capter l'attention des enfants avec autisme (à mettre en relation avec les conclusions de Muratori), sans pour autant les indisposer et perdre leur confiance ; Donna Williams semble évoquer l'existence d'un espace d'ouverture réceptive, propre à chaque enfant avec autisme, en dessous duquel la stimulation ne parvient pas déclencher l'éveil attentionnel de l'enfant, et au-dessus duquel la charge affective est trop importante et indispose l'enfant, mettant à mal la relation de confiance établie avec lui.

Nous formulons et posons les bases de cette réflexion à partir d'une intuition induite par le double emploi du terme de résonance. Remarquons néanmoins que dans notre hypothèse, le mécanisme de la résonance ne recoupe pas la *Resonanz* husserlienne ; toutes deux correspondent à des processus différents. Cette hypothèse figure cependant en marge de notre problématique et nécessiterait un approfondissement sérieux, avant de trouver ou non une confirmation. Elle nous permet néanmoins de relever les liens étroits qui rendent possible un dialogue entre le phénomène de l'attention et certaines particularités fondamentales de l'être-au-monde autistique.

Cette analyse de James et de Husserl, à travers le lecture minutieuse réalisée par Depraz, nous a permis de découvrir la fonction de composition que possède le processus attentionnel, notamment en ce qui concerne la synthèse passive ; en effet, lors du devenir attentif, le sujet met en forme et organise son expérience du monde, en disposant les divers éléments du monde apparaissant le long d'un point de fuite (dans lequel iraient se perdre les stimuli les moins différenciés), en fonction du contraste propre au champ de donation et de la façon dont le sujet s'en

---

<sup>124</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 183.

trouve affecté. Cependant, le processus attentionnel repose avant tout sur le rapport que l'individu entretient avec le monde ; or, si nous nous en tenons à l'hypothèse développée dans ce travail, le rapport qu'entretiennent spontanément les individus avec autisme diffère du rapport au monde spontané des individus neurotypiques. Ainsi, bien que ce bref chapitre sur l'attention nous permette d'apprécier la complexité et la pertinence des outils développés pour sonder un tel phénomène, il y a fort à parier que le devenir attentif décrit par Husserl et Depraz ne s'applique point tel quel aux personnes avec autisme.

En guise de conclusion, penchons-nous un instant sur cette citation de Donna Williams :

People think of reality as some sort of guarantee they can rely on. Yet from the earliest age I can remember I found my only dependable security in letting go all awareness of the things I usually considered real. In doing this, I was able to lose all sense of self. Yet this is a strategy said to be the highest stage of meditation, indulged in to achieve inner peace and tranquility. Why should it not be interpreted as such for autistic people ?<sup>125</sup>

A travers le phénomène de l'hypnose sensorielle, Donna Williams questionne le regard porté par les « autres » sur l'autisme et l'être-au-monde particulier dont témoignent les individus avec autisme. Quelle est l'attitude de ces « autres », que nous avons nommé neurotypiques durant cet exposé, vis-à-vis des personnes avec autisme ? Quelles sont les implications sociales/sociétales des rapports au monde différents que développent spontanément ces deux types d'individus ? Les personnes avec autisme doivent-elles à tout pris être « rapatriées » dans le monde commun neurotypique, monde avec lequel elles n'entretiennent peut-être aucun rapport spontané ?

Dans la partie qui suit, nous allons élaborer la réflexion autour de ces questions centrales, sans pour autant avoir la prétention d'y apporter une réponse finale. A partir de l'hypothèse, développée tout au long de cette première moitié, d'un rapport au monde spontanément différent, nous essaierons d'appliquer celle-ci au domaine social ainsi qu'à la thématique de la communication ; ceci dans le but de constater ce qu'une telle hypothèse peut possiblement apporter dans les débats et les questionnements sur l'autisme.

---

<sup>125</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 180.

### 3. Autisme comme expérience partagée

La thématique du partage s'est imposée relativement tôt dans notre analyse de la condition de l'autisme et s'est laissée entrevoir à plusieurs reprises dans le contexte des différentes sources auxquelles nous nous sommes intéressées. Qu'il soit question des archétypes de Jung, de l'affectivité-contact minkowskienne, de la référence de Murakami, des « priors » avec Pellicano et Burr ou encore du marquage ainsi que du partage des états affectifs avec Muratori, ces divers auteurs développent l'idée de structures signifiantes permettant l'investissement du sujet dans son expérience du monde ; chez tous, ces structures significatives se trouvent être partagées par la communauté des hommes et permettent la compréhension mutuelle ainsi que la communication. Excepté Jung, tous ces auteurs démontrent également que ces structures signifiantes incarnent justement « ce qu'il manque » chez les personnes avec autisme. L'étude de Grohmann nous a cependant permis de combler cette vision négative de l'autisme, en constatant la présence de structures significatives dans l'expérience des individus autistes ; celles-ci ne semblent pourtant pas être partagées de façon commune, mais résultent plutôt d'une expérience subjective et individuelle.

Les conclusions que nous avons pu tirer de la lecture ainsi que de l'analyse de ces diverses sources nous ont alors permis de développer l'hypothèse d'un rapport au monde différent entre les personnes neurotypiques et les personnes avec autisme ; il a ainsi été question du monde commun des neurotypiques, lequel résulte d'un rapport spontanément intersubjectif au monde ; le monde autistique, quant à lui, se trouve être le fruit d'un rapport spontanément sensoriel au monde. Ces deux mondes sont ainsi des univers de sens qui se construisent sur la base d'un rapport spontanément différent à l'expérience du monde ; ce dernier pourrait incarner une sorte de donnée objective de l'expérience et correspondre à la dimension objective de la synthèse passive husserlienne, le champ de donation.

Le propos auquel nous consacrons ce chapitre n'a cependant pas pour but d'approfondir la description phénoménologique de ces deux univers de sens, mais plutôt de questionner la nature de leur rapport et de leurs interactions possibles. Plus précisément, nous nous intéresserons à perméabilité de chacun de ces mondes vis-à-vis de l'autre et de l'établissement d'une possible communication. Pour ce faire, revenons un instant à Minkowski : lorsqu'il est question de la *communauté des vivants*, l'auteur précise que le fou (en l'occurrence, l'individu schizophrène) est celui que la communauté ne comprend plus, et l'autisme apparaît alors comme le symptôme marquant la perte de l'appartenance à cette

communauté (rappelons-nous, l'autisme dénote la perte de l'affectivité-contact, de l'écho et du retentissement). Minkowski parle alors d'une *altération* de l'individu, d'un *être autrement* qui avait retenu notre attention. Le point de départ de ce chapitre se trouve être la mise en relation de l'altérité psychiatrique, telle que Minkowski la décrit dans sa dimension anthropologique, et la métaphore récurrente de l'*alien* pour parler de l'autisme, sur laquelle le philosophe des sciences Ian Hacking s'est penchée :

A persistent trope in some autism communities is that autistic people are aliens, or, symmetrically, that non-autistic people seem like aliens to autists. Some autists are attracted to the metaphor of the alien to describe their own condition, or to say that they find other people alien. Conversely, people who are not autistic may in desperation describe a severely autistic family member as alien.<sup>126</sup>

A l'inverse de l'*être autrement* que Minkowski emploie unilatéralement pour désigner la personne victime de folie, l'*alien* peut être utilisé de manière symétrique pour transcrire le sentiment d'altérité et d'incompréhension entre personnes les neurotypiques et les personnes avec autisme. La métaphore de l'*alien*, en tant qu'elle se constitue autour de l'idée d'altérité, nous semble ainsi un outil pertinent pour entrer dans l'étude des relations entre le monde commun et le monde autistique ; en effet, Hacking s'intéresse moins à la condition des personnes autistes elles-mêmes qu'aux diverses représentations induites par la métaphore de l'*alien* dans la question de l'autisme.<sup>127</sup> En suivant la trace de Hacking, nous nous intéresserons à la façon dont cette métaphore se trouve être révélatrice d'une certaine conception des rapports entre le monde autistique et le monde neurotypique. De fait, l'idée d'une frontière imperméable entre ces deux mondes peut amener à considérer l'autisme comme une altérité extrême, comme c'est le cas dans la métaphore de l'abduction, que Hacking lie à celle de l'*alien* :

Mr. Wright is CEO of NBC Universal, and a powerhouse in the corporate world. Why did he and his wife found Autism Speaks ? He is often quoted as saying, "I want my grandson back!" The metaphor of abduction feels overpowering to some families ; a baby that was a lovely human being has disappeared.<sup>128</sup>

L'idée de l'abduction fait écho au motif du rapatriement utilisé plus haut et implique une certaine vision du rapport entre monde autistique et monde commun. Comme le dit Hacking, le nourrisson qui aurait dû se développer dans le monde

---

<sup>126</sup> HACKING Ian, *Art. Cit.*, pp. 44.

<sup>127</sup> *Ibid.*, pp. 46.

<sup>128</sup> *Ibid.*, pp. 50.

commun se retrouve presque séquestré dans le monde autistique avec lequel aucun contact ne semble possible ; l'*être autrement* de l'enfant avec autisme est alors si fort qu'il vient à être envisagé comme une disparition. L'attitude préconisée par une telle perspective est donc celle du rapatriement de l'enfant dans le monde commun, qui peut se traduire par la recherche d'un traitement ou d'une cause de l'autisme, permettant de supprimer l'altérité.

Dans cet ultime chapitre nous commencerons donc par détailler la métaphore de l'*alien*, qui semble impliquer une altérité forte, affirmant l'existence de deux univers de sens distincts. Dans un deuxième temps, nous nous poserons la question du possible partage de l'expérience autistique du monde, ce qui sera l'occasion d'interroger l'idée d'une culture autiste et d'étudier partiellement la construction du monde autistique. Finalement, nous reviendrons aux rapports entre monde autistique et monde commun, et constaterons qu'une interface est effectivement envisageable, notamment grâce à la musique.

### **a. Les *aliens* : métaphore de l'altérité**

Comme il a été mentionné plus haut, Minkowski voit dans la difficulté des personnes schizophrènes à vibrer avec l'ambiance un trait caractéristique de la pathologie mentale, qu'il assimile alors à l'autisme. A l'instar du psychiatre, Hacking s'appuie sur la difficulté qu'éprouvent les personnes avec autisme à percevoir l'état affectif d'autrui pour amorcer et structurer son essai :

I mean something prior to theory, not something theoretical about a theory and its absence in autists. I try to stay closer to phenomena, best put by saying that many autistic people do not immediately know what another person is doing and have to work it out from clues. [...] Not surprisingly, we shall find that it is a primary ground for the metaphor of aliens.<sup>129</sup>

La théorie dont il est question dans ce passage est la « Theory of Mind », déjà rencontrée dans diverses parties du présent mémoire ; Hacking s'oppose ainsi à la thèse centrale de la ToM, selon laquelle les personnes avec autisme éprouveraient des difficultés à saisir et se représenter l'état mental d'autrui. Pour reprendre les mots de l'auteur, Hacking cherche « à rester proche du phénomène » de la compréhension intersubjective qui semble être le propre du monde commun. Il est important de relever que dans sa lecture du phénomène intersubjectif, Hacking

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, pp. 47.

défend une description proche de notre hypothèse, à savoir que les personnes avec autisme ne possèdent pas un rapport au monde spontanément intersubjectif. Selon lui, c'est d'ailleurs ce rapport au monde différent qui nourrit la métaphore de l'*alien* entre les personnes neurotypiques et autistes.

Hacking oriente ainsi son raisonnement vers une thématique voisine des préoccupations anthropologiques qui sont les nôtres : comment reconnaît-on l'état affectif de l'autre ? Quel phénomène sous-tend cette compréhension spontanée, immédiate d'autrui ? Hacking réalise dans son article un bref historique de cette question, en mobilisant un exemple du psychologue gestaltiste Wolfgang Köhler :

Here is a more complex case : "If my attention is attracted by a strange object, a snake for instance, I feel directed toward it and at the same time a feeling of tension is experienced. A friend, even if he has not recognized the snake, will see me and especially my face and eyes directed toward it; in the tension of my face he will have a visual picture of my inner tension, as in its direction he has a direct picture of the direction which I experience." Some readers will see in this vignette the friend inferring from Köhler's behavior that he is unnerved, and inferring where to look for the source of Köhler's feeling. I, though, believe Köhler is absolutely correct in describing the phenomena ; there is nothing worth the name of inference here. The friend just sees; he has a "direct picture".<sup>130</sup>

L'exemple de Köhler a pour but de mettre en évidence le partage intersubjectif spontané d'une expérience. Hacking insiste sur le caractère immédiat et direct du phénomène tel que décrit par Köhler : il n'est pas question d'inférence à partir de signes extérieurs ou d'informations quelconques, le partage de l'expérience ne requiert aucun raisonnement de la part de l'ami présent. Celui-ci est directement et simplement affecté par l'expérience de stress fictive de Köhler, du simple fait de leur présence conjointe et d'une forme de contagion immédiate de l'état affectif ; nous nous trouvons ici extrêmement proches des phénomènes de l'écho et du retentissement décrits plus haut.

Le phénomène décrit par Köhler se révèle incarner un élément central du partage anthropologique de toute expérience ; bien qu'il n'est pas été le seul à s'y intéresser, le psychologue est l'un des rares penseurs à envisager ce phénomène comme une compréhension immédiate d'autrui, sans recours à un quelconque raisonnement. En effet, Russel et James misent sur l'analogie entre autrui et nous-mêmes ; les philosophes analytiques, quant à eux, parlent d'explication, notamment d'inférence à la meilleure explication : le fait que l'esprit d'autrui

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, pp. 53.

fonctionne de façon similaire au nôtre nous permet d'expliquer son comportement<sup>131</sup>. Les défenseurs de la ToM, qui comptent parmi eux des figures emblématiques de la recherche sur l'autisme (Simon Baron-Cohen, Uta Frith, etc.), voient dans le phénomène décrit par Köhler l'exercice d'une faculté cognitive innée, permettant d'attribuer un état mental à autrui.<sup>132</sup>

Selon ces diverses approches, c'est un certain type de raisonnement, que Hacking assimile à la rationalité, qui explique le phénomène décrit par Köhler. Ce serait donc l'absence d'un tel raisonnement chez les personnes avec autisme qui se trouverait être la source de leurs difficultés à participer au monde commun, implication explicitement défendue par la ToM. Hacking, en suivant la trace de Köhler, nie cependant la responsabilité d'une telle rationalité dans le partage de l'expérience ; comme nous l'avons remarqué, la situation fictive qu'imagine Köhler se développe en raison d'un partage immédiat et spontané de l'état affectif. Pour Hacking, c'est alors l'échec du phénomène décrit par Köhler entre les personnes neurotypiques et les personnes autistes qui alimente la métaphore de l'*alien* :

What distinguishes us from aliens (as we depict our contraries) is notoriously not rationality, but our emotional lives. We are fellow humans in that we grasp each other's intentions, feelings, wants. Köhler's phenomena enable such understanding to be taken for granted in our common ways of life. *They are the bedrock of our humanity.*<sup>133</sup>

Ainsi, le partage anthropologique de toute expérience repose moins sur une faculté rationnelle commune que sur la compréhension spontanée des états affectifs d'autrui. Selon Hacking, c'est le partage et la compréhension immédiats de ces états qui induit le sentiment d'humanité ; il est intéressant de noter que cette conclusion semble rejoindre celle que tirait Minkowski de l'étude de l'affectivité-contact. Néanmoins, il nous paraît indispensable de rappeler que Hacking s'intéresse à la condition autistique en tant que fait social, et que l'essai qu'il livre relève d'une analyse des représentations qu'un tel fait induit ; il semble alors plus juste de parler d'un sentiment d'humanité plutôt que d'une humanité effective, de laquelle les personnes avec autisme se trouveraient exclues.

Cette brève lecture de Hacking nous a permis de nous interroger sur la métaphore de l'*alien*, révélatrice de l'altérité qui existe entre les personnes neurotypiques et les personnes avec autisme. Cependant, nous pouvons nous poser la question de

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, pp. 54.

<sup>132</sup> *Ibid.*, pp. 54.

<sup>133</sup> *Ibid.*, pp. 56.

l'intersubjectivité entre les individus avec autisme. En effet, le phénomène décrit par Köhler prend place a priori entre deux individus neurotypiques, lesquels partagent un rapport au monde spontanément intersubjectif. Qu'en serait-il si les deux protagonistes étaient autistes ? Seraient-ils des *aliens* l'un pour l'autre ? Il semble que cela ne soit pas le cas et que, malgré un rapport au monde qui n'est pas spontanément tourné vers autrui, les personnes avec autisme possèdent un certain sens de la communauté, comme en témoigne les divers mouvements mettant en avant la neurodiversité<sup>134</sup> ou les individus diagnostiqués Asperger, qui se reconnaissent dans la communauté des *Aspies*<sup>135</sup>.

### **b. Les possibilités d'une culture autiste**

Dans cette partie, nous allons donc examiner les possibilités de l'autisme comme expérience partagée, du point de vue du sens. Pour ce faire, nous mobilisons un article du théoricien de la musique Joseph N. Straus, lequel s'intéresse aux relations qui s'établissent entre la musique (ainsi que d'autres formes artistiques) et la question du handicap. Commençons cependant par une remarque préliminaire ; pour Straus, l'autisme ne serait pas un trouble pathologique, mais une construction :

Rather, they are clusters of behaviors, abilities, and attitudes that, under the right cultural conditions, get grouped together and provided with a label. The label appears to confer coherence on the category, but this is a fiction, or rather, a contingent cultural construction.<sup>136</sup>

Cette thèse est évidemment très forte et comporte de lourdes implications. Le but de notre propos n'étant pas de nous prononcer vis-à-vis de cette thèse, nous nous contenterons de discuter ce que Straus appelle la culture de l'autisme. L'approche que développe Straus dans son article nous a semblée particulièrement pertinente en raison de sa compréhension de l'autisme comme être-au-monde particulier, proche de la tradition phénoménologique que nous empruntons dans le présent mémoire : « I will seek to understand autism as a way of being in the world, a

---

<sup>134</sup> STRAUS Joseph N., *Art. Cit.*, pp. 467.

<sup>135</sup> Il est intéressant de relever que de nombreuses personnes s'identifient à la communauté Asperger, et ce malgré les changements effectués dans les classifications internationales (notamment le DSM-5, où les catégories « Syndrome Asperger » et « Autisme » se sont retrouvées confondues dans la nouvelle catégorie « Trouble du spectre de l'autisme »).

<sup>136</sup> *Ibid.*, pp. 465.

world-view enshrined in a culture: to echo a familiar rallying cry from the disability rights movement, autism is a difference, not a deficit. »<sup>137</sup>. En s'opposant à une description déficitaire de la condition de l'autisme s'articulant autour de « ce qu'il manque », le travail de Straus nous permet de cerner les contours d'un monde autistique constitué d'expériences positives, spécifiques aux personnes avec autisme.

Tout au long de ce mémoire, nous avons eu l'occasion de constater que, dans le monde commun, la construction de sens possède une importante dimension intersubjective (l'écho et le retentissement de Minkowski, le marquage des émotions chez Muratori, etc.). En ce qui concerne le monde autistique, la construction de sens procède plutôt d'une expérience individuelle et subjective du monde, comme nous avons pu le constater lors de l'étude du phénomène de résonance. L'idée d'une construction de sens individuelle et subjective se retrouve également dans le propos de Straus, phrasée en terme de « sens privé » : « In autistic writing, music, and art, one often finds a striking originality with its roots in the drive toward private meaning with relatively little concern for normal social conventions and normal communication styles. »<sup>138</sup>. Cette tournure nous semble d'autant plus pertinente du fait qu'elle implique que le sens ne s'élabore pas aux vues d'un partage ; il reste, dans un premier temps en tout cas, soumis aux seuls enjeux du monde autistique propre à l'individu.

Cependant, il arrive qu'à travers la médiation de spécialistes, d'éditeurs ou encore de co-auteurs, des productions de personnes avec autisme se trouvent exposées, publiées, etc., révélant ainsi ce sens privé à une audience plus large. Straus commence donc par s'intéresser à la dimension littéraire de la culture de l'autisme, et à travers elle aux différentes métaphores utilisées pour caractériser la condition autistique. Il est alors à nouveau question d'*alien*, mais également de mur :

This difference in narrative shape is reflected also in the metaphors that the authors use to describe autism. In narratives of autism by parents and professionals, the most common images are those of a wall or the alien. The first of these suggests that the person with autism is concealed or imprisoned, inaccessible to the outside world, which is implicitly invited to tear the wall down. [...]The second of these suggests that the person with autism is a foreigner, a visitor from a different land, or perhaps even a different planet.<sup>139</sup>

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, pp. 467.

<sup>138</sup> *Ibid.*, pp. 469.

<sup>139</sup> *Ibid.*, pp. 470.

A l'instar de Hacking, Straus analyse la métaphore de l'*alien* comme l'expression de l'altérité. Le mur, quant à lui, s'approche de la métaphore de l'abduction également rencontrée plus haut, puisqu'il implique une séparation forte ayant pour seule solution le rapatriement de l'individu autiste dans le monde commun et la destruction du monde autistique. Il est intéressant de noter que Straus précise que ces deux métaphores sont plus largement utilisées pas les professionnels ou les familles concernées par l'autisme, plutôt que par les personnes autistes elles-mêmes. En effet, Straus trouve dans la littérature produite par les personnes avec autisme des métaphores légèrement différentes, réduisant nettement l'idée de séparation et d'altérité :

The metaphors used in autistic memoirs rarely have to do with walls and aliens. Much more commonly, we find a metaphors of doors (Grandin 1995) and glass (Dawn Prince-Hughes 2004; Wendy Lawson 2000). Both involve an idea of separation—the autistic world and the normate world are distinct—but the boundary between them permits people on both sides to see through (it's not an impermeable wall), and possibly to move through as well. Autism culture is distinct, but it's still a human culture.<sup>140</sup>

Ainsi, les métaphores telles que le verre ou les portes induisent une vision complètement différente des rapports entre le monde commun et le monde autistique : il ne s'agit pas de mondes clos ou d'entités incommensurables, mais d'univers de sens mobiles et perméables. De même, il n'est nullement question de quitter définitivement ou de détruire le monde autistique, mais d'établir une voie de communication permettant aux individus, tant neurotypiques qu'avec autisme, de transiter d'un monde à l'autre. Par conséquent, ces métaphores réduisent considérablement les sentiments d'altérité et de séparation induits par la métaphore de l'*alien* ou du mur. Mais plus encore, elles permettent de conserver la dimension humaine de la condition autistique, là où l'*alien* menace l'humanité des personnes avec autisme.

Dans son article, Straus cite le témoignage de la primatologue et anthropologue Dawn Prince-Hughes, qui synthétise les enjeux d'une culture de l'autisme :

I and the others who are autistic do not want to be cured. What I mean when I say “emergence” is that my soul was lifted from the context of my earlier autism and became autistic in another context, one filled with wonder and discovery and full of the feelings that so poetically inform each human life. . . . Much like the deaf community, we autistics are

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, pp. 470.

building an emergent culture. We individuals, with our cultures of one, are building a culture of many. (Prince-Hughes 2004, 2–3, 7)<sup>141</sup>

Ainsi, nous avons pu constater les contraintes qui semblent empêcher les personnes avec autisme d'accéder à un partage de l'expérience du monde : la constitution d'un sens privé ainsi que la non-participation au phénomène de Köhler incarnent les difficultés les plus manifestes, résultant de l'être-au-monde particulier des personnes avec autisme. Cependant, bien que le monde autistique ne soit pas spontanément tourné vers autrui, il est possible de le faire émerger dans un contexte commun, et de se diriger vers une forme d'expérience partagée du monde, incluant les personnes avec autisme.

Comme nous l'avons étudié plus haut, Donna Williams développe une compréhension duale de son expérience du monde, qui se compose du monde autistique (« own world ») et du monde commun, celui des autres (« their world »). A la fin de son livre, l'auteure donne cependant des pistes permettant de concevoir une perméabilité ainsi qu'une communicabilité entre ces mondes :

Through non-invasive means, these children gain trust that you accept who and where they are. Through trust they may develop interest in “the world”, and at first this exploration should be on the only terms they know – their own. Only once this is firmly established should you take the safety-net away slowly piece by piece. This may help a child move from a sense of itself as the world to a new sense of itself in the world that so-called “normal people” share.<sup>142</sup>

Nous retrouvons ici l'idée d'une émergence de l'individu avec autisme dans le monde commun : il n'est pas question pour l'enfant d'abandonner le monde autistique qui lui est propre, mais de lui donner la possibilité de faire advenir son expérience de la condition de l'autisme dans un contexte partagé, le monde commun. Dans la partie qui suit, nous allons nous intéresser à la mise en pratique de l'émergence de l'autisme dans le monde commun à travers un médium spécifique : la musique.

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, pp. 474.

<sup>142</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 176.

### **c. Emergence en musique : accorder l'expérience de l'autisme**

L'analyse que livre Muratori du mamanais nous a permis de prendre connaissance des enjeux développementaux de la condition de l'autisme, en termes d'intersubjectivité primaire notamment. Cependant, l'auteur va plus loin encore en postulant l'existence d'une transition naturelle pour les neurotypiques entre le mamanais et le langage, nous permettant d'amener la question de la musique dans un contexte anthropologique :

Nous pouvons en effet imaginer que le déplacement de l'attention du mamanais aux mots sans musicalité et au langage commun puisse être compromis chez ces enfants à cause d'une déconnexion, ou d'une non-intégration, entre musicalité et langage. Nous pouvons même supposer que, tandis que la musicalité serait plus en rapport avec le soi dialogique primitif, le langage serait plus en rapport avec le développement de la différenciation entre le soi et l'autre.<sup>143</sup>

Ainsi, puisque la musicalité du mamanais renvoie au soi (et donc à la contingence parfaite), l'enfant déplacerait naturellement son attention vers le langage lorsqu'il commence à percevoir un intérêt dans l'altérité (contingence imparfaite). Or, chez le nourrisson avec autisme, ce déplacement ne s'effectue pas, étant donné qu'il ne désire pas l'altérité et ne la perçoit pas. Ceci expliquerait pourquoi la personne autiste éprouve des difficultés avec le langage et l'expression verbale.

Il est intéressant de noter que le fait que l'individu ne puisse pas s'exprimer verbalement devient hautement problématique pour la méthodologie de la psychopathologie phénoménologique, notamment lorsqu'une approche thérapeutique de l'autisme est envisagée. Selon le psychologue clinicien Jérôme Englebert, la démarche phénoménologique demande que le patient puisse raconter, être le producteur du récit de sa propre expérience, notamment avec l'aide du clinicien :

Outre le fait de structurer la démarche du clinicien tout en respectant la dimension qualitative intrinsèque à cette pratique, ces outils permettent la coconstruction d'un langage portant sur l'expérience particulière vécue par le patient et les phénomènes uniques qui le traversent. Les faire exister dans un espace partagé, au cœur d'une situation inédite, non seulement les circonscrit mais rend en quelque sorte légitimes ces expériences subjectives.<sup>144</sup>

---

<sup>143</sup> MURATORI Filippo, *Art. Cit.*, pp. 65.

<sup>144</sup> ENGLEBERT Jérôme, « Psychopathologie phénoménologique : Apports contemporains et défis futurs », in *Neurone*, 22(9), 1-5, 2009, pp. 5.

Les notions de coconstruction et d'espace partagé semblent ici particulièrement problématiques, aux vues de l'être-au-monde particulier des personnes avec autisme, qui a été établi et développé tout au long du présent mémoire ; comment un individu avec autisme, qui rencontre d'évidentes difficultés de communication, peut être l'auteur d'un tel récit subjectif ? En outre, nous avons vu que le nouveau-né avec autisme ne se reconnaît pas à travers la narration émotionnelle effectuée grâce au marquage ou au mamans, entraînant ainsi une certaine difficulté à percevoir son propre état émotionnel, ainsi que celui des autres ; comment un tel individu peut-il prendre conscience de son expérience subjective, même avec l'aide d'un professionnel ? Ces questions ne se posent pas uniquement dans le cadre de l'espace thérapeutique, mais également dans celui plus large de l'espace culturel, comme le montre Straus :

This has had to do in part with the problem of narration: the member of the minoritized social group should be able to resist medicalized discourse by speaking for him or herself, but people with autism communicate in non-standard ways and may lack the ability to narrate their own experiences. A second issue has been the problem of community: a group of people who have problems with communication and social relatedness may find it difficult to forge a social group, and may thus be difficult to constitute as a self-aware community within a social model of disability.<sup>145</sup>

Ainsi, les difficultés liées à la parole et à travers elle, à la communicabilité de l'expérience, incarnent une forte contrainte pour une grande partie des personnes avec autisme, qu'il soit question du partage de cette expérience dans un cadre thérapeutique aussi bien que dans un espace communautaire. Il est alors important de relever que la musicothérapie semble apporter des résultats positifs dans le traitement de l'autisme<sup>146</sup>, en permettant notamment aux patients de comprendre et d'exprimer leur état émotionnel à travers la musique.

La communication par le biais de la musique est une voie que préconise également Donna Williams à la fin de son livre, valable en outre pour les personnes avec autisme n'utilisant pas le langage verbal :

---

<sup>145</sup> STRAUS Joseph N., *Art. Cit.*, pp. 462.

<sup>146</sup> « It has been argued, in view of the social evolutionary origins of music and the social deficits found in autism, that individuals with autism will be emotionally unresponsive to music. However, a recent study of high-functioning adults with autism has shown that they appear to have a range of responses to music similar to typically developing people, including the deliberate use of music for mood management. » ALLEN Rory, HEATON Pamela, « Autism, Music, and the Therapeutic Potential of Music in Alexithymia », in *Music Perception: An Interdisciplinary Journal*, Vol. 27, No. 4 (April 2010), University of California Press, pp. 251.

In consolation to those who have children who have never spoken, something I know from creating songs may help. For me, the words were already in the pattern of the music ; they sprang from it. When I heard speech as only pattern of sound, my mind somehow read the meaning of the pattern preconsciously and I often responded as was expected regardless of not having understood.<sup>147</sup>

Lorsque les mots sont pris dans une dimension musicale, l'auteure en saisit le sens, sans pour autant avoir recours à la signification logique du mot. Il semble alors que nous retrouvions la distinction entre *meaning* (signification logique) et « *meaning* » (la dimension affective de la signification) établit par Murakami ; or, nous avons vu que les personnes avec autisme éprouvaient des difficultés particulières avec la dimension affective. Il est cependant possible de résoudre cette situation apparemment paradoxale en invoquant les bienfaits du mamanais : en effet, lors de notre étude de Muratori, nous avons constaté que le mamanais, à l'instar du marquage, possédait de nombreuses vertus « signalétiques » en raison de caractéristiques prosodiques spécifiques, lesquelles jouent un rôle important dans la stimulation des enfants, notamment avec autisme. Nous pouvons alors faire l'hypothèse suivante : en étant attentive à la musicalité du langage, Donna Williams en capte les éléments « signalétiques » et affectifs et parvient ainsi à répondre de manière adéquate, indépendamment du sens logique des mots employés. Si cette hypothèse se révèle correcte, cela pourrait confirmer l'hypothèse de Muratori et permettre un traitement de l'autisme qui rétablisse une forme de communicabilité de l'expérience du monde que font les personnes avec autisme. A titre d'exemple, nous allons à présent nous intéresser aux travaux de l'ethnomusicologue Michael B. Bakan, qui mobilise les savoirs ainsi que les pratiques propres à sa discipline dans la recherche des possibilités d'expériences partagées entre personnes avec autisme et neurotypiques.

Bakan postule ainsi la thèse suivante : les outils issus de l'ethnomusicologie ainsi que de l'ethnographie incarnent une façon inédite de s'adresser à l'autisme. Selon lui, une telle optique permet également de générer une meilleure compréhension de la condition de l'autisme, de même qu'une interface entre les personnes autistes et leurs homologues neurotypiques<sup>148</sup>. Il nous faut avant tout démontrer la

---

<sup>147</sup> WILLIAMS Donna, *Op. Cit.*, pp. 183.

<sup>148</sup> BAKAN Michael B., « Ethnomusicology Scholarship and Teaching - Neurodiversity and the Ethnomusicology of Autism » in *College Music Symposium*, Vol. 54, College Music Society, 2014, pp. 2.

pertinence de l'approche ethnomusicologique en regard de condition de l'autisme, en s'intéressant à la thèse de départ que développe Bakan :

Wherever in the world music is made and listened to—and that is everywhere—it reflects, embodies, and informs the making and living of culture. And in every case, sound and culture intersect through music (whether it is known by such a term) at the level of meaning: music makes meaning, and meaning makes music.<sup>149</sup>

La compréhension affective dont témoigne Donna Williams à travers la musicalité du langage et les conclusions de Muratori sur le mamanais vont dans le sens de la thèse de Bakan, à savoir que la musique véhicule et génère du sens. La position de départ de Bakan va cependant plus loin : se ralliant aux postulats de Straus, il s'adresse aux individus avec autisme comme aux représentants d'une culture particulière, et non en tant que population ayant reçu un diagnostic médical similaire. Cette position lui permet notamment de critiquer l'épistémologie négative dont souffre la condition autistique :

In musical metaphoric terms, a triad of impairments suggests an extreme form of dissonance, an abject and chronic state of being out of tune with the rest of the world, an absence of capacity for harmonious relations with one's interlocutors that prefigures the impossibility of satisfactory resolution and the inevitability of anything but negating constructs of identity: non-communicative, asocial, deficient in imagination, limited by restricted interests and repetitive patterns of behavior.<sup>150</sup>

Comme nous avons pu le constater à maintes reprises dans ce travail, la condition autistique est souvent caractérisée en fonction de « ce qu'il manque » aux personnes avec autisme, notamment du point de vue de la participation au monde commun. Nous avons également vu que ces difficultés à partager l'expérience anthropologique du monde mènent l'individu à une perte de son statut d'humain, qu'il soit question du fou de Minkowski ou de la métaphore de l'*alien*. Les conséquences de cette perte sont très bien rendues par la métaphore musicale que développe Bakan : les personnes avec autisme sont considérées comme dissonantes et désaccordées, incapables de vibrer avec l'ambiance, de ressentir l'écho et le retentissement de la communauté des hommes.

Pour parer à cette mise en échec des personnes avec autisme, Bakan a mis au point un ensemble musical, « The Artism Ensemble », ayant pour but de permettre à des enfants autistes de faire de la musique en groupe :

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, pp. 4.

<sup>150</sup> *Ibid.*, pp. 7.

The Artism Ensemble, centerpiece of the project, is an intergenerational, intercultural, intermusical, and neurodiverse creative music performance collective that features four to five children with autism spectrum conditions, their co-participating parents, and professional musicians of diverse musicultural background performing improvisation-driven music together on an E-WoMP, or Exploratory World Music Playground.<sup>151</sup>

Dans une conférence filmée pour TEDxTalks, Bakan explique que lors des sessions de musique de l' « Artism Ensemble », les enfants avec autisme sont considérés comme les « insiders » de la culture musicale qu'ils proposent, les adultes et les musiciens professionnels ayant pour devoir de s'adapter à leurs impulsions. Il précise alors que le travail des professionnels est d'aller à la rencontre de ces enfants « on their terms »<sup>152</sup>. Le projet de Bakan se révèle également intéressant du fait qu'il propose une rencontre entre les personnes neurotypiques et les personnes avec autisme hors du cadre du modèle médical :

As an ethnomusicologist of autism, I operate from a different premise than my counterparts in the music therapy profession. I am basically not interested in changing the people whose lives and music I endeavor to understand. My goals are ethnographic, not therapeutic, and consistent with my ethnographic and musicianly leanings, I am interested in understanding the subjects of my investigations—in the present case, children with autism—principally according to their terms and from their perspectives: learning from them, sharing experiences with them, comprehending their conceptions and values of community, personhood, social experience, humor, work and play, pleasure and pain, joy and suffering, and of course music.<sup>153</sup>

Le projet de Bakan, bien qu'il se conçoive à l'opposé de toute volonté thérapeutique, semble exemplifier l'approche de psychopathologie phénoménologique que décrit Englebert, à la seule différence que le langage coconstruit par l' « Artism Ensemble » est un langage musical. Dans cet espace que partagent les individus autistes et neurotypiques, l'expérience vécue des enfants avec autisme peut s'exprimer et trouver une place significative dans un contexte commun ; en d'autres termes, ces enfants se trouvent accordés avec leurs semblables autistes et neurotypiques. Nous attirons l'attention du lecteur sur la dimension polysémique du verbe « accorder » : il peut être utilisé de façon métaphorique, à l'instar de Bakan, pour signifier l'harmonie ou la dissonance d'un

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, pp. 9.

<sup>152</sup> TEDx Talks. Making change: music, meaning, and autism: Michael Bakan at TEDxFSU [vidéo en ligne]. YouTube, 29 novembre 2012 [consultée le 1 décembre 2019]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=COKHGUUVrgw>

<sup>153</sup> BAKAN Michael B., *Art*. Cit., pp. 10.

individu ou d'un groupe vis-à-vis d'un autre. Cependant, le verbe « accorder » peut également dénoter la reconnaissance ou l'admission. Ainsi, le fait de permettre au monde autistique d'émerger dans un contexte partagé a pour effet, d'une part, de créer une interface entre le monde autistique et le monde commun, dans laquelle les personnes neurotypiques et les personnes avec autisme peuvent s'investir pleinement ; d'autre part, en rendant possible l'émergence du monde autistique en dehors de la sphère privée et subjective de l'individu, une telle configuration donne à l'expérience des personnes avec autisme un statut légitime et une reconnaissance de la potentielle richesse de leur univers de sens.

#### 4. Conclusion

L'enquête phénoménologique que nous avons menée au fil de ces pages trouve son origine dans le constat de l'épistémologie négative qui accompagne la condition de l'autisme. Le présent mémoire a ainsi cherché à décrire le monde autistique comme le résultat d'une expérience véritablement signifiante, dans laquelle le sujet peut pleinement s'investir, plutôt que comme une existence chaotique, en marge de l'humanité. Cette réflexion, en privilégiant une approche centrée sur la construction de sens, a abouti à une analyse en vis-à-vis des expériences autistiques et neurotypiques du monde.

La première partie de ce mémoire nous a permis de mettre en évidence l'existence d'une différence fondamentale dans le rapport au monde qu'entretiennent les personnes neurotypiques et les personnes avec autisme : ces dernières développent un rapport au monde spontanément sensoriel ; les individus neurotypiques, en revanche, possèdent un rapport au monde spontanément intersubjectif, en tant qu'il s'oriente vers un partage anthropologique de l'expérience du monde. Il a ensuite été question d'un monde commun, tourné vers le partage anthropologique de l'expérience ainsi que d'un monde autistique, caractérisé par des expériences sensorielles fortes, dites hypnotiques.

Nous avons alors posé les bases d'une réflexion sur la construction de sens, qui s'est poursuivie dans la seconde partie. En effet, l'être-au-monde qui marque la condition de l'autisme induit une organisation ainsi qu'une articulation du monde individuelle et subjective, que nous avons plus tard décrite comme d'un « sens privé ». A l'inverse, nous avons pu constater qu'en ce qui concerne les individus neurotypiques, la construction de sens se réalise de façon intersubjective et qu'autrui, à travers les figures parentales notamment, incarne la source principale de stimulations significatives. Grâce à cela, le rôle fondamental que joue l'attention dans le rapport au monde spontané qu'entretiennent tous les individus a pu être relevé. Ainsi, poser la question de l'être-au-monde particulier de l'autisme dans le cadre d'une approche phénoménologique de l'attention nous a permis de différencier l'intérêt de l'attention. En outre, l'analyse husserlienne de l'attention, et plus précisément de la synthèse passive, a rendu possible la description d'une première mise en forme du monde par le sujet, préliminaire à l'avènement de toute construction de sens explicite.

Dans la troisième partie, en délaissant quelque peu notre répertoire phénoménologique, il a été possible de se livrer à une analyse plus contextuelle

des rapports entre le monde commun et le monde autistique. Ceci fut l'occasion de questionner les sentiments d'altérité ainsi que d'humanité, et surtout les conditions de partage de l'expérience humaine du monde, qu'elle soit autistique ou neurotypique.

Les diverses lectures et analyses réalisées dans le présent mémoire ont ainsi permis de développer une compréhension phénoménologique de la condition autistique, en tant que celle-ci est prise et participe aux enjeux anthropologiques de toute existence humaine, néanmoins, de façon différente. La réflexion que nous avons menée à travers ces pages, moyennant l'idée d'un rapport au monde spontanément différent (laquelle est grandement tributaire des thèses anthropologiques de Minkowski), s'est révélée féconde, tant au niveau théorique d'une description phénoménologique de la condition de l'autisme qu'à celui d'une approche plus contextuelle et pratique des possibilités et des conditions d'un partage « neurodivers » de l'expérience du monde.

Il est néanmoins important que les notions de rapport au monde, de monde autistique et de monde commun fassent l'objet d'un commentaire particulier. En effet, le terme de « monde » est présent dans chacune d'entre elles et doit dès lors être différencié. Lorsqu'il a été question de rapport au monde ou encore d'être-au-monde, ce dernier doit être compris dans le sens du monde objectif ; de fait, il peut être comparé au champ de donation ou au champ phénoménal, où la mise en forme par le sujet se trouve à son niveau le plus minimal. A l'inverse, le monde commun ainsi que le monde autistique sont des univers de sens, résultant de l'être-au-monde spécifique des personnes neurotypiques et des personnes autistes ; ils sont ainsi le fruit de l'articulation du monde objectif expérimenté par le sujet.

En guise d'ouverture, nous souhaitons revenir sur un autre aspect que partagent les deux rapports au monde que nous avons décrits : leur nature spontanée. Comme nous l'avons dit, nous avons empruntée la formulation de Minkowski pour qualifier ce rapport, décrit par Köhler comme direct, que tout sujet entretient avec le monde. Mais qu'entendons-nous précisément par spontané, direct ou immédiat, si ce n'est qu'aucune faculté spécifique ou exercice de l'esprit ne sert de médiateur ? Minkowski parle également de la dimension naturelle de ce rapport, à l'instar de Grohmann qui emploie ce qualificatif au sujet des expériences d'hypnose, qui exemplifient le rapport au monde particulier des personnes avec autisme. Chez ces deux auteurs, la naturalité est cependant entendue comme synonyme de la spontanéité ou encore de l'automaticité de ce

rapport ; elle ne livre ainsi aucun renseignement substantiellement différent. Dans le cadre de la présente réflexion, la spontanéité du rapport au monde devient véritablement pertinente lorsqu'elle se conçoit en tant qu'attitude réceptive ; tout au long de ce mémoire, c'est avant tout la capacité du sujet à être affecté par le monde qui a nourri notre réflexion. Cependant, c'est dans le cadre du chapitre de l'attention que l'accent a véritablement été mis sur les enjeux d'un rapport spontané au monde, lesquels se posent en termes d'ouverture, de réception et de conscience. Ainsi, une recherche approfondie du thème de la spontanéité semble nécessairement tributaire d'une phénoménologie de l'attention.

Avant d'apporter un point final à notre réflexion, prenons le temps de constater que le dernier chapitre a su tirer parti des nombreuses métaphores auxquelles donne lieu la condition de l'autisme ; il a été question d'*aliens*, de murs, de portes et de verre, témoignant d'une séparation manifeste entre le monde autistique et le monde commun. Ce mémoire abrite cependant une métaphore plus floue et diffuse, qui se retrouve chez divers auteurs : Minkowski parle de l'écho et du retentissement pour décrire le partage spontané des états affectifs ; Donna Williams utilise la notion de résonance pour détailler le mécanisme lui permettant d'organiser son expérience du monde, en fonction de la manière dont elle s'en trouve affectée ; Husserl et Depraz utilisent cette même notion de résonance (*Resonanz*), qui dépeint l'auto-organisation des différentes affections que suscitent les éléments du champ de donation. Finalement, nous nous sommes nous-mêmes servis de l'expression « vibrer avec l'ambiance » à plusieurs reprises, afin de décrire le partage et la contagion des états affectifs. Chacun de ces emplois a pour but de signifier une affectivité du sujet qui se révèle spécifique, puisqu'elle demande à chaque fois que quelque chose soit saisi, s'organise ou s'articule. Cette affection particulière est transmise par une image sonore, celle d'un son reçu par un réceptacle, et qui s'y répercute. Ainsi, le fait d'avoir privilégié la musique comme illustration des diverses thérapies et méthodes d'accompagnement de l'autisme reflète moins le fait d'un intérêt personnel (pourtant réel) que la matérialisation incarnée de cette métaphore musicale. A travers elle, la condition de l'autisme cesse d'apparaître comme une caisse de résonance défectueuse ; au contraire, elle permet l'émergence d'une composition inédite de l'expérience humaine, à qui sait l'écouter.

## 5. Bibliographie

### Ouvrages

BOSCH Gerhard, *Infantile Autism. A Clinical and Phenomenological-Anthropological Investigation Taking Language as the Guide*, Springer-Verlag, New-York, 1962/1970.

CHARBONNEAU Georges, *Introduction à la psychopathologie phénoménologique*, volumes 1 et 2, MJW Fédition, Paris, 2010.

DAVIES James, *Cracked. Why Psychiatry is Doing More Harm Than Good*, Icon Books Ltd, Londres, 2014.

DEMOULIN Laurent, *Robinson*, Editions Gallimard, Paris, 2016.

DEPRAZ Natalie, *Attention et vigilance. A la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Epiméthée, Presses universitaires de France, Paris, 2014.

GRANDIN Temple, *Thinking in Pictures. And Other Reports from My Life with Autism*, Bloomsbury Publishing, London, 1995.

JUNG, Carl Gustav, *L'Homme à la découverte de son âme*, Editions Albin Michel, Paris, 1987.

WILLIAMS Donna, *Nobody Nowhere. The Remarkable Autobiography of an Autistic Girl*, Jessica Kingsley Publishers, London, 1999.

### Articles

ADAMS Marcus P., « Explaining the theory of mind deficit in autism spectrum disorder » in *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, Vol. 163, No. 1, Special Issue: SELECTED PAPERS FROM THE AMERICAN PHILOSOPHICAL ASSOCIATION, PACIFIC DIVISION, 2012 MEETING, Springer, 2013, pp. 233-249.

ALLEN Rory, HEATON Pamela, « Autism, Music, and the Therapeutic Potential of Music in Alexithymia », in *Music Perception: An Interdisciplinary Journal*, Vol. 27, No. 4, University of California Press, 2010, pp. 251-261.

BAKAN Michael B., « Ethnomusicology Scholarship and Teaching - Neurodiversity and the Ethnomusicology of Autism » in *College Music Symposium*, Vol. 54, College Music Society, 2014.

BARKER Kristin and GALARDI Tasha R., « Diagnostic Domain Defense : Autism Spectrum Disorder and the DSM-5 » in *Social Problems* , Vol. 62, No. 1, Oxford University Press on behalf of the Society for the Study of Social Problems, 2015, pp. 120-140.

BARON-COHEN Simon, « Autism and the technical mind » in *Scientific American*, Vol. 307, No. 5, Scientific American, a division of Nature America, Inc., 2012, pp. 72-75.

BARON-COHEN Simon, « Theory of mind and autism: A fifteen year review » in S. Baron-Cohen, H. Tager-Flusberg, & D. J. Cohen (Eds.), *Understanding other minds. Perspectives from developmental cognitive neuroscience*, Oxford: University Press, 2000, pp. 3-21.

BOWER Bruce, « DSM-5 enters the diagnostic fray » in *Science News*, Vol. 183, No. 13, Society for Science & the Public, 2013, pp. 5-6.

ENGLEBERT Jérôme, « Psychopathologie phénoménologique : Apports contemporains et défis futurs », in *Neurone*, 22(9), 1-5, 2009.

FUCHS Thomas, « Phenomenology and Psychopathology » in *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*, édité par Shaun Gallagher et Daniel Schmicking, 2009, pp. 546-573.

GROHMANN Till, « Hypnotic experience and the autism spectrum disorder. A phenomenological investigation » in *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, Vol. 17, Springer, 2018, pp. 889-909.

HACKING Ian, « Humans, Aliens & Autism » in *Daedalus*, Vol. 138, No. 3, On Being Human, The MIT Press on behalf of American Academy of Arts & Sciences, 2009, pp. 44-59.

HAPPÉ Francesca, FRITH Uta, « The weak coherence account: detail-focused cognitive style in autism spectrum disorders » in *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 36(1), 2006, pp. 5-25.

KOKOSZKA Valérie, « Phenomenological Habitus and Social Creativity » in *Phenomenology and Mind*, (6), 2016, pp. 146-154.

LAFONTAINE Simon, « Quid de l'habitus ? », *Revue de l'Institut de Sociologie* [En ligne], 86 | 2016, mis en ligne le 23 juillet 2019, consulté le 24 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ris/401>

MINKOWSKI Eugène, « Aperçu sur l'évolution des idées en psychopathologie » in *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, Presses Universitaires de France, 1950, pp. 417-440.

MINKOWSKI Eugène, « PSYCHIATRIE ET MÉTAPHYSIQUE : A LA RECHERCHE DE L'HUMAIN ET DU VÉCU » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 52e Année, No. 3/4, Presses Universitaires de France, 1947, pp. 333-358.

MOLE Christopher, « Attention » in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (ed.), 2017. URL : <https://plato.stanford.edu/archives/fall2017/entries/attention/>

MURAKAMI Yasuhiko, « Affection, Autism and Mental Disorders : Husserl's Theory of Meaning and Psychopathology » in *Studia Phaenomenologica. Romanian Journal for Phenomenology*, Vol. X – Phenomenology and Psychology, Published in collaboration with the Romanian Society for Phenomenology, 2010, pp. 193-204.

MURATORI Filippo, « L'autisme comme conséquence d'un trouble de l'intersubjectivité primaire » in *La psychiatrie de l'enfant*, Vol. 55, Presses Universitaires de France, 2012, pp.41-82.

PELLICANO Elizabeth, BURR David, « When the world becomes 'too real': a Bayesian explanation of autistic perception » in *Trends in Cognitive Sciences*, Vol. 16, No. 10, 2012, pp. 504-510.

RESCORLA Michael, « Convention », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta (ed.), 2017. URL : <https://plato.stanford.edu/archives/sum2017/entries/convention/>

STRAUS Joseph N., « Autism as Culture », in *The Disability Studies Reader*, edited by Lennard J. Davis, Fourth Edition, Routledge, New-York, 2013, pp. 460-484.

ZAHAVI Dan, PARNAS Josef, « Conceptual Problems in Infantile Autism Research: Why Cognitive Science Needs Phenomenology » in *Journal of Consciousness Studies*, 10, N° 9-10, 2003, pp. 53-71.

## **Dictionnaires**

FOULQUIE Paul, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1962.

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1926.

## **Autres**

Cours Module A + Module B, autisme introduction et autisme TEACCH, Fondation les Perce-Neige, Théo Petters, Hilde De Clercq, Brigitte Cartier-Nelles.

TEDx Talks. Making change: music, meaning, and autism: Michael Bakan at TEDxFSU [vidéo en ligne]. YouTube, 29 novembre 2012 [consultée le 1 décembre 2019]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=COKHgUPVrgw>

## Table des matières

0. Introduction .....	7
1. Monde autistique et monde commun .....	13
a. A l'intérieur : un mouvement de retour à soi ? .....	16
i. Formes du monde apparaissant et forme de la présence .....	17
ii. Minkowski et le trouble générateur .....	19
iii. Murakami : Affect, langage et perception .....	26
b. A l'extérieur : un monde trop réel ? .....	30
i. Prédiction et certitude : du côté des sciences cognitives .....	33
ii. Hypnose et conscience prépsychologique : du côté de la phénoménologie .....	43
iii. En guise de conclusion : topographie d'une frontière mobile .....	54
2. Monde autistique et présence de sens .....	57
a. Faire apparaître le sens .....	58
i. La notion de marquage : du sens dans les interactions précoces .....	60
ii. Des nouveau-nés désintéressés : développement des individus avec autisme .....	62
b. Intérêt et effort : les conditions de l'attention ? .....	66
i. Attention et Hypnose .....	68
ii. Le rôle de l'intérêt dans le processus attentionnel .....	71
3. Autisme comme expérience partagée .....	80
a. Les <i>aliens</i> : métaphore de l'altérité .....	82
b. Les possibilités d'une culture autiste .....	85
c. Emergence en musique : accorder l'expérience de l'autisme .....	89
4. Conclusion .....	95
5. Bibliographie .....	98
Ouvrages .....	98
Articles .....	98
Dictionnaires .....	101
Autres .....	101



## Remerciements

Je remercie les membres de ma famille ainsi que Max Havlicek pour le soutien et l'écoute qu'ils m'ont témoignés tout au long de ce travail. Le présent mémoire est tributaire de leurs nombreuses relectures et de leurs conseils éclairés. Je remercie également Nora Sacré ainsi que Doan Vu Duc pour l'assistance précieuse qu'ils m'ont apportée, d'un point de vue philosophique et pratique.

Je souhaite remercier tout particulièrement mon père, qui s'est révélé une source d'inspiration de bien des manières.

Finalement, je tiens à remercier Michel Dupuis, qui a su soutenir et aiguiller cette réflexion, en me laissant néanmoins la liberté de me perdre lorsque c'était nécessaire.





**UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**  
**Faculté de philosophie, arts et lettres**

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | [www.uclouvain.be/fial](http://www.uclouvain.be/fial)